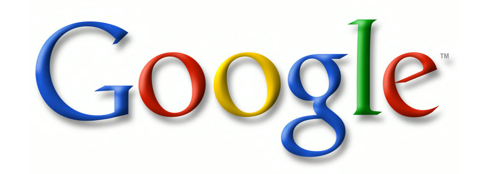


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

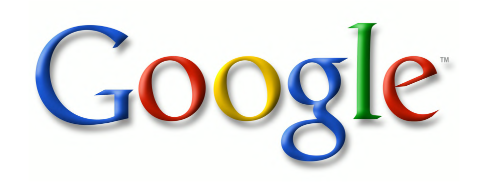
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

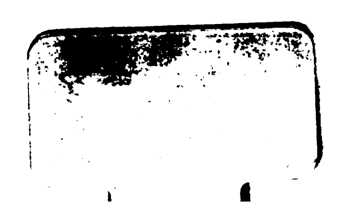
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Vet. Fr. III B. 978



LES

TYRANS DE VILLAGE

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

ANTIGONE, traduction de Sophocle. (Édition épuisée.)
HAMLET, traduction de Shakspeare, cinq actes en vers.
BENVENUTO CELLINI, drame en cinq actes.
SCHAMYL, drame en cinq actes.
PARIS, drame en cinq actes.
L'AVOCAT DES PAUVRES, drame en cinq actes.

ROMAN

SCÈNES DU FOYER. — LA FAMILLE AUBRY.

Paris. — Typ de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

LES TYRANS
DE VILLAGE

PAR

PAUL MEURICE



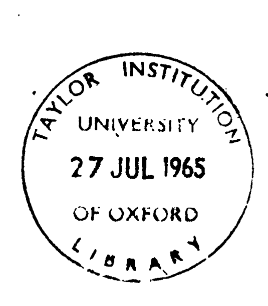
PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

— Traduction et reproduction réservées. —


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 JUL 1965
OF OXFORD
LIBRARY

A ALEXANDRE DUMAS

Vous rappelez-vous, mon cher ami, ce grand diable de vautour fauve dont on vous fit, un jour, le singulier présent, et qui, même enchaîné, répandait la terreur dans la basse-cour de votre charmante et hospitalière villa de Saint-Germain? Cette bête manquait totalement de civilisation et recevait à coups de bec et d'ongles tout ce qui s'avançait à sa portée, poules, chiens, chats, singes, tous les animaux, y compris

celui qui pense. Cependant, on vit, une fois, s'acheminer en se dandinant vers le vautour un canard tranquille, paterne et stupide. Il n'y eut qu'un cri! l'imprudent palmipède allait être infailliblement dévoré — sans navets et sans olives. Déjà le bec du vautour plongeait dans ses plumes... mais, ô surprise! ce n'était pas pour le mettre en pièces, c'était pour l'éplucher. Le vautour nettoyait le canard avec attendrissement, le canard piaillait au vautour avec enthousiasme, ils s'aimaient! et, de ce jour, ils furent inséparables. Comme on s'en étonnait devant vous, mon ami, vous dites : — « Eh! mais c'est l'alliance ordinaire et naturelle de la méchanceté et de la bêtise! »

Il y a un petit groupe antique d'animaux, aujourd'hui popularisé par l'industrie du bronze, qui symbolise, en la complétant, la même idée : — Un serpent se dresse sur une tortue pour siffler et mordre; mais un grand oiseau superbe, de sa griffe vigoureuse, étreint la tortue, et, de son bec d'acier, s'apprête à déchirer le serpent. Ici encore, la méchanceté et la

bêtise, mais domptées et vaincues cette fois par la pensée fière, libre, ailée !

C'est sur tous ces animaux, — et sur quelques autres, — que j'ai fait ce livre.

1853.

LES
TYRANS DE VILLAGE

I

Où l'on essaie de faire un portrait au moyen d'un paysage.

Aimez-vous les moulins à vent? Quant à moi, je déclare que j'en raffole. Comme le poëte, « j'eus toujours de l'amour pour les choses ailées. » Ces grandes machines laborieuses, qui adressent de loin aux passants des signes pleins d'extravagance et de bonne grâce, sont réellement la vie et la joie des paysages. Parfois le mouvement et la gaieté manqueraient tout à fait aux lignes mornes des campagnes, sans ces rus-

tiques télégraphes qui, totalement étrangers à la politique, servent à tous et ne mentent à personne. Bons et spirituels moulins! ils font de la vraie poésie utilitaire, ceux-là, mais sans le vouloir et sans le savoir. Ils nous édifient par leur sage exemple, et, l'aile tournée à la brise céleste, les pieds plongés dans le sol nourricier, ils nous disent avec leur tic-tac : « Imitez-moi, et, pour fortifier et réjouir les hommes, sachez, selon le vent que Dieu vous envoie, moudre le blé que la terre vous donne. »

Mais — don Quichotte faisait de la chevalerie contre les moulins de son temps, — tâchons de ne pas faire de la philosophie contre ceux du nôtre.

Nous avions seulement besoin de préparer un peu, par cet hymne aux moulins, l'exclamation d'un fantasque voyageur que nous tenions à ne compromettre dans l'esprit de personne.

— Un moulin! deux moulins!! trois moulins!!! s'écria ce jeune enthousiaste. Je descends ici. Faites arrêter, conducteur! Holà! ho!

Ces cris, appels et onomatopées partaient de l'impériale de la dure et lourde diligence qui faisait encore, au mois de septembre 1852, le service d'Angers à... disons à Bellevue; car, si nous ne laissions une

sorte d'incognito à la charmante petite ville, ce très-réel et très-actuel récit pourrait bien fâcher quelques-uns des dignes habitants de ce chef-lieu de canton. Mais Bellevue est pour les villes, bourgs et villages un nom anonyme; il y a en France deux cents Bellevues.

— Tiens! dit le conducteur au voyageur lyrique, je croyais que vous alliez à Bellevue même.

— A Bellevue, en effet.

— Eh bien! monsieur, nous n'y serons que dans une demi-heure.

— Oui, mais j'ai à parler à ces moulins. Je ferai à pied le reste de la route.

— Ohé! Petit-Jean! halte, mon vieux! Mais vous allez vous fatiguer, monsieur!

— Le fat! il s'imagine qu'on se repose dans sa boîte! Je me délasserai en marchant. Gardez mon sac de nuit, j'irai le reprendre au bureau. Passez-moi seulement le carton à dessins qui est sous le banc. Là! merci! — Bon voyage! — La belle campagne! les jolis moulins!

— Tu vois ce monsieur, Petit-Jean? dit le conducteur au postillon, quand la diligence, après avoir déposé son impatient voyageur sur la route, s'ébranla douairièrement de nouveau; — je parie un litre,

Petit-Jean, que ce monsieur est un auteur, un peintre ou un comédien.

Petit-Jean perdit là, en ne répondant pas, une belle occasion de gagner un litre; car l'amateur des moulins n'était ni comédien, ni peintre, ni auteur. Il était architecte.

Est-ce en cette qualité qu'il avait été attiré tout d'abord par ce paysage, qui, pour un homme blasé sur les moellons, avait le mérite énorme de n'offrir à la vue, en fait d'édifices, constructions et bâtiments, que trois moulins débridés dans l'exercice de leurs fonctions? Mais non, cette campagne paisible devait avoir, outre les pierres de taille absentes, quelque charme présent; sans quoi, le voyageur ne serait pas resté si longtemps appuyé contre un orme de la route, et la tête penchée sur l'épaule, tout ravi dans sa contemplation.

La perspective était pourtant peu grandiose. En face, à deux portées de fusil, un petit bois; sur la lisière de ce bois une jeune fille en robe rouge faisant paître des vaches en robe rousse; à droite, l'amusante marqueterie des champs, variée d'arabesques de verdure et d'or; à gauche, la pente inclinée où, parmi les vignes, se démenaient les trois moulins. Sur tout cela, un ciel bleu

pâle d'où tombait une tiède atmosphère et que traversaient lentement quelques nuages floconneux, écrans argentés du soleil. Rien de plus : un tableau gris, fin et doux ; un Bonnington du musée du bon Dieu.

Alors il fallait qu'entre cette nature et son âme le voyageur eût senti comme un rapport intime, comme une secrète affinité. Bien souvent l'âme humaine et la nature divine s'expliquent et se complètent ainsi l'une par l'autre. Qui ne s'est dit, dans ses voyages ou dans ses promenades, comparant ce qu'il voyait à ce qu'il ressentait : « Voilà un horizon qui ressemble à mon rêve ! — ce paysage est frère de ma mélancolie ! » — Or, pour le moment, il y avait sans doute harmonie entre ce que les pensées du jeune homme regardaient au dedans de lui et ce que ses yeux regardaient au dehors. Apparemment, son cœur était sans amour comme ce ciel était sans soleil. Il avait plu l'avant-veille, il avait récemment pleuré. Le temps vague, mou, incertain, vacillait entre l'ondée et l'azur ; le voyageur endolori, impressionnable, nerveux se sentait aussi prêt à s'irriter qu'à s'attendrir. Toutefois, à cause de l'été, ce qui dominait encore dans la campagne, c'était le vert et le bleu ; et, à cause de sa jeunesse, ce qui dominait encore dans l'homme, c'était l'espérance et l'en-

thousiasme. Aussi l'homme, par une sorte de mystérieuse sympathie, avait aimé la campagne, — et pourquoi ne dirions-nous pas que la campagne avait aimé l'homme? Il n'y a que les insensibles qui jugent la nature insensible; la vérité est qu'elle apparaît aujourd'hui railleuse, demain sévère, consolante le plus souvent, mais indifférente, jamais!

Cependant, au bout de quelques minutes, le rêveur tressaillit tout à coup et jeta autour de lui un coup d'œil inquiet : il s'assurait qu'il n'avait pu être observé de personne; symptôme significatif, où se trahissait le Parisien tremblant d'être surpris en flagrant délit de bergerie! Mais il n'y avait là pour se moquer de lui que les arbres et les vignes, fort supérieurs à ces misères. Il se prit à rire, de lui-même peut-être et de sa crainte; puis, déjà lassé de son inaction, il se mit à marcher le long de la route, dans la direction des moulins.

Après avoir fait une centaine de pas, il rencontra un sentier bordé de haies qui semblait devoir y conduire; il s'y engagea délibérément, et, en moins de cinq minutes, arriva, en effet, devant le plus proche des enfants d'Éole et de Cérès, comme a dû dire l'abbé Delille.

Ce moulin était aussi charmant de près que de loin et situé le plus pittoresquement du monde. Ses grandes ailes dégingandées exigeaient un espace vide autour de lui; mais, à côté, verdissait et fleurissait un carré cultivé qui paraissait en dépendre, mêlant l'agréable à l'utile, les roses aux laitues, les œillets aux pommiers, et des échalas de pois ramés à un berceau de chèvrefeuille.

Au moment où le voyageur s'approchait, le moulin ralentit son mouvement comme quelqu'un qui réfléchit en agissant, et puis s'arrêta tout à fait.

— Oh! que je ne vous gêne donc pas! lui dit à haute voix l'arrivant.

Mais l'idée du moulin était de se reposer, et il ne bougea plus.

Alors le voyageur qui avait été attiré comme malgré lui en ce lieu, considéra attentivement les alentours, auxquels il trouvait quelque chose de particulier et de *déjà vu*. Il imaginait vaguement que là s'était passée ou devait se passer quelque scène importante de sa vie. Saisi tout à coup d'un invincible désir, il s'assit sans façon sur le banc de bois du berceau, ouvrit son carton, tailla ses trois crayons, blanc, rouge et noir, et

commença à prendre un croquis du moulin immobile et du site environnant.

Il travaillait avec amour; l'esquisse avançait, et, pour un homme habitué seulement à laver des plans et à tracer des lignes, il l'avait encore animée d'une couleur assez vive. Toutefois, il y regrettait lui-même quelques personnages, et il allait se résoudre à en supposer un ou deux de fantaisie, quand, sur le haut de l'échelle du moulin, apparut à souhait un être singulier.

C'était une longue figure blanche, avec une veste blanche, un pantalon blanc, un bonnet blanc, des mains blanches, un visage blanc, des dents blanches et une pipe blanche. Ce spectre unicolore descendit d'un pas lent et roide l'escalier et se posa au bas, grave et taciturne, envoyant de temps en temps dans l'air une bouffée de blanche fumée. Sans son bonnet de coton, il eût ressemblé à Pierrot; sans sa pipe, on eût pu le prendre pour la statue du Commandeur.

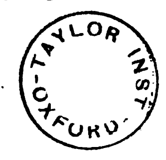
Mais le sceptique paysagiste ne se laissa aller à aucune terreur superstitieuse et conjectura purement et simplement qu'il avait devant les yeux le meunier du moulin. Ce qui était la vérité.

Il souleva, en l'apercevant, sa casquette de voyage. Le farinier porta la main à son bonnet; puis, cette silencieuse politesse échangée, l'un se remit à fumer et l'autre à dessiner.

Avons-nous besoin d'ajouter qu'il dessinait le fantôme *d'une entière blancheur* que le hasard venait de lui donner pour modèle et qui avait réellement l'air de poser exprès pour lui dans l'attitude béate et tranquille de la digestion? C'était un tout jeune homme, ce fantôme: une moustache naissante ombrageait à peine sa lèvre; mais il était grand, vigoureux et bien découplé avec son air de pétrification.

En quelques traits rapides le dessinateur eut croqué son homme. Cela fait, à plusieurs reprises, il releva les yeux sur le moulin, puis les ramena sur son papier, ajouta çà et là quelques touches, pencha la tête à droite, la pencha à gauche, cligna les paupières, fit claquer sa langue, éloigna et rapprocha son carton, se livra en un mot à tous les manéges coquets d'un artiste qui désire piquer la curiosité d'un Philistin. Le meunier resta immobile comme sa mécanique.

— Ce jeune maroufle est peu communicatif! pensa le voyageur. Je voudrais pourtant bien qu'il m'offrît ou me vendît quelque chose à manger; mon estomac


TAYLOR INST. OXFORD.

commence à s'ennuyer aussi. Essayons de monter l'imagination de ce grand Gilles.

— Voilà un temps assez agréable, monsieur ! dit-il à voix haute.

Le jeune meunier regarda le ciel, éleva dans l'air une vaste main et secoua la tête avec une grimace dédaigneuse, comme pour dire :

— Agréable ? peuh ! le vent est bien plat !

Mais il ne prononça pas une syllabe.

— Monsieur, continua le voyageur, vous excuserez, j'espère, la liberté que j'ai prise de dessiner votre ravissant moulin.

Le mimique meunier sourit largement et répondit, mais par le seul mouvement des épaules et de l'avant-bras :

— Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ?

— Serait-il muet? se demanda le voyageur. Il faut absolument s'en assurer.

Et de la forme affirmative passant à l'interrogative, il reprit brusquement :

— Pardon ! quelle heure peut-il bien être, monsieur, s'il vous plaît ?

Le somnolent meunier ouvrit enfin sa grande bouche et dit :

— Une heure.

— Il parle! oh! qu'il est intéressant! pensa le voyageur.

— Une heure! répéta-t-il tout haut; je ne m'étonne plus si j'ai faim. Depuis hier soir, mon cher monsieur, je n'ai pris qu'une tasse de café ce matin à Angers. Et sans pain encore!

— Ah! dit le meunier.

— De sorte que, vous concevez, je me sens talonné par un appétit féroce.

— Ah!

— Est-ce que vous seriez assez aimable, mon brave monsieur, pour m'indiquer une auberge aux environs?

— A Bellevue.

— A Bellevue seulement! Oh! c'est bien loin! Près d'une lieue, je crois?

— Oui.

— Miséricorde! Je tomberais d'inanition sur la route. Mais il doit y avoir quelque endroit un peu plus proche, où je trouverais à casser une croûte et à boire un coup?

— Non.

— Je n'ai pas besoin, vous entendez, que ce soit

précisément une auberge. Je ne suis pas difficile, allez !

Silence de l'indifférent meunier.

— Je ne suis pas difficile du tout. Mais, j'y pense, vous même, mon cher monsieur, — pardonnez l'indiscrétion d'un affamé, — vous auriez peut-être bien à me céder de quoi faire une omelette, hein?

— Non.

— Un peu de fromage, alors ?

— Non.

— Des fruits, au moins?

Signe négatif du meunier.

— Du lait ? Ah! du bon vrai lait ?

Deuxième signe négatif.

— Mais du pain ? vous avez du pain au moulin, que diable !

Troisième signe négatif.

— Je n'ai pas besoin, reprit le voyageur avec quelque sécheresse, de dire plus clairement que vous me vendriez ce pain que je vous demande.

— Oh ! je ne suis pas assez pauvre pour ça ! dit le meunier.

— Très-bien ! Alors, bah! donnez-le-moi, ce pain hospitalier.

— Oh ! oui-da, vous êtes trop riche !

— Mais sacrebleu ! riche ou non, je meurs de faim ! s'écria le voyageur avec désespoir.

Dans le même instant, il vit luire sur la face pleine lune du meunier quelque chose qui ressemblait à une expression joyeuse, et il entendit à quelques pas derrière lui partir la fusée d'un éclat de rire, mais d'un éclat de rire si frais, si jeune, si musical, si franc et si bon, qu'il devait en être et en fut beaucoup plus charmé qu'offensé.

Ce malicieux et bienveillant éclat de rire s'expliqua, en effet, à lui sous la forme d'une délicieuse jeune fille. Au-dessus d'un buisson fleuri, et encadré par un chapeau de paille, le joli visage lui apparut encore épanoui par cette jolie gaieté. La rieuse était prise en flagrant délit.

Toute rougissante, elle s'efforça du moins de reprendre son sérieux ; mais, par malheur, le grand farinier s'avançait dans le moment d'un air de satisfaction et de stupéfaction si gauche, en disant : — Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? — que de nouveau le fou rire de la jeune fille prit sa volée ; mais cette fois le voyageur, gagné par la contagion, justifia son hilarité en la partageant. Et voi-

là, j'espère, une connaissance gaiement commencée !

Cependant, elle et lui, tout en riant, se regardaient, et, en se regardant, cessèrent peu à peu de rire.

Dès ce premier coup d'œil, ils ne durent pas trop se déplaire l'un à l'autre : — lui, de moyenne taille, mais ferme avec son apparence délicate; la bouche un peu railleuse sous sa fine moustache noire, mais l'œil vif, doux et hardi sous son front large et ouvert; pâle, maigre et fatigué, mais plein d'ardeur, d'esprit et de vie. O postérité, voilà comment était fait un chercheur d'art au dix-neuvième siècle! Elle, blonde aux yeux bruns, avec un teint couleur de rose de buisson, pas bien grande mais svelte à ravir, petits pieds et petites mains, la mine vive et résolue, gaieté et pureté, blancheur et fraîcheur. O humanité, voilà de quoi se compose une jolie fille dans tous les temps!

Au respectueux salut du jeune homme elle répondit par une gracieuse révérence.

— Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a donc? répétait le meunier, qui avait l'ébahissement tenace.

— Il y a, Jacques, répondit la jolie fille, que si tu voyais ton air ahuri dans ton miroir à barbe, tu te rirais toi-même au nez. Et, tout à l'heure, il y avait les drôles de réponses que tu faisais à monsieur. Ah!

c'est comme ça que tu entends l'hospitalité, toi! Moi qui venais te demander à déjeuner!

— Oh! vous, c'est différent, ma marraine.

— Tu as donc du pain?

— Parbleu!

— Et du lait?

— Aussi.

— Et des œufs?

— Tout de même.

— Mais si j'invitais quelqu'un à déjeuner avec moi?

— Ma marraine, il y en aurait pour deux.

— Et si, pour réparer ta maladresse, c'était monsieur que j'invitais?

— Monsieur serait le bien-venu, ma marraine.

— Tiens! tiens! tiens! se dit le voyageur enchanté. Mais, mademoiselle, reprit-il à haute voix, je n'ai pas le bonheur d'être connu de vous. Je suis étranger.

— Eh! monsieur, c'est bien comme étranger et comme étranger affamé, que je vous invite. Je ne veux pas que vous emportiez une si mauvaise opinion des gens et des vivres de notre pays.

Un regard quelque peu moqueur errait toujours dans les yeux brillants de la jeune fille. Elle promenait sur

ses lèvres entr'ouvertes sa petite langue fine et rose ; — ce que le voyageur prit encore pour une expression de raillerie et ce qui réellement n'était chez elle qu'une charmante vilaine habitude.

— Est-ce que la campagnarde, si toutefois c'est une campagnarde, se burlerait du Parisien ? pensa-t-il.

Il se composa un air moitié digne, moitié enjoué.

— Il convient pourtant, mademoiselle, que vous sachiez au moins qui je suis. A défaut d'ami commun, permettez-moi de vous présenter moi-même M. Michel D***, architecte de Paris.

— Alors je vous présente mademoiselle Jacqueline Loyseau, habitante de Bellevue.

— Propriétaire de ce moulin et des deux autres que vous voyez là-bas, ajouta le farinier, qui s'était approché.

— Allons ! reprit la jeune fille, noms et qualités, je crois, monsieur, que nous savons à présent l'un de l'autre tout ce qu'il faut pour que vous acceptiez sans cérémonie mon offre comme je vous la fais.

— De grand cœur ! dit Michel.

— Très-bien ! Le temps est doux, voulez-vous déjeuner en plein air sous ce berceau ? C'est plus gai. Seulement, qu'as-tu à nous donner, Jacques ? J'apporte

dans mon panier du chasselas et des pêches de mon jardin ; mais il faudrait pour monsieur quelque chose de moins champêtre.

— Non pas ! non pas ! dit Michel. Comment ! du raisin, des pêches, ce bon air, cette gracieuse compagnie ! mais qu'est-ce qu'on peut désirer de plus ?

— Allons, Jacques, reprit Jacqueline, monsieur est, tu le vois, aussi frugal que poli. Tu vas le servir assez mal ; sers-le vite au moins, mon cher filleul.

— Ce sera fait dans deux minutes, marraine.

Le grand meunier disparut prestement dans le moulin. Jacqueline se débarrassa de son chapeau et de son châle et vint s'asseoir sous le berceau en face de Michel de plus en plus ravi de ces gentilles manières et de cette franche humeur.

II

De quoi ont faim et soif, après avoir bu et mangé, ces insatiables lèvres humaines.

Michel et Jacqueline se regardaient à la dérobée, pensifs et — pourquoi ne pas le dire? — un peu curieux l'un de l'autre. Elle reprit la première :

— Vous dessiniez, monsieur? Est-ce que vous dessiniez le moulin?

— Mon Dieu, oui! mais j'ai fini : je travaillais depuis plus d'une heure.

— Et peut-on voir votre dessin?

— Sans doute, mademoiselle. Le voici.

— Oh! comme c'est ça! s'écria-t-elle avec une satisfaction naïve. Quelle image ressemblante! Tout y est : les grandes ailes, la toiture, l'échelle et le paysage aussi. C'est Jacques qui fume là sa pipe. Il est drôle! Vous vous servez donc de crayons de couleur? Comme c'est gai et proprement fait! Est-il possible, monsieur, que vous n'ayez mis qu'une heure à tout cet ouvrage-là?

— Enfin! pensa Michel; voilà le bout de la langue de la provinciale qui passe! — Justement, la petite langue vermeille se démenait entre les lèvres roses.

Michel, qui avait eu peur un moment d'être la dupe de quelque fée de Paris déguisée, se sentit rassuré et offrit galamment son esquisse à Jacqueline.

— Non, je craindrais de vous en priver, dit-elle.

— Ah! c'est vous maintenant qui faites des cérémonies!

— Mais pas du tout, j'accepte alors. Tant pis pour vous, tant mieux pour moi! Je ferai encadrer votre dessin, monsieur, je le clouerai dans ma chambre, et, comme cela, j'aurai toujours sous les yeux mon moulin et mon filleul.

— Votre filleul! votre filleul!... Pardon! chaque

fois que vous appelez ce jeune géant joufflu votre filleul, — ou qu'il vous appelle sa marraine, — vous ne vous apercevez pas que je fais un soubresaut d'incrédulité? Ce n'est guère vraisemblable que vous ayez tenu ce gaillard-là sur les fonts de baptême.

— C'est pourtant vrai! Quel âge me donnez-vous donc?

— Flatterie à part, si je vous regarde, je dirai seize ans, et, si je raisonne, dix-huit.

— Eh bien! je vais sur vingt-deux ans, monsieur. Je suis très-majeure, voyez-vous!

— *O sancta simplicitas!* se dit Michel deux fois étonné: ce n'est décidément pas une Parisienne. — Votre acte de naissance doit mentir, reprit-il.

— Non, il ne ment pas! J'ai bien vingt et un ans passés; Jacques, l'aîné de mes filleuls, en a dix-neuf, et ses deux cadets, Jacquot et Jacquinet, qui sont jumeaux, vont en avoir dix-huit.

— Que de Jacques!

— Oui, n'est-ce pas? Il faut que vous sachiez que ces trois moulins qui tournent sur la colline, mon brave père les faisait tourner quand il vivait. Mon père, monsieur, ajouta Jacqueline émue, m'a laissée orpheline il y a trois ans; ma pauvre mère était morte en

me mettant au monde. Mon père, déjà grisonnant et fatigué, avait été obligé de prendre un second, qui était marié et qui, en moins de deux ans, eut trois fils. La petite fille du patron, quand elle eut sept ans, fut de droit la marraine des trois gars. Mais n'ayant d'autre nom que Jacqueline, elle ne put les nommer que Jacques. Alors, pour les distinguer dans le pays, on les appelle comme je vous ai dit. Aujourd'hui Jacques, Jacquot et Jacquinet sont orphelins comme moi, et nous menons les moulins à nous quatre. Ils font la besogne et je tiens les comptes. Les noms des meuniers ont fini par désigner les moulins. On dit à Bellevue : « Je vais du côté de Jacques. — Jacquot est en réparation. — Jacquinet tourne l'aile à l'ouest, il pleuvra demain. » Et moi, je suis, pour vous servir, la meunière des trois moulins, et la marraine des trois meuniers.

— A preuve, reprit Jacques reparaissant, qu'on chante dans le pays une chanson qui dit :

La meunière Jacqueline,
Plus blanche que sa farine...

Et ce n'est pas peu dire, da! continua le meunier

en montrant orgueilleusement à Michel le pain éclatant de blancheur qu'il apportait. Monsieur, voilà toujours du pain, du beurre, des couteaux et des assiettes. Je m'en vas à présent vous quérir du cidre et des verres, et vous envoyer par Jeannot, le garçon, une omelette qu'il est en train de vous lever.

— Bien, cela! dit Jacqueline. Seulement, tu n'enverras pas Jeannot; tu viendras toi-même, Jacques, car j'ai à te gronder.

— A me gronder! Ah! Jésus! Et pourquoi me gronder, ma marraine?

— Allons! tu le devines bien, le pourquoi. Va, va et reviens chercher ta semonce.

Jacques s'en retourna l'oreille basse et l'air penaud, et Jacqueline se mit, en chantonnant, à disposer le couvert rustique sur la table de bois du berceau. Michel suivait de l'œil tous ses gracieux et légers mouvements, et se disait: — Qu'elle est donc gentille! Ai-je une chance! Oh! mais elle doit avoir un amoureux — pour le moins!

— Il y a longtemps que vous habitez Bellevue, mademoiselle? lui demanda-t-il.

— J'y suis née, monsieur.

— Bon! vous pourrez alors me donner quelques

renseignements dont j'ai besoin. Vous ne savez pas ce que je viens faire ici?

— Si fait bien, je m'en doute. Vous êtes ce grand architecte qu'on attend de Paris pour rebâtir notre pauvre mairie qui est si délabrée.

— Oui et non. Ce « grand architecte » auquel votre préfet et votre maire s'étaient adressés, parce qu'il est natif d'Angers, se trouve pour l'heure surchargé de besogne. Il a été autrefois mon maître; il est aujourd'hui mon ami. Il m'a offert de le remplacer ici. Or, je m'ennuyais un peu à Paris, vu qu'en ce moment Paris s'ennuie beaucoup. J'ai saisi avec empressement l'occasion de venir voir des choses plus gaies et respirer un air plus pur, et me voici. Mais acceptera-t-on le lieutenant à la place du capitaine? c'est la question. Qu'est-ce que dira monsieur le maire? Ne vais-je pas déplaire à messieurs les adjoints? Que pensera de moi le conseil municipal?

— Oh! le conseil, c'est M. Fabert, le maire, qui le conduit.

— C'est donc le maire qu'il faudrait capter?

— Oui, mais il y a quelqu'un qui conduit le maire.

— Diable! sa femme peut-être?

— Non, M. Louis-Firmin.

— Ah! ah! Qu'est-ce que c'est que M. Louis Firmin?

— M. Louis Firmin est le secrétaire de la mairie.

— Jeune? vieux? bon? mauvais? bête? intelligent? Que représente ledit Firmin?

— Eh! mais, monsieur, reprit Jacqueline avec quelque vivacité, M. Firmin a vingt-cinq ans; c'est un jeune homme très-excellent et très-capable, qui soutient sa vieille mère et qui mène toutes les affaires du pays.

— Excusez-moi, dit Michel refroidi par cette chaleur, je ne connaissais pas M. Firmin. Vous semblez, vous, mademoiselle, le connaître particulièrement?

— Louis est mon cousin germain et mon ami d'enfance, monsieur.

Jacqueline devint rouge comme les pêches qu'elle était en train d'arranger sur l'assiette.

— Allons! dit Michel plus doucement, je vois que vous pourrez me recommander à M. Louis, et je suis sûr qu'il obéira aveuglément à la recommandation.

— Eh bien! c'est le contraire, reprit Jacqueline en hochant la tête; je ne peux pas vous recommander à M. Firmin, et je vous serai même obligée de ne pas lui dire que vous m'avez vue, et de ne pas prononcer mon nom devant lui.

— Comment? Quel est donc ce mystère?

Le visage de Jacqueline hésita entre la mélancolie et l'enjouement comme un ciel de printemps entre la giboulée et le rayon. Le rayon l'emporta.

— Ah! voilà! dit-elle en riant. Ma vie, monsieur, est pleine de secrets impénétrables, et je vous engage à vous méfier d'une personne si ténébreuse et si extraordinaire.

— Vous êtes gaie, mademoiselle!

— N'est-ce pas, monsieur?

Mais Michel s'y connaissait trop bien pour ne pas pressentir un chagrin réel sur cette joie feinte. Seulement, Jacqueline avait la douleur gaie et la peine gracieuse, et elle se plaisait à abriter son cœur derrière son esprit et à jeter sur sa souffrance la plaisanterie comme un voile; elle était de ces âmes délicates et fières qui, frappées, ne veulent éclater qu'en saillies comme les pierres tendres et résistantes en étincelles : le sourire n'est souvent que la pudeur des larmes.

Et Michel pensait :

— Elle souffre et elle sourit, elle rougit et elle se tait. Allons! elle aime ce Firmin! C'était prévu. N'importe! je voudrais en être sûr. Pourquoi? je n'en sais

rien. Mais ce petit roman en plein air commençait à m'intéresser.

— Voilà l'omelette et le cidre, dit Jacques rapportant, triomphant et craintif, un plat et une bouteille.

— Buvez et mangez, monsieur le voyageur, reprit Jacqueline. Voulez-vous que je vous serve?

— Mais vous, mademoiselle?

— Oh! moi j'ai déjeuné, je mordrai seulement dans une pêche tout à l'heure. Qu'est-ce que cette petite omelette pour un appétit de sept lieues?

Michel fit un geste héroïque et attaqua l'omelette avec intrépidité.

— Eh bien, Jacques, où t'en vas-tu? dit Jacqueline. Tu oublies que nous avons un compte à régler ensemble, mon cher filleul.

— Le compte du moulin du mois d'août? oui, ma marraine. Il est tout prêt.

— Non, non, pas celui-là, Jacques; celui de dimanche dernier.

— Ah! je vois bien ce que c'est. Mon imbécile de Jacquot aura touché un mot à Manon, la bonne de ma marraine, et ma marraine s'est grossi énormément mon tort. J'aime mieux tout lui dire.

— Voyons, parle.

— C'était donc dimanche, à la brune, ma marraine. Nous traversions le Cours, Jacquot, Jacquinet et moi. Nous allions aux Acacias, où il y avait danse. Marchant tous trois au pas, de front, bras dessus bras dessous, nous arrivons au tourniquet de l'entrée, vous savez, ma marraine? là où le passage est si étroit entre deux murs. A notre rencontre nous voyons s'avancer, qui? votre grand Louspillac avec son gros Beautrubin. Nous voilà tout saisis et interloqués, je ne sais pas pourquoi, ma parole d'honneur! Et, — je vous jure, ma marraine, que c'était sans intention! — mais le fait est que nous restons là, fixes, droits et à pic. Je suis assez carré, les petits ne sont pas mignons, nous barrions roide toute la ruelle. Les deux autres approchent, le Beautrubin gonflant ses joues, le Louspillac fronçant ses sourcils. Et le Louspillac dit : « Eh bien! mes jeunes drôles? eh bien? » — Il a dit : « Drôles! » ma marraine. Mais comme, dans la minute, Jacquot s'était détaché de mon bras, moi, je me recule machinalement. Pour lors, M. Louspillac dit : « A la bonne heure! » M. Beautrubin répète : « A la bonne heure! » Et ils passent tous les deux d'un air d'Artaban, le marsouin après le requin. Mais ils n'ont pas fait dix pas que moi je me réveille dans

mon bon sens et je dis aux deux jumeaux : Ah çà ! nous sommes trois capons ! il nous a appelés drôles ! c'est l'occasion de leur flanquer une horrible trépignée !

— Malheureux ! s'écria Jacqueline qui s'était levée toute tremblante.

Michel s'arrêta, la fourchette en l'air, et regarda très-intrigué.

— Vous vouliez donc vous faire tuer ? continua Jacqueline baissant la voix.

— Ah ! ma marraine, excusez ! répartit Jacques. On dit que M. Louspillac est bien fort à l'épée, au sabre, au pistolet, au canon, à toute arme ! Mais est-il aussi fort que moi... aux poings ? C'est ce que je me suis par plus d'une fois demandé.

Et Jacques laissa errer un regard de complaisance sur les magnifiques battoirs que la nature lui avait donnés pour mains. Il reprit :

— Je dis donc aux cadets : « Tombons dessus ! — Tombons dessus ! » me répond Jacquinet. Nous prenons notre élan ; mais Jacquot se jette en travers : « Halte ! » dit-il, « nous déplairions à ma marraine. — Bah ! qui peut savoir ? » dis-je. Mais mon Jacquinet canait déjà. Moi j'allais toujours. Ils me prennent à bras le corps et m'empêchent. Nous nous distri-

buons entre nous quelques taloches, et, quand je me dégage, nos deux piaffeurs avaient filé. Voilà la vérité pure, ma marraine. Ainsi, j'avoue l'idée, mais, enfin, j'ai manqué la chose. Faudra-t-il que j'aie encore la mortification d'être grondé, puisque je n'ai pas eu la satisfaction de dauber?

Michel fit de la tête un signe de haute approbation. Mais, Jacqueline, d'une voix émue :

— Jacques, écoutez-moi : je ne reviendrai pas sur ce qui s'est passé; seulement je vous défends, — vous entendez? — je vous défends de jamais, sous quelque prétexte que ce soit, attaquer ou provoquer M. Louspillac, et, si vous oubliez cet ordre, Jacques, sachez que je vous retire toute mon amitié.

— Oh! alors, ma marraine, on filera doux, quand même. Mais, pour m'encourager, dites-moi au moins que c'est vrai ce qu'on rapporte, et qu'au fond vous avez un faible pour M. Louspillac. J'en aurai un peu plus de cœur à être patient.

— Taisez-vous, Jacques! Je suis libre, n'est-ce pas? Je ne dois compte de mes actions et de mes sentiments à personne. Autrement dit, mon Dieu! je suis orpheline et seule au monde. Pour un motif ou pour un autre, Jacques, je t'interdis toute querelle avec

M. Louspillac ; cela doit te suffire, il me semble. Va donc, et, je t'en prie, mon Jacques, ne me tourmente pas davantage.

Le grand meunier s'éloigna silencieux et triste.

Michel avait eu raison de son omelette, et observait toujours Jacqueline.

— Diable ! diable ! pensait-il, il y a certainement dans ces beaux yeux limpides de l'effroi ; mais s'effraie-t-on *de* M. Louspillac ou *pour* M. Louspillac ? Elle avait rougi au nom de Firmin ; au nom de Louspillac elle a pâli. C'est plus grave. Et de deux. J'arrive bien tard !...

— Excusez-moi, monsieur ! reprit Jacqueline forçant un peu son hospitalière gaieté, excusez-moi d'avoir rempli devant vous mes sévères devoirs et exercé ma grave protection de marraine. Mais que cette petite scène de famille ne vous empêche pas de déjeuner, au moins ! Tenez, voilà de belles grappes. Je vais vous faire des beurrées.

— Vous êtes mille fois bonne, mademoiselle ! dit Michel tout haut. — Et à lui-même : — ... J'arrive bien tard. Ah bah ! qui sait ? Quand il n'y avait que M. Firmin, c'était inquiétant ; mais du moment que M. Louspillac en est aussi, il me semble que le troisième

larron peut se rassurer. L'amour, en sa qualité de dieu, doit se réjouir des nombres impairs, et, puisque ce n'est pas un, il aime peut-être mieux que ce soit trois. Est-elle ravissante ma petite meunière à me faire des tartines ! C'est la Charlotte de Gœthe, infiniment moins langoureuse et sans ses criards de frères. Qu'est-ce qu'ils diraient, au Cercle, s'ils pouvaient me voir, à travers la fumée de leurs cigarettes, en tête à tête avec cette jolie fille ? Voilà en somme une réjouissante idylle.

— Eh bien, monsieur, vous ne mangez plus ? dit Jacqueline.

— Ma faim est passée.

— Vous ne parlez plus ?

— Je vous regarde.

— Oui, mais vous ne regardez pas mon dessert. Oh ! il faut pourtant que vous goûtiez de mon chasselas.

Elle lui mit une grappe dans son assiette, et il la mangea machinalement grain à grain, mais en tenant toujours fixés sur Jacqueline des yeux de plus en plus enchantés. Un peu embarrassée, elle continua pour remplir ce silence :

— C'est que c'est une responsabilité pour moi, savez-vous, d'avoir la première à faire à un Parisien les

honneurs du pays, et à le lui présenter, pour ainsi dire. —Vous descendrez chez Sanas probablement. Ce n'est pas la meilleure auberge, c'est la seule. — Le père Sanas vous indiquera la maison de M. Firmin, à deux pas de chez lui. Mon cousin rentre de la mairie à quatre heures et dîne à cinq. En tout cas, vous trouverez sa mère, une noble et sainte femme. — Louis vous conduira sans doute ce soir même chez M. Fabert, le maire. Un savant, monsieur, prenez-y garde! Ils sont cinq ou six à Bellevue, — une société d'antiquaires! — qui vous diront en latin le nom de toutes les vieilles pierres du canton. — C'est égal! ce sont de dignes gens, et il ne faudra pas trop vous moquer d'eux s'ils ne sont pas tout à fait à la hauteur de Paris.

— Paris! vous me parlez toujours de Paris, mademoiselle! je me soucie bien de Paris! — s'écria Michel, dont décidément la raison partit comme un bouchon de vin de Champagne. — Paris!... c'est Bellevue qui est charmant! Ici on respire, on est bien, tout est beau, tout vous rit, et j'ai tout de suite aimé tout: cette campagne pâlotte, ce gentil moulin, ce grand bon enfant de Jacques! L'omelette était pleine de délicatesse! le cidre m'a grisé! ce berceau de chèvrefeuille embaume! Et vous, mademoiselle Jacqueline, qu'est-ce

que je dirai donc de vous qui êtes si accueillante, si franche, si gaie, et, — la vérité avant tout! — si jolie!

— Est-ce que vous n'aimez pas les pêches, monsieur? interrompit Jacqueline.

— Puisque je vous avoue que j'aime tout!

— Eh bien! prenez-en une, alors.

— Oui, mais vous avez promis de la partager avec moi.

— Pardon! j'en mangerai bien une tout entière.

— Pourquoi pas deux moitiés plutôt?

— Non, je suis égoïste. Tenez, voici la plus belle.

— Par exemple! elle est pour vous, celle-là.

— Pour vous! pour vous! Oh! je suis entêtée!...

Une lutte amicale s'engagea. Jacqueline voulut en riant poser la pêche sur l'assiette de Michel. Il éloigna son assiette. Elle étendit le bras et se pencha devant lui pour l'atteindre...

Hélas! hélas! en voyant si près d'un baiser ce cou blanc, fin, jeune, velouté, charmant, Michel ébloui ne se maîtrisa plus. Il y jeta ses lèvres.

O changement à vue du cœur! Jacqueline se redressa rouge, puis pâle, effarée, palpitante, et le regarda... Dieu! que de sentiments à la fois peuvent jaillir d'un

regard ! Surprise, pudeur, dignité, douleur, courroux, elle exprima tout dans un seul éclair. La jolie fille rieuse se transfigura tout à coup, et fut une vierge belle et fière.

Michel, debout, interdit, s'écria :

— Oh ! pardonnez-moi !

Elle se remit un peu et dit avec effort et d'une voix altérée :

— Je ne vous en veux pas, monsieur... Je n'accuse que moi... J'ai sans doute été trop légère, trop familière... Vous avez pu vous y méprendre.

Cette douceur chaste et simple, sans affectation et sans pruderie, pénétra Michel d'un remords plus profond que n'eussent fait tous les reproches. Il eut un cri sincère :

— Ah ! mademoiselle, je vous respecte ! Je... Oh ! qu'est-ce qu'il faut que je dise ou que je fasse pour que vous me pardonniez ?

Mais elle ajouta avec un sourire triste :

— Encore une fois, c'est ma faute. Vous ne me connaissiez pas.

Elle avait repris son chapeau et son châle. Elle s'inclina légèrement, se dirigea d'un pas lent et ferme vers le moulin, monta l'escalier et disparut aux yeux de

Michel. Mais elle ne disparaissait pas si aisément des cœurs !

Michel resta quelques instants à regarder, tout atterré, cette porte close, ce moulin immobile, ces champs solitaires.

— Ah çà! qu'est-ce que j'attends? se dit-il enfin. Évidemment, elle ne sortira que lorsque je serai parti. Il ne me manquerait plus que de pousser le bon goût jusqu'à la bloquer dans son moulin! Allons! il faut se résigner et battre en retraite, comme un vaincu que je suis.

Il poussa un soupir, se leva, rassembla ses crayons et ses feuilles et les jeta dans son carton en maugréant :

— Que le diable emporte ce Louspillac! C'est lui qui m'a fait me fourvoyer si stupidement! — O triple buse! j'étais si bien là, auprès d'elle, — à écouter son babil et son rire, à admirer sa grâce, — à voir monter son cœur dans son regard céleste; car elle a les yeux bruns, mais elle a le regard bleu! — Qu'est-ce qu'il te fallait donc de plus, imbécile? Tu as effarouché cette jolie âme confiante qui ne demandait qu'à se laisser contempler, et, à présent, elle te déteste et te dédaigne, et elle a bien raison! — A-t-elle raison, après tout? Un baiser, on a beau dire, n'est pas aussi offen-

sant qu'un soufflet! — Ah! c'est égal, elle a raison! Tu t'es conduit, drôle, comme un troubadour trompeur et léger! comme un amoureux de M. Scribe qui dérobe des baisers aux belles! comme un écolier de rhétorique qui méprise les femmes! Ah! cuistre! goujat! animal! crétin! joli homme!

Il laissa sur la table le croquis du moulin, et enfin s'éloigna, non sans avoir donné un coup d'œil de regret à cette campagne sympathique.

— Oh! maintenant, se dit-il, j'ai gâté mon paysage! Mais je prendrai, pardieu! ma revanche!

III

Effet de mirage d'une petite ville sur un Parisien.

— Qu'y a-t-il, au fond, dans le cœur de Jacqueline? Aime-t-elle ce Louspillac? Aime-t-elle ce Louis Firmin? Que sera ce jeune bureaucrate municipal? Est-ce que décidément la « petite ville » va être très-amusante? Elle possède en tout et pour tout une seule auberge! diantre! quelque taudis!

Ces réflexions, mélange de dépit et de curiosité, amenèrent Michel aux premières maisons de Bellevue.

En moins de trois heures, son beau fixe avait légèrement tourné au variable. L'enthousiaste du matin était le sceptique de l'après-midi. Entre son admiration et son ironie il y avait sa bévue. Est-ce que le mépris d'autrui serait fait en général du mécontentement de soi-même?

— Voyons d'abord leur auberge unique! se disait notre voyageur avec amertume.

Mais elle était bien avenante, la vieille auberge de maître Sanas! — à porche, avec banc de pierre et montoir, — située avantageusement à l'entrée du bourg sur la place du Quinconce, — se jetant tout d'abord *in medias res*, selon le précepte d'Horace, c'est-à-dire ayant pour vestibule son immense cuisine odorante et appétissante, — enfin gaiement désignée aux passants par l'enseigne d'un lion doré, qu'expliquait cette facétieuse inscription : AU LIT ON DORT.

Michel ne daigna pourtant pas sourire; il haussa les épaules et traversa d'un air maussade l'homérique rôtisserie. On lui choisit une chambre bien boisée, bien close, bien claire, ouverte par une fenêtre sur la place et par une autre sur des jardins. Il demanda à parler à l'hôtelier en personne, et aussitôt accourut le bonhomme Sanas, aubergiste classique, son tablier

blanc relevé à la ceinture et son bonnet de coton entre les doigts.

— Monsieur, lui dit Michel, je passerai peut-être plusieurs jours dans votre pays et dans votre auberge. Comme je déteste les mystères et les commentaires, voici qui je suis et ce que je viens faire ici.

Il se nomma et expliqua brièvement le but de son voyage. Ses façons supérieures et dédaigneuses parurent imposer beaucoup au bon Sanas. Michel s'en aperçut et en fut assez humilié; car enfin il était le contraire d'un sot, quand il ne boudait pas son esprit. Il se souvint à temps qu'il tenait beaucoup à s'éclairer, mais nullement à éblouir, et, abusant immédiatement du droit des voyageurs d'interroger les aubergistes :

— Maintenant, monsieur Sanas, continua-t-il plus simplement, j'aurais à mon tour quelques renseignements à vous demander. Vous connaissez M. Louis Firmin, sans doute?

— Oui, monsieur : c'est le bras droit de M. le maire; un jeune homme plein de moyens, et qui aurait pu briller même à Paris! Mais il a voulu rester près de sa vieille mère.

— Et un peu aussi près de sa jeune cousine?

— Mademoiselle Jacqueline Loyseau? Ah! peut-être bien! Ah! on a dit à monsieur?...

— Oui, l'on m'a dit. — Vous avez encore ici un M. Louspillac?

— Oh! certainement, monsieur! fit le père Sanas en roulant des yeux inquiets.

— Eh bien! qu'est-ce que ce M. Louspillac? que fait-il? de quoi vit-il?

— Mais, monsieur, M. Louspillac est l'ami de M. Beautrubin.

— Ah! Et qu'est-ce que M. Beautrubin? Je vous en prie, ne me dites pas que c'est l'ami de M. Louspillac!

— M. Beautrubin, monsieur? c'est un ancien négociant de Paris, qui est aujourd'hui bourgeois, propriétaire, le plus fort propriétaire du pays après M. Fabert, le maire.

En ce moment, on entendit au dehors le bruit assez rapproché de plusieurs coups de pistolet.

— Et tenez, monsieur, vous entendez ces messieurs d'ici!

— Comment! ces coups de pistolet, c'est M. Louspillac, c'est M. Beautrubin?

L'hôtelier fit solennellement de la tête un signe affirmatif, et, baissant mystérieusement la voix :

— C'est toujours comme ça à trois heures et demie quand il ne pleut pas. Ils s'exercent, monsieur! Le jardin de M. Beautrubin est mitoyen de l'hôtel. Ils ont arrangé un tir dans leur allée de tilleuls. On dit qu'ils ne manquent jamais le petit rond noir de la cible. A des trente et quarante pas! — Et le matin, il faut les entendre s'escrimer à l'épée : Aoh! aoh! une! deux! aoh! — Monsieur, vous êtes de Paris, et je me suis laissé conter qu'à Paris on est merveilleux sur ces articles-là; mais, voyez-vous, M. Louspillac ou même M. Beautrubin, qui n'est que son élève, en remontrerait, à n'importe quelle arme, à tous les Parisiens. C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire! — Et, là, de vous à moi, sans vous offenser, puisque vous n'êtes pas du pays, je vous assure qu'il ne fait pas bon marcher sur le pied d'un de ces messieurs, ou seulement lui barrer le chemin, en amour ou en rien du tout!

Michel partit d'un éclat de rire.

— Ah! je comprends, s'écria-t-il; ah! c'est très-amusant! Votre Louspillac, et ce Beautrubin qu'il a dressé, sont à la fois l'orgueil et la terreur de Bellevue, n'est-ce pas? C'est la ménagerie d'ici, hein? Et, fiers mais tremblants, vous faites admirer aux voyageurs

les grosses dents de vos matamores? parfait! Votre bourgade a son César, qui est M. Louspillac, et cette charmante mademoiselle Jacqueline craint de céder à ce séducteur, et ce pauvre M. Firmin n'ose pas la disputer à ce conquérant!

— Mais, monsieur, je n'ai pas soufflé un mot de tout cela! reprit M. Sanas très-agité. Je suis aubergiste, et je ne me mêle que de mon auberge. Mademoiselle Jacqueline et M. Firmin font ce qu'ils veulent. Chacun est libre, voilà mon opinion. J'estime M. Louspillac, j'estime M. Beautrubin, monsieur. Mais ils ne sont pas si terribles!... C'est-à-dire je ne les crains pas!... Non! ce n'est pas non plus ce que je veux dire!

— Allons! vous avez peur d'avoir peur! mon cher monsieur Sanas. Mais tranquillisez-vous, je sais à présent à quoi m'en tenir et je ne veux pas vous compromettre. Donnez-moi seulement l'adresse de M. Firmin.

— Rue de l'Oseille, nº 2, monsieur, au bout de la place du Quinconce. A deux pas.

— Merci. — Je sors. Je vais faire un tour par vos rues, et puis, j'irai chez M. Firmin.

— Et monsieur reviendra dîner ici sans doute?

— Non, je n'ai pas faim, répondit Michel sèchement. Je souperai ce soir, voilà tout.

— Cela suffit! nous ferons tout pour que monsieur soit content.

— Allons! l'auberge sera potable, mais voyons la petite ville! se dit le Parisien du bout des lèvres.

Eh bien, la petite ville était agréable et amicale au possible, coquettement assise sur la pente douce d'un coteau épanoui au midi, vivifiée par une jolie rivière, l'Oudon, bien coupée par des hasards heureux de places ombragées, de terrasses et de jardins.

Mais son luxe et sa joie, sa parure et son bouquet, c'était surtout sa promenade appelée le Cours, une longue allée demi-circulaire, nouée autour d'elle comme une écharpe et rejoignant aux deux bouts la rivière. Jamais Georges n'avait vu pareille avalanche de verdure. Bellevue a été fortifiée autrefois, et la double allée de vieux marronniers du Cours longe les anciens fossés et les anciennes murailles; fossés devenus jardins, murailles changées en bosquets. Les herbes, les lichens, les mousses, les lierres et les arbres ont escaladé ces remparts inaccessibles et battu en brèche cet indestructible granit. Immense écroulement de végétation et de maçonnerie, à la fois ruine et forêt! Les

pruniers sauvages poussent sur les créneaux, les chèvrefeuilles jaillissent à travers les meurtrières, les donjons verdoient au printemps et s'effeuillent à l'automne, les décombres en fleurs gazouillent de nids d'oiseaux, et l'on trouve réellement là ce qu'on rêve seulement au pays des fées : des blocs qui embaument et des pierres qui chantent.

— L'endroit est charmant, c'est positif! murmurait le jeune architecte, traqué dans sa mauvaise humeur. Mais il faudra voir les habitants! Quand on songe que, dans ces adorables milieux, les hommes mènent la vie la plus plate et la plus sotte, et que les passions et les pensées ne se développent à l'aise qu'à l'ombre d'affreuses mines de moellons, telles que la rue de Rivoli!

Il était rentré dans les rues, et il vit que le hasard l'avait précisément conduit rue de l'Oseille; car on se retrouve à Bellevue comme on s'égare à Paris. Il fut bientôt devant le n° 2, petite maison d'assez médiocre apparence, à un seul étage et à quatre fenêtres.

Il frappa. Une femme d'âge et d'air vénérables vint ouvrir.

— Monsieur Louis Firmin? demanda-t-il.

— C'est ici, monsieur. Mon fils va revenir d'un

moment à l'autre. Donnez-vous la peine d'entrer.

Elle introduisit Michel dans la première pièce, très-simple et même un peu nue, très-tranquille et même un peu triste. Madame Firmin avança un fauteuil et reprit elle-même sa place sur la chaise haute où elle cousait près de la fenêtre.

Pendant quelques minutes de silence, Michel put observer la mère de Louis Firmin.

— Une bonne petite vieille bourgeoise de province! se disait-il.

Madame Firmin avait soixante ans, mais sa taille était encore droite, ses doigts étaient encore agiles. Sa figure, autrefois belle, marquait une douceur ferme et une modestie grave. Elle était vêtue de noir. Un gros livre à fermoir de cuivre était posé près d'elle, sur sa table à ouvrage : c'était la Bible.

— Pardon! j'y pense, dit-elle tout à coup à Michel, puisque Louis est en retard, il aura sans doute été forcé de passer chez M. Molineau, l'adjoint. Alors il ne rentrerait qu'à cinq heures. Vous n'avez peut-être pas le temps de l'attendre, monsieur?

— Oh! je ne suis pas pressé, madame, et je tiens à parler aujourd'hui même à M. Firmin. C'est au sujet de la reconstruction de la mairie...

— Mais, monsieur, cela regarde plutôt M. Fabert, le maire. Qui donc vous a adressé à mon fils?

— M. Firmin ne fait-il pas à peu près toutes les affaires du pays? Quand j'aurai causé avec lui, il voudra peut-être bien ensuite me servir d'introducteur auprès du maire; c'est du moins ce que m'a laissé espérer la personne qui m'a renseigné, et que je puis vous nommer, après tout; car le secret qu'elle m'a recommandé n'est pas pour vous, madame. C'est, je crois, mademoiselle votre nièce.

— Jacqueline! s'écria madame Firmin, qui tressaillit.

Il y eut un nouveau silence. Puis, elle reprit avec une émotion qui n'échappa point à Michel :

— Je vous serai obligée, monsieur, de ne pas dire à mon fils que sa cousine vous a envoyé à lui.

— Je n'aurais garde, madame, car elle m'a déjà fait la même défense.

— Ah!... Elle a eu raison, dit madame Firmin avec un sourire qui était douloureux et que Michel crut deviner amer.

— Je ne veux pourtant pas être mêlé à des commérages, pensait-il.

Et il reprit :

— Excusez-moi, madame; je n'ai vu mademoiselle Jacqueline que peu d'instants et par hasard, mais je dois vous affirmer qu'elle ne m'a parlé de M. Louis qu'avec amitié, et de vous, madame, qu'avec vénération.

— Et pourquoi donc Jacqueline aurait-elle de l'aversion ou de la mésestime pour la sœur et pour le neveu de son père? Notre vie, à Louis et à moi, est modeste et triste, mais, Dieu merci! elle est nette et droite, et tout le monde y peut regarder, vous qui ne nous connaissez pas tout comme ceux qui nous connaissent. Honneur passe bonheur, monsieur! Ah! si vous m'aviez vue, il y a quatre ans, vous m'auriez vue moins seule; car il y avait alors autour de moi mon mari, mon frère et sa fille, et mes deux fils Jules et Louis.

— Je croyais que vous n'aviez qu'un fils?

— Hélas! je n'ai plus qu'un fils, en effet. Mon pauvre homme est parti le premier, et puis mon frère, et puis mon aîné, mon bien-aimé Jules, dont Dieu ait la chère âme! Chaque année un nouveau deuil, monsieur, et la robe noire qui continuait! Jacqueline est vivante, elle,—béni en soit le Seigneur! et cependant je la pleure aussi, car son affection pour moi est

morte. Jacqueline est vivante; mais celle que j'appelais mon enfant, celle que j'avais fiancée dans mes prières à l'un ou à l'autre de mes fils, où est-elle? Je ne la vois plus deux fois l'an, monsieur. Pardon! je vous dis cela!... c'est justement parce que vous êtes étranger. Je ne peux pas le dire à ceux d'ici, voyez-vous! A Louis moins qu'à tout autre! Et mon cœur, quand le nom de Jacqueline le touche, déborde tout seul.

Elle parlait avec un accent profond, mais elle ne voulait pas pleurer, et elle ne pleurait pas.

Michel commençait à se sentir à la fois surpris et touché.

— Il n'y a probablement en ceci qu'un malentendu, dit-il; n'accusez pas mademoiselle Jacqueline.

— Oh! je ne l'accuse pas, pauvre chère fille! Elle obéit, malgré elle, à une influence maudite.

— Ah! je sais! reprit Michel, moitié pour consoler, moitié pour apprendre; ce fameux Fier-à-Bras dont tout le monde me parle depuis tantôt! Eh! bien, mais le sentiment que ce Croquemitaine m'a paru inspirer à mademoiselle Jacqueline, c'est, je crois, la peur plutôt qu'autre chose. Est-ce qu'il est sérieux vraiment? est-ce qu'il est dangereux, ce pourfendeur?

Madame Firmin lui saisit le bras d'un mouvement convulsif comme pour lui crier : Assez ! — Michel vit alors avec effroi son visage pâle et bouleversé, où, cette fois, des larmes lentes et silencieuses jaillissaient une à une des paupières, comme des gouttes suintent d'un rocher.

— Arrêtez, monsieur ! dit enfin la mère d'une voix altérée. Vous ne savez donc pas ?... Oh ! non, vous ne savez pas ! car vous n'avez pas l'air méchant. Vous me demandez, à moi ! si cet homme est sérieux, Dieu du ciel ! s'il est dangereux ? Mais, monsieur, il a tué en duel mon fils aîné !

Michel frissonna.

— Ah ! malheureux que je suis ! s'écria-t-il. Ah ! j'ai rouvert une blessure terrible !

— Les blessures des mères n'ont pas de cicatrices, monsieur. — Attendez, je vous prie, un peu. Je reviens.

Elle quitta la chambre, et laissa Michel seul pendant quelques minutes.

— Voilà certainement la plus maladroite journée de ma vie ! pensait-il, furieux contre lui-même. Comment diable ! j'arrive, fringant et moqueur, en province, de mon pied parisien et avec mon esprit de

vaudeville, et, à chaque mouvement, je blesse une délicatesse ou une douleur; à chaque pas je m'enfonce en pleine tragédie !

Il alla au devant de madame Firmin qui rentrait, la démarche et le regard raffermis par une énergique résolution intérieure.

— Je ne sais pas si vous me pardonnez, madame, lui dit-il, mais moi je ne me pardonne pas.

— Si ! monsieur, répondit-elle. J'ai à vous remercier peut-être. Écoutez. Je vis désormais uniquement pour que le fils qui me reste vive. Ma souffrance ne compte donc pas, et même je la bénis quand elle épargne la sienne. Vous allez être avec Louis en relations suivies, et c'est au frère que, sans le vouloir, vous auriez porté ce coup. Il vaut mieux que ce soit à la mère. Comme cela au moins vous êtes averti.

Michel regardait avec étonnement cette mère blessée et virile et le feu qui animait ses yeux gris.

Elle ajouta :

— Ce n'est pas tout. Nous ne nous parlons jamais, Louis et moi, de certains sujets ; mais aussi qui me dit que ce silence même ne lui laisse pas tous ses doutes et tous ses tourments? Vous qui venez de Paris, qui êtes

de son âge, et qui paraissez éclairé et bon, il vous consultera, j'en suis presque sûre. Vous auriez pu, sans mauvais dessein, augmenter son trouble. Au contraire, connaissant ce qui est juste et salutaire, vous le calmerez. Eh bien! vous me rendrez ce service-là. Je suis contente d'avoir presque le droit de vous le demander. Pour cela, il faut, je sais bien, que je vous raconte moi-même mon malheur. Il le faut. D'autres vous présenteraient mal la vérité. Je vous la dirai, moi. Cela me déchire, mais n'importe! Nous avons une demi-heure à nous avant que Louis rentre... Je vous la dirai.

— Voilà un caractère! pensait Michel avec admiration.

Respirant fortement pour reprendre haleine et courage, madame Firmin continua, — et les frémissements de son cœur étaient dans sa voix :

— Il y aura deux ans le 5 octobre prochain. C'était le jour de la fête de Bellevue, un dimanche. Jules venait d'être reçu avocat à Paris, et il s'était donné un mois de vacances. Ah! monsieur, il était la gaieté, la vie et l'âme de notre petite ville, le boute-en-train des fêtes, le prince de la jeunesse, — un peu léger, dame! à vingt-trois ans! mais loyal et tendre, et l'esprit et le

cœur sur les lèvres. Il aimait d'amour Jacqueline. Louis l'aimait aussi, mais Louis avec plus de timidité et de gravité. Jules disait l'aimer comme un fou et que Louis l'aimait comme un sage. Au reste, ils n'étaient pas rivaux, ils étaient frères. Il était convenu que Jacqueline choisirait entre eux et que le bonheur de l'un consolerait le regret de l'autre. Jacqueline ne se pressait pas, jouissant de son reste de liberté et de royauté de jeune fille, ne voulant pas encore écouter son cœur et se laissant aller à l'ivresse de son âge de dix-neuf ans. D'ailleurs, elle ne faisait que de quitter, après quinze mois, le deuil de son père. Cependant, elle avait encore, depuis peu, un troisième prétendant, mais qu'elle avait tout de suite repoussé, celui-là. C'était... c'était celui que vous disiez tout à l'heure, monsieur. Vous saurez par d'autres ce qu'il est. Moi, je ne peux pas parler de lui en chrétienne, je ne peux pas, mon Dieu! Ce qu'il voulait obstinément, aveuglément, sans scrupule et sans pitié, c'était forcer le consentement de Jacqueline. Non par amour, certes! mais par ténacité brutale et vaniteuse. — « Il n'en aurait pas le démenti! Jacqueline n'appartiendrait jamais à un autre! » — il le déclarait tout haut avec des menaces sauvages. Jules en riait, — pauvre étudiant tout

chaud de son Paris ! Il faisait comme vous, monsieur, et ne prenait pas au sérieux cet homme ; il l'appelait des noms que vous lui donniez. Bref, à cette fête du pays où Jacqueline ne voulait pas aller d'abord, Jules a obligé sa cousine de danser une contredanse avec lui. Et puis, l'*autre* a invité Jacqueline, qui l'a refusé. Alors, monsieur, il a publiquement et odieusement insulté mon fils. Tout le monde voulait empêcher Jules de se battre, — car tout le monde l'aimait, mon pauvre enfant ! On lui représentait que son adversaire se vantait lui-même d'être sûr de son coup à toutes les armes. Jules répondait, le malheureux ! qu'on ne se bat pas avec des épées ou des pistolets, mais avec son bon droit et son courage... Monsieur ! monsieur ! ils me l'ont laissé assassiner ! J'ignorais tout, moi ! Tout à coup on me rapporte mon fils sanglant, mourant ; on l'étend là, sur un canapé ; il veut me sourire pour me rassurer, et il meurt ! — Tenez, monsieur, j'étais allée vous le chercher, le voilà !

Elle tendit à Michel un médaillon, un daguerréotype pris par un ami de Jules dans ce dernier et lugubre instant. Michel vit, comme s'il eût été présent, le saisissant tableau : un beau jeune homme aux traits nobles et spirituels, pâle, éteint couché dans l'attitude

dont on ne change plus. Son sourire filial et sa tête inclinée comme une fleur qui penche donnaient à l'image une poésie charmante, tandis que les linges sanglants et l'écume rougeâtre aux coins des lèvres la faisaient d'une réalité terrible.

— Ah ! dit Michel remué, Dieu n'est donc pas toujours juste !

— Si ! reprit d'une voix sourde madame Firmin en pressant de nouveau de sa main ridée le bras du jeune homme. Voulez-vous que je vous avoue une chose, monsieur? Je n'aimais pas Jules plus que Louis, mais hélas ! je crois que je l'aimais mieux, et Dieu n'est pas content de ces inégalités-là dans le cœur des mères. Aussi j'expie mon tort. Mon bien-aimé fils enseveli, je me suis dit qu'il ne s'agissait pourtant pas de mourir. Louis parlait déjà de venger son frère. Mais il ne le pouvait pas, Dieu merci ! tant qu'il avait sa mère, sa mère dont il est maintenant l'unique soutien ! Alors je me conserve et je me ménage pour qu'il se ménage et se conserve. Vous comprenez, monsieur ? je suis son devoir de vivre !

Michel eut des larmes plein les yeux. Elle se rapprocha de lui, et, d'un ton plus confidentiel :

— Mais, savez-vous, monsieur, — j'ai beau survivre

tant que je peux, — savez-vous pourquoi je tremble que Louis n'hésite et ne lutte encore? C'est qu'aujourd'hui, ce n'est plus seulement le souvenir de son frère qui doit tourmenter son cœur, c'est aussi, — je le sens bien, quoiqu'il n'en parle jamais, — c'est aussi son amour et sa jalousie. Dans les commencements, Jacqueline a été bonne et tendre pour nous. Il ne pouvait être encore question de son mariage avec Louis à côté de cette tombe à peine fermée; mais elle lui était toujours sœur et elle m'était déjà fille. Et puis, au bout de six mois, ses soins, ses visites même se sont peu à peu ralentis, et, au bout d'un an, ont cessé tout à fait. Quand j'allais la voir, elle me recevait froidement, tristement. Nous avons appris que ce cruel ennemi de notre famille lui avait parlé, lui avait écrit. Est-ce qu'elle aurait changé à son égard et n'ose point avouer son penchant à cause de cette mort qui est entre eux? Ou bien l'a-t-il menacée, lui a-t-il fait peur pour elle-même ou pour Louis?

— Oh! ce serait infâme! s'écria Michel.

— Mon Dieu! monsieur, vous sentez que je ne puis ici ni accuser ni excuser. Je vous assure seulement que mon Jules était le meilleur et le plus inoffensif des êtres. Comment voulez-vous que son... vainqueur soit

moins violent parce qu'il n'est plus? Au contraire, on a remarqué que c'est depuis ce temps-là qu'il se plaît à faire la terreur autour de lui. Cela ne m'étonne pas. Je me dis quelquefois qu'on doit craindre comme la mort le moindre murmure de reproche quand on a un pareil écho dans la conscience. Ah! le crime rend méchant, bien sûr! ajouta naïvement madame Firmin.

— Mais mademoiselle Jacqueline a-t-elle donc laissé supposer qu'elle cédait à l'odieuse tyrannie de cet homme?

— Non, et c'est bien heureux! car Louis autrement ne serait peut-être plus maître de sa colère. En attendant, il vit dans cette angoisse. La délicatesse nous interdit de trop peser sur la volonté de Jacqueline, les tristes misères d'argent s'ajoutant à notre incertitude. Jacqueline est riche, monsieur, en comparaison de nous. Elle a trois mille livres de revenu, tandis que nous avons été ruinés par la mauvaise foi de l'ancien associé de mon mari, qui a vendu l'an dernier une carrière à plâtre, notre unique bien. Il faut que Louis vive et me fasse vivre des mille francs de sa place. Nous avons bien pensé à quitter Bellevue pour laisser Jacqueline maîtresse d'épouser qui elle voudrait. Mais

Louis trouverait-il ailleurs un emploi? Et puis monsieur, je ne suis jamais sortie de mon pays natal, moi; j'y vis comme enracinée, et, si je m'en arrache, je ne réponds pas de ne pas mourir malgré moi. Gagnons donc du temps, comme on dit; et c'est pourquoi, si Louis vous interroge, je vous serai obligée de bien le conseiller, n'est-ce pas?

— Oh! n'en doutez pas, madame. Merci de votre confiance! je la justifierai, je vous le jure!

En ce moment, on frappa à la porte.

— C'est Louis! dit la mère en tressaillant. Ah! monsieur, gardez-moi le secret surtout!

Elle alla ouvrir. Michel, véritablement saisi au vif, attendait l'arrivant avec plus d'impatience et de curiosité que s'il se fût agi de *l'entrée* d'un héros de drame ou de roman au second acte ou au troisième chapitre. Il vit un jeune homme de manières très-simples et très-douces, un peu lourd peut-être et manquant un peu de finesse; mais il avait une figure ouverte et régulière, un regard sincère et droit et de grosses lèvres très-bonnes. Tout en lui respirait la franchise et la cordialité. Si l'esprit n'était pas rare, le cœur à coup sûr l'était. Michel voulut démêler dans son air une arrière-tristesse résignée.

Louis reçut à merveille l'architecte de Paris. Il s'étonna beaucoup que M. Sanas l'eût adressé à lui, mais il se ferait un plaisir de le guider et de le servir. M. Fabert, le maire, était absent et ne reviendrait que le lendemain d'une de ses fermes. Louis s'offrit à faire voir à Michel, dans la matinée, l'emplacement de la mairie projetée, puis à le mener dans l'après-midi chez M. Fabert. Ce qui fut accepté sans façon.

Le rendez-vous arrêté pour neuf heures à l'hôtel du Lion-d'Or, Michel prit congé, non sans avoir renouvelé ses promesses dans le regard et dans le salut respectueux qu'il adressa à madame Firmin.

Il avait hâte d'être dehors, d'être seul, de rêver, de penser, de revoir dans son esprit toutes ces figures : cette mère si énergiquement dévouée; Jacqueline mystérieuse, triste et charmante; Louis humble et calme dans le devoir ; Jules gai, brave et brillant devant la mort, et même ce Louspillac féroce, stupide et fatal. Michel allait maintenant avec quelque respect par ces rues bourgeoises. Ce Parisien, devant la province, commençait à éprouver l'espèce d'hallucination qu'éprouve d'ordinaire le provincial devant Paris. Michel ne dou-

tait plus que Bellevue ne pût contenir des existences et des destinées tout aussi dramatiques et passionnées que la « petite ville » de Roméo et de Mercutio, et il n'était pas loin d'imaginer qu'à cette Vérone angevine il ne manquait qu'un Shakespeare.

VI.

La Société des Amis des Arts.

M. Fabert, le maire de Bellevue, avait admirablement bien reçu Michel, présenté par Louis Firmin, et, le surlendemain de son arrivée, il donnait un grand dîner en son honneur.

Plantureux festin de province dont il sera plus court d'énumérer les convives que les plats!

Il y avait à table, autour du Parisien : — l'amphitryon, un brave homme, heureux et riche, bon époux,

bon père et maire excellent; — madame Fabert, sa femme, sérieuse et dévouée; — mademoiselle Céleste Fabert, leur fille unique, alors âgée de dix-huit ans, un peu rousse, mais très-douce et très-agréable, et ayant reçu dans le meilleur pensionnat d'Angers la plus brillante éducation, méthode Alvarès Lévy; — M. Théodore Rusant, le médecin du pays, promis de Céleste; le seul travers de ce jeune homme était de s'imaginer qu'il dominait la province parce qu'il était encore dominé par Paris; — M. Quoniam, pharmacien, petit et sec; — M. Bigle, juge de paix, gras et calme; — madame Bigle, une jolie blonde dodue; — enfin, madame Molineau, femme du notaire et adjoint, grande et vive brune de trente-cinq ans, en rivalité avec madame Bigle et aspirant à « la capitale. »

Après le dîner, il devait y avoir au salon séance de la Société des Amis des Arts.

Qu'était-ce que la Société des Amis des Arts? Oh! parlons-en avec gravité, s'il vous plaît! MM. Fabert, Rusant, Bigle et Quoniam en étaient les membres. M. Molineau en était le vice-président et n'avait pas voulu assister au dîner, pour achever la rédaction de son rapport. M. Fabert promettait à ses collègues et convives, pour cette séance mémorable, deux magni-

fiques surprises. Nous ne cacherons pas que l'une était la présentation du projet de la nouvelle mairie, et que l'autre avait trait à l'élection d'un sixième membre, en remplacement de l'ancien président de la Société, du digne abbé Chauvelot, curé de Bellevue, décédé le mois d'avant. Mais les mystérieuses réticences de M. Fabert piquaient les curieuses suppositions de ses hôtes, et le dîner y gagna en animation et en gaieté.

C'est que la Société des Amis des Arts était la grande affaire, l'intérêt choyé, le lien aimé de ces bonnes gens, de ces vieux camarades ! Le conseil municipal ne leur suffisant plus comme prétexte de réunion, M. Fabert avait bravement fondé cette académie locale. Dans le commencement, on ne s'y était guère adonné qu'aux aquarelles et aux collections de papillons et de coquillages. Mais l'abbé Chauvelot, fin connaisseur en antiquités, avait fait peu à peu, et sans en avoir l'air, l'éducation archéologique de ses amis. On avait découvert à Bellevue un dolmen comme à Saumur, et un camp de César comme à Pont-de-Cé ; et les médailles romaines et les inscriptions romanes avaient fini par devenir une vraie passion pour les habitués du salon Fabert.

Passion innocente et fraternelle, passion tranquille et sûre! Le passif des déboires y restait toujours bien au-dessous de l'actif des joies. Les dissertations scientifiques vivifiaient, sans jamais la troubler, la paisible entente des chers voisins et confrères. Ils se communiquaient leurs recherches, ils se lisaient leurs travaux. Ce salon aux couleurs tranquilles, aux bruits éteints où ils semblaient tous chez eux, n'avait jamais retenti d'une querelle. Rompus aux idées les uns des autres, ils se connaissaient, se comprenaient et s'appréciaient, esprits, cœurs et destinées. Beethoven a de ces sextuors où des instruments différents et semblables, variés d'expression et de caractère, unis dans l'intention et dans l'harmonie, causent et chantent entre eux, s'interrogent et se répondent, se confondent et s'alternent, se provoquent et se complètent, — ensemble comme s'ils étaient seuls et seuls sans cesser d'être ensemble. Accord touchant et rare que la vie de province peut seule réaliser! Paris, lui, n'a que des duos de temps en temps, des symphonies par-ci par-là, — et encore!

Rendons justice à Michel : lui qui avait vécu et pensé dans des sphères très-supérieures, lui qui savait les mots d'ordre et les mots de ralliement de son

temps, il eut tout de suite le sentiment de ce concert d'amitié et se mit de très-bonne grâce au diapason. Il se préoccupa sérieusement du succès de son projet, il s'intéressa vivement à l'énigme de la candidature inconnue. Réconcilié tout à fait avec Bellevue, il vanta aux habitants, presque malgré eux, leur jolie et calme petite ville allemande. Enfin, quand après le dîner on passa au salon pour déguster le plus savant café, et que mademoiselle Céleste, invitée par sa mère, exécuta sur le piano sa *Prière de Moïse* de Rossini de Thalberg, Michel, — un habitué du Conservatoire! — applaudit mademoiselle Céleste de la meilleure foi du monde, tant il craignait de chicaner et de critiquer son bien-être, et de déranger l'harmonie de cet intérieur amical, de ce foyer bienveillant!

Cependant, depuis quelque temps, M. Fabert, inquiet et impatient, tirait sa montre à toute minute.

— Molineau est bien en retard, murmura-t-il, bien en retard!

— Ah! vous pouvez commencer sans lui, allez! dit madame Molineau.

— Eh bien! si dans cinq minutes il n'est pas ici, tant pis pour lui! nous ouvrirons la séance.

Il faut dire que, pendant le dîner, le salon avait été

arrangé ou plutôt dérangé pour des apprêts imposants. Une grande table à tapis vert avait été dressée, garnie d'écritoires et de papier, et entourée de cinq fauteuils. La sonnette de la salle à manger indiquait la place d'un président.

— Est-ce que je ne serai pas indiscret en restant? dit Michel à M. Fabert.

— Par exemple! nos séances ne sont pas secrètes. Vous serez avec ces dames.

Michel s'aperçut qu'en effet « ces dames » s'étaient tout simplement installées dans un coin, autour d'une table à ouvrage. C'était fort bien combiné! La science ne dérangeait pas la famille, la broderie anglaise faisait bon ménage avec les monnaies grecques, et les maris se laissaient complaisamment admirer dans leur gloire par les femmes, ce vrai public des hommes.

— Voyons, messieurs, commençons! dit M. Fabert, tout piétinant d'impatience; cela fera venir Molineau, et je présiderai en l'attendant.

Les trois seuls membres présents prirent place. M Fabert agita la sonnette.

— La séance est ouverte. Une heureuse séance, messieurs et chers collègues, j'ose vous le prédire! une soirée à marquer de blanc dans nos annales! —

J'ai promis deux grands événements. — Eh bien! d'abord, M. Michel D... que voici, a la bonté de nous communiquer son projet pour la construction de notre mairie. (*Ah! bravo! bravo!*) Financièrement, messieurs, cela nous regarde comme conseillers municipaux, et nous aurons à nous occuper mercredi de la question d'argent; mais la question d'art rentre, je crois, dans notre compétence d'aujourd'hui.

— Certainement! le projet! le projet!

— Voici un bout d'esquisse que j'ai rapidement indiqué depuis hier, dit Michel.

Il remit un papier à M. Fabert. Tout aussitôt les membres de l'assemblée se levèrent sans cérémonie et vinrent pêle-mêle se grouper curieusement derrière le fauteuil de leur président provisoire.

— Eh! mais ceci a fort bon air! dit M. Fabert charmé à première vue.

— Oh! très-bien! — Élégant au possible! — Admirable!

— A la bonne heure! dit Michel en riant, j'aime que la critique brille comme cela par son absence!

— Ah! mon cher monsieur, il n'y a pas à dire, c'est excellent! Tenons-nous-en là.

— Est-ce qu'il ne nous sera pas permis de regarder à notre tour? demanda coquettement madame Bigle.

— Comment donc, belle dame! s'empressa de répondre M. Fabert.

Et le président porta le projet à ces dames.

— Oh! bien joli! bien joli! dirent madame Fabert et madame Molineau.

— Bien joli! répéta timidement Céleste.

— Comme c'est net et flatteur à l'œil sur le papier! reprit madame Bigle. J'ai remarqué que, par malheur, cela ne plaît pas toujours autant quand c'est exécuté.

— Voici le plan des dispositions intérieures, dit Michel. Au rez-de-chaussée, salle des pas perdus; à gauche, salle de justice de paix ou de conseil de discipline; à droite, poste et prison.

— Conseil de discipline! prison! exclama orgueilleusement Quoniam, qui était sergent-major de la garde nationale.

— Au premier étage, bureaux de l'état civil, secrétariat, cabinet du maire, salle du conseil municipal et bibliothèque-musée.

— Musée! s'écria M. Bigle; c'est là qu'on mettra

les médailles, les armes anciennes et tous les débris de nos fouilles!

Les hommes sont des enfants qui ont de la barbe. Tous ces graves personnages se mirent à détailler de nouveau leur jouet de pierre de taille, à monter les escaliers et à marcher dans les corridors de leur future et idéale mairie. Le maire s'y voyait déjà mariant, le juge de paix jugeant, le garde national montant sa faction; membres du conseil municipal, ils y siégeaient; membres de la Société des Amis des Arts, ils y montraient aux étrangers le musée, les ferrailles rouillées, les vieux casques, les briques à crochet, rares trésors portant ces flatteuses étiquettes : *Offert par M. Rusant.* — *Donné par M. Bigle.* — *Trouvé chez M. Fabert.* — Ce fut un tutti de joie ingénue.

— Je reviens à la façade, dit M. Bigle; cette espèce de porche, les cinq ou six marches, le cadran, tout en est simple et beau. Mais, monsieur, ajouta-t-il avec un embarras qui hésitait entre la modestie et la fierté, vous avez mis là en lettres lapidaires une inscription : HÔTEL DE VILLE ! Bellevue est une ville, à coup sûr; mais avons-nous réellement le droit d'écrire sur la mairie : Hôtel de Ville?

— Oh! cela ne fait pas question! dit M. Fabert.

— En vérité? reprit M. Bigle rayonnant. Ah! c'est un projet superbe!

Et ce superbe projet fut adopté d'enthousiasme.

De plus, des remercîments furent votés à l'unanimité à Michel, moins ravi encore de son triomphe que du naïf contentement de ses admirateurs.

— Et Molineau qui n'arrive toujours pas! dit M. Fabert. A la grâce! je continue!

Il agita de nouveau sa sonnette; chacun fit silence.

— Messieurs, l'ordre du jour appelle maintenant la nomination d'un membre en remplacement de notre regrettable et vénérable abbé Chauvelot. — Ah! ici encore j'ai à vous annoncer une bonne et grande nouvelle, messieurs! C'eût été sans doute à Molineau de vous l'apprendre; mais je vous prends à témoin qu'il est en retard de près d'une heure, et si j'empiète sur son droit, c'est sa faute et non la mienne. (*Oui, oui! Chut! Écoutez!*) Messieurs, vous vous rappelez que plusieurs noms de candidats avaient été mis en avant, un entre autres, bien célèbre dans le département et même au delà, celui de M. Fortin. Mais nous n'avions pas osé espérer que notre savant compatriote voulût bien nous faire l'honneur d'accepter une

place parmi nous. Vous savez tous que l'érudit et ingénieux auteur des *Antiquités de Maine-et-Loire* est membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; et tous vous comprenez que l'avoir pour collègue, pour président, ce serait rattacher par un glorieux anneau notre modeste Société à l'Institut de France! (*Mouvement.*) Ajoutez que M. Fortin, s'il était des nôtres, pourrait, devrait presque, revoir et compléter nos divers travaux sur nos pierres druidiques et notre camp de César et les publier sous son patronage dans *la Revue de l'Anjou.* (*Sensation.*) De telles ambitions, messieurs, nous avaient tout d'abord paru trop hautes. Eh bien, cependant, grâce à l'active intervention de notre vice-président Molineau, grâce à l'ancienne amitié qui le lie à M. Fortin, celui-ci n'a pas repoussé l'idée de remplacer à notre tête l'abbé Chauvelot. Enfin, tenez, messieurs et chers amis, pour laisser de côté les réticences et les demi-mots, le candidat officiel et définitif que j'ai l'honneur de présenter à vos votes, c'est... c'est M. Fortin! (*Profonde émotion et longs applaudissements dans l'auditoire et même dans la partie réservée au public.*)

— O candeur biblique! pensait Michel, simplicité touchante d'honnêtes esprits lettrés! Comment!

voilà une réunion de savants qui accueille tout de suite sans objection, sans jalousie, avec transport, un savant supérieur! mais je vis en plein âge d'or, ma parole d'honneur!

M. Molineau entra tandis que les bravos duraient encore, et ils redoublèrent à sa vue. Mais M. Molineau semblait abattu. Il vint s'asseoir, dans un silence morne, à côté de M. Fabert.

Madame Molineau eut aux lèvres un sourire un peu moqueur.

— Ma foi! vous m'excuserez, Molineau, dit M. Fabert, je n'ai pas pu y tenir plus longtemps, j'ai fait part à la Société de cette flatteuse candidature!...

— Vous vous êtes trop hâté, mon ami, interrompit Molineau avec tristesse.

— Comment! ne m'avez-vous pas montré ce matin la lettre de M. Fortin par laquelle il daigne en termes formels s'offrir à nos suffrages?

— Ce matin, oui; mais voici une nouvelle lettre qui annule la lettre de ce matin.

— Et pourquoi donc, mon Dieu?

— Un concurrent se présente, messieurs, devant lequel M. Fortin doit se retirer. Non, certes, parce qu'il se trouve inférieur en mérite! mais parce que

M. Fortin est, comme nous tous, homme d'habitudes paisibles et prudentes.

— Un autre candidat! Par exemple! Et qui cela? quel est l'impertinent?

— M. Beautrubin, messieurs!

Une goutte d'eau glacée sur la vapeur en ébullition, une goutte de citron dans du lait, ne produisent pas un effet plus désastreux que ce nom tombant sur l'ardeur et la joie de la Société des Amis des Arts. Pendant une minute ils restèrent tous anéantis.

Michel, qui n'avait guère eu le temps de se blaser sur son Arcadie, éprouva lui-même l'impression la plus désagréable en voyant sitôt le loup menacer la pauvre bergerie savante. Il envoya intérieurement au diable ces Louspillac et Beautrubin, qui toujours arrivaient au plus beau moment de ses rêves pour les terminer en cauchemars.

— De qui donc tenez-vous cette nouvelle inouïe, Molineau? demanda enfin M. Fabert.

— Eh! de M. Beautrubin lui-même. Je le quitte à l'instant. Vous savez, ajouta M. Molineau avec quelque amertume, que M. Beautrubin a la bonté d'être fort assidu chez moi, et fort empressé auprès de madame Molineau?

— Si cela vous déplaît, monsieur Molineau, interrompit de sa place la grande brune, pourquoi ne prenez-vous pas sur vous de lui interdire votre maison?

— Mais, Euphrasie!...

— Quant à moi, j'avoue que je ne le ferai pas. Je suis Française, et je ne peux pas m'empêcher d'estimer la bravoure.

— Mais ce n'est pas la question, Euphrasie, reprit le pauvre notaire avec une douceur d'agneau. Ce qui importe seulement à ces messieurs, c'est qu'au moment où je sortais de chez moi tout à l'heure, M. Beautrubin est entré. Dans la journée, accompagné de M. Louspillac, — vous comprenez, messieurs? — il était allé à la Pouèze, où M. Fortin a, comme vous savez, sa maison de campagne. Il en rapportait la lettre de désistement de mon ami. Fortin donne ce prétexte qu'il demeure à deux lieues de Bellevue, et ajoute, — avec une ironie attique qui, Dieu merci! ne pouvait être comprise, — qu'il aime mieux s'effacer devant les titres de M. Beautrubin.

— Ses titres! où sont-ils, ses titres?

— Ah! voilà! M. Beautrubin s'est rappelé que *notre* camp de César se trouve dans ses propriétés; c'est sur cette circonstance qu'il appuie sa demande.

Voici sa lettre qu'il m'a remise, en ma qualité de vice-président. Lisez-la, Fabert. Tous les candidats s'étaient retirés devant M. Fortin; — M. Fortin se retirant devant M. Beautrubin, M. Beautrubin pense qu'il ne reste qu'à voter.

— Il est certain, reprit Théodore en riant péniblement, que nous n'avons plus beaucoup le choix.

— En somme, insinua timidement M. Bigle, nous pouvons espérer que M. Beautrubin n'est pas tout à fait indigne de nos suffrages.

— Ah! mon Dieu! s'écria tout à coup M. Fabert, qui était en train de lire la lettre du candidat terrible.

— Eh bien! quoi? qu'y a-t-il?

— Messieurs! messieurs! reprit-il fort ému, — sans être des savants de premier ordre, nous sommes tous enfin des lettrés, n'est-ce pas? Nous pouvons tous écrire le français et lire le latin, et, quand l'un de nous adresse quelque communication à un journal du département, nous sommes sûrs qu'il ne nous exposera pas au ridicule. Mais, messieurs, voici cette lettre de M. Beautrubin... Savez-vous comment il écrit *César*, le malheureux?

— Non. Comment?

— Par un *z* et avec un *d* à la fin! — Comme *lézard !*

Ce fut un murmure unanime de consternation. Michel contint difficilement un éclat de rire.

— Cette nomination est impossible! dit péremptoirement M. Fabert.

— Oui, impossible! répéta Quoniam.

— Bien! Mais qui nommerons-nous alors? demanda Bigle.

— Qui? Eh! parbleu, M. Olivon, l'instituteur primaire, qui se présentait avant M. Fortin. Au moins celui-là sait écrire *César*.

— M. Olivon refusera tout comme M. Fortin, dit Bigle. Tout le monde refusera.

— Il ne s'agit pas d'écrire César, voyez-vous, il s'agit de l'être! dit Théodore à l'oreille de son futur beau-père.

M. Fabert jeta un coup d'œil du côté de Michel, et, se levant :

— Est-ce comme cela? s'écria-t-il. Il ne sera pourtant pas dit, messieurs, qu'en présence d'un étranger, notre Société se sera de gaieté de cœur suicidée par une nomination absurde. Je prends sur moi de vous proposer l'ajournement indéfini de l'élection. Que cela

soit rapporté ou interprété comme on voudra, j'accepte toutes les conséquences de ma motion.

Cette vaillante sortie bouleversa l'assemblée; madame Fabert et sa fille s'élancèrent, pâles et tremblantes, de leur place vers leur mari et père.

— Mon ami, au nom du ciel! sois prudent.

— Cher père, tu veux donc nous faire mourir de chagrin!

Céleste regardait d'un air de reproche Théodore, qui se retranchait derrière des façons dédaigneuses.

— Mais il est impossible, disait-il, que M. Fabert ou tout homme de valeur se commette avec un Beautrubin!

— Non, dit Quoniam tout bouillant, ce n'est pas à M. le maire, c'est à nous de prendre cette responsabilité! Vous savez tous l'insulte quotidienne que se permet à mon égard M. Louspillac...

Il s'interrompit pour pousser un gros soupir, et Michel demanda tout bas à M. Rusant :

— Qu'est-ce que c'est donc encore que cette insulte?

— Chut! répliqua Théodore avec un coup de coude significatif.

— Cette inqualifiable avanie, continua Quoniam,

j'ai, depuis le temps, perdu par ma faiblesse le droit de la punir dans la personne de M. Louspillac, mais je saisis l'occasion de la venger sur M. Beautrubin, et, contre celui-ci, ma femme aura beau vouloir me retenir !...

— Eh ! elle vous retiendra, et elle aura raison, dit Bigle; vous vous devez à vos filles !

Madame Molineau se mit à rire.

— Mais toi, Bigle, dit madame Bigle exaspérée par ce rire, montre-toi un peu, voyons ! Puisque tu n'as pas d'enfants !

— Laisse-moi tranquille, madame Bigle ! s'écria Bigle de toute son énergie.

En ce moment le tumulte était, comme on dit, indescriptible. Tout le monde parlait et gesticulait à la fois.

— Permettez, messieurs ! intervint Michel ; il me semble, en vérité, qu'on se laisse aller à un peu de panique.

— C'est évident ! reprit Molineau, qui, à force de frapper sur la table avec son couteau de bois, finit par obtenir un instant d'attention. Messieurs, tâchons, s'il se peut, de revenir à la raison et au calme. J'ai une proposition à vous faire. Il est bien certain, d'une

part, qu'aucun nouveau candidat ne se portera concurrent de M. Beautrubin. D'autre part, un ajournement indéfini de l'élection, quand M. Beautrubin se présente, est pour lui un outrage trop grave et trop direct, quel que soit celui de nous qui veuille en affronter le péril. Je ne vois donc à la situation qu'une issue honorable; mais elle est pénible. Il m'en coûte de vous la proposer, il vous en coûtera de l'accepter; mais elle est nécessaire. Il faut nous séparer, messieurs, il faut dissoudre la Société des Amis des Arts. Nous écrirons à *la Revue* et à *l'Abeille* qu'après la mort de notre président et maître l'abbé Chauvelot, notre réunion se trouvait sans lien et sans but. M. Beautrubin n'aura rien à dire, et notre dignité sera du moins sauvée.

— Oui, oui, c'est cela ! dit Bigle avec empressement.

— Comment ! se récria Quoniam, nous allons nous disperser et fuir devant M. Beautrubin !

— A quoi nous servira-t-il, dit M. Fabert, d'avoir découvert nos pierres celtiques et romaines? L'honneur n'en sera pas pour nous.

— Sans doute, reprit Molineau, il est cruel de renoncer à la douce et attachante occupation de notre chère intimité; sans doute, mais....

— Oh ! pour ma part, je n'y consentirai jamais ! s'écria M. Fabert.

— Allons aux voix ! dit Bigle, qui savait que Théodore Rusant allait être, avec Molineau et lui, contre Fabert et Quoniam.

Michel, ému du chagrin de ses nouveaux amis, vit avec effroi le moment où la majorité allait donner raison à la peur.

— Je demande la permission de placer un mot, dit-il. Si enfin, messieurs, un candidat autre que M. Beautrubin se présentait, rien ne vous obligerait, n'est-ce pas, à briser votre digne et utile société ?

— Rien, assurément.

— Eh bien, messieurs, moi, je me présente.

Tous s'entre-regardèrent avec surprise et joie. Michel poursuivit en souriant :

— Je ne cours probablement aucun des risques que des habitants du pays peuvent redouter. Quant à mes titres, je ne vous dirai pas que je vais construire votre mairie et que je suis l'un des auteurs de la Monographie de la cathédrale de Bourges, — non, mais je vous promets de ne pas vous gêner, puisque j'habite Paris, et de vous envoyer ma démission aussitôt que vous serez libres de nommer M. Fortin. Mon seul dé-

sir est de reconnaître votre cordiale hospitalité, en vous offrant les moyens de continuer honorablement et sans péril vos anciennes et précieuses relations de science et d'amitié.

Il n'y eut qu'un mouvement et qu'un cri d'admiration et d'enthousiasme :

— Votons par acclamation !

Et l'architecte de Paris fut, en un tour de main, nommé à l'unanimité membre de la Société des Amis des Arts de Bellevue. — Qu'on dise encore que le mérite est toujours méconnu !

Ces dames vinrent à leur tour remercier et complimenter Michel. Madame Molineau, qui apparemment *estimait la bravoure* pour elle-même, ne fut pas la dernière à féliciter le héros de la soirée.

— Vous tirez sans doute merveilleusement bien le pistolet et l'épée, monsieur ? lui demanda-t-elle naïvement.

— Qui ? moi, madame ! Hélas ! je n'ai jamais eu assez de temps à moi pour entrer dans une salle d'armes, et de ma vie, je crois, je n'ai touché une arme à feu. Oh ! mais, c'est égal, madame, je vous assure que je n'en dormirai pas moins tranquille.

V

L'épervier et l'étourneau.

Quelques jours après cette séance historique, Michel et Louis Firmin revenaient ensemble des travaux de la nouvelle mairie ; les ouvriers y bâtissaient déjà les fondations. Au moment où les deux jeunes gens allaient s'engager dans une rue qui les ramenait du côté de la place du Quinconce, Louis fit un mouvement comme pour retenir Michel, mais il se ravisa et continua de le suivre. Ils arrivèrent bientôt devant une ha-

bitation que l'architecte avait précédemment remarquée.

Elle était séparée de la rue, d'abord par un grillage en bois, puis par une double rangée de vieux ormes magnifiques, renforcés encore de lilas et de chèvrefeuilles. Néanmoins, par delà l'ombre verte et fraîche de ce portique de feuillage, le regard pouvait entrevoir par échappées un beau jardin-verger plein de soleil, de chants d'oiseaux, de fruits et de fleurs, et, tout au fond, la maison, bâtie en briques avec des volets verts, jolie et amusante à l'œil.

— Tenez ! voilà un délicieux logis ! dit Michel à son compagnon.

— Ne nous arrêtons pas, je vous en prie ! répondit Louis d'une voix un peu troublée. C'est là que demeure... une de mes parentes qui...

— Mademoiselle Jacqueline ? Ah ! vraiment ! c'est là ! s'écria Michel.

Et, tout en se remettant à marcher, il ne put s'empêcher de jeter en arrière un coup d'œil vers ce jardin, fermé comme celui des litanies de la Vierge.

Cette maison, cachée à demi, lui paraissait merveilleusement convenir à l'existence à demi voilée de Jac-

queline. Hélas! il n'y entrerait probablement jamais dans cette douce retraite! et il aurait pu y entrer pourtant!

Depuis une semaine que Michel habitait Bellevue, il faut dire que la pensée de sa jolie hôtesse du premier jour lui avait été très-souvent présente. Il avait revu une fois Jacqueline elle-même. Il était à sa fenêtre, elle avait traversé la place, légère, charmante, harmonieuse, et tout le monde la saluait amicalement au passage...

— Monsieur Michel, dit tout à coup Louis, qui, de son côté, suivait sa rêverie, — les gens d'ici n'ont pas été sans vous conter notre triste histoire. C'est leur grande conversation. Vous, dans notre Lilliput, vous vous êtes montré tout de suite un homme, et vous avez déjà donné à nos tyranneaux une bonne leçon dont je vous ai remercié, et dont ils n'ont pas osé, dont ils n'oseront pas vous demander compte, soyez tranquille! — Eh bien! vous me rendriez un service réel, monsieur Michel, — pardonnez-moi mon indiscrétion, — si vous consentiez à me dire, — mais là, sincèrement, — quelle idée vous vous faites de moi d'abord, et puis de Jacqueline, et aussi de M. Louspillac.

Michel admira en lui-même l'instinct de la pauvre

mère, qui avait pressenti ce mouvement de son fils.

— Quelle idée je me fais de vous, mon cher monsieur Louis? dit-il. Est-ce que l'estime et l'amitié que je vous témoigne ne vous faisaient pas voir d'avance ce que vous êtes pour moi : un bon et brave cœur?

— Oh! merci! merci! Eh bien! tenez, monsieur Michel, vous avez raison de ne pas me juger mal. Si je n'ai point tenté la chance de tuer le meurtrier de mon frère ou de me faire tuer par lui, ce n'est pas, voyez-vous, que je n'aimais pas Jules et que je n'aime pas Jacqueline : c'est que j'aime ma mère. Je sais qu'elle vit pour moi : alors, moi, je veux vivre pour elle. C'est douloureux, et j'ai un rôle bien sacrifié, je le sens. Il faut que je mette toute mon énergie à ne pas agir, tout mon courage à ne pas me battre. Ah! si pourtant je croyais que Jacqueline subît quelque contrainte de cet escogriffe, le fils ne retiendrait pas l'amant! Mais le plus cruel, c'est encore de ne rien savoir des sentiments de ma cousine.

Il regarda Michel, qui se tut, puis il reprit :

— Qu'elle admire cè Louspillac, au fond, je ne peux pas, je ne veux pas le croire! M. Molineau a beau me dire : « Allez, mon pauvre Firmin, les femmes aiment

le succès, elles aiment l'audace! » Il y a toujours quelque chose en moi qui défend Jacqueline. Et cependant, pourquoi nous traite-t-elle si froidement, moi et ma mère? Pourquoi?...

— J'en sais encore moins que vous là-dessus, dit Michel. Depuis que je suis ici, il y a, je vous l'avoue, deux énigmes que malgré moi je me pose : — Cette jolie mademoiselle Jacqueline peut-elle ressentir de l'amour pour un Louspillac? — Ce Louspillac et ce Beautrubin ne sont-ils pas aussi ridicules qu'odieux? — A la première question, j'aime à répondre *Non*, et *Oui* à la seconde. Mais je n'ai fait qu'apercevoir votre cousine, et je ne connais vos Barbes-Bleues que par le bruit qu'ils mènent et les salves qu'ils se tirent matin et soir, et qui m'agacent horriblement les nerfs. Tout ce que je puis vous dire, mon ami, c'est donc : Attendez! ou mieux, selon le synonyme de vos pays : Espérez!

Et la consultation se termina par une cordiale poignée de mains.

Mais le fait est que les deux problèmes à résoudre inquiétaient le Parisien : depuis quelques jours, au lieu d'éviter les récits et les confidences sur le compte des bravaches, il les provoquait. Et voici ce qu'il avait appris et ce qu'il avait deviné :

Les commencements de Louspillac, ainsi qu'il est arrivé pour plus d'un héros, étaient obscurs et fabuleux. On ne savait pas au juste son âge ; on conjecturait seulement qu'il pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans. Il était cependant né dans un faubourg de Bellevue, d'un père brigadier de gendarmerie et d'une mère cabaretière, connue sous le nom de la belle Arsène. Le brigadier reconnut son fils et lui donna les premiers éléments d'une éducation négligée, mais il mourut lorsque l'enfant avait douze ans à peine.

Sous la tutelle peu vénérée de sa mère, Louspillac grandit et se développa, plutôt dans le sens du chardon que dans le sens de l'épi. A la tête de tous les vauriens du voisinage, il traita sa ville natale à peu près en pays conquis. « Espièglerie » est le mot le plus doux dont on puisse qualifier les abominables tours qu'il joua à ses concitoyens. « Maraude » sera un euphémisme qui ne justifiera qu'à demi les dégâts qu'il commit dans les fermes, vergers et propriétés à six lieues à la ronde. La gendarmerie le ménageait, à cause de son père. Mais il eut souvent maille à partir avec les gardes champêtres, et il éprouva plus d'une fois combien est amer le pain du violon.

Dégoûté de ces rigueurs, le jeune Louspillac résolut de partir pour Paris, théâtre plus large et plus commode. Il n'avait pas encore vingt ans. Une nuance de satisfaction se mêla peut-être à la douleur maternelle de la belle Arsène lorsqu'elle dit adieu à ce fils chéri.

Ici, nouvelle et déplorable lacune dans la biographie de Louspillac. Que devint-il à Paris? Les documents précis faisaient défaut. Il écrivait de temps en temps à sa mère, moins sans doute pour lui donner des nouvelles que pour lui demander des avances. Mais quand on s'informait de l'absent à la belle Arsène, ses réponses étaient toujours un peu vagues et légèrement équivoques. Ainsi, elle prétendit d'abord que son fils était entré à l'École militaire... ou à Saint-Cyr. Plus tard, elle assura qu'il faisait partie de l'armée; mais elle ne savait dire à quelle arme ou à quel régiment il appartenait. Elle affirma ensuite qu'il était employé du gouvernement; mais dans quelle branche de l'administration? elle ne s'en expliquait jamais.

Louspillac lui-même, lorsqu'il fut de retour à Bellevue, n'aimait pas à donner des détails sur cette période de son existence. Si, après boire, quelque indiscret le poussait trop vivement là-dessus, il s'écriait, d'un ac-

cent indéfinissable, en envoyant sa main zigzaguer au-dessus de sa tête : « Ah dame ! j'ai roulé ! » Il est certain, en effet, qu'il n'amassa pas de mousse. Mais il n'y a que cela de certain. On en est réduit pour le reste à des suppositions, et nous ne voulons pas rapporter celles que fit Michel, car Michel évidemment n'était pas prévenu en faveur de Louspillac.

Cependant, la belle Arsène, qui, lors du départ de son fils, n'était déjà plus de la première fraîcheur, songea dès ce moment à réformer sa vie. La belle Arsène devint madame Arsène. Elle ferma sa buvette, et de cabaretière se fit dévote, remplaçant le vin baptisé par l'eau bénite.

Sa conversion toucha beaucoup un vieux garçon de la ville appelé Grondard, lequel venait de vendre son fonds de quincaillerie, après avoir lentement arrondi une assez grosse fortune. Grondard était l'oncle maternel de Beautrubin. Il confia à madame Arsène le gouvernement de sa maison et les clés de toutes ses armoires, ne gardant que celle de son secrétaire. Madame Arsène était devenue cuisinière et était née friturière. Grondard fut avec elle un des plus heureux convives assis au banquet de ce monde.

Ce bonheur tempéré par des indigestions dura

quinze ans. Madame Arsène guignait tendrement le testament de son maître. Mais la mort, qui est narquoise, devait la prendre la première. Madame Arsène, se sentant dangereusement malade, écrivit à Louspillac qu'elle n'avait pas vu depuis seize ans et joignit à sa lettre la somme nécessaire pour que le fils prodigue vînt fermer les yeux à sa mère.

Ce fut en 1849 que Louspillac, après cette longue éclipse, reparut à l'horizon de Bellevue. Sa rentrée fit sensation.

Pourquoi ne veut-on plus croire aux vêtements magiques, aux robes qui sont fées? Rien n'est plus réel et plus ordinaire. Ainsi, pour omettre le gracieux et nous en tenir au laid, certains habits ont en eux, assurément, un don de terreur. Civilisés par la forme, mais sauvages par le fond, ils sont si râpés, si rapiécés, si misérables, si affamés et si fauves; ils ont subi tant de taches et tant d'humiliations, tant d'averses et tant d'avanies; ils dénoncent chez celui qui les porte une telle impudence dans une indigence telle, et le placent si au-dessous et si au-dessus de toutes les considérations divines et humaines, — qu'on se sent tout de suite impuissant, désarmé, les poings liés, la langue liée, devant une défroque qui a si peu de chose à per-

dre et si peu de chose à ménager! Une blouse, une veste propre, sont bienveillantes et rassurantes : ce n'est pas nous qui confondrons jamais le saint costume du travail avec l'ignoble livrée du vice! Mais il est des paletots plus dangereux et plus effrayants que des pistolets, et à qui, sur-le-champ, il faut crier : Capitulons! La police devrait interdire, comme armes offensives, des fracs qui, par leurs trous béants, et, selon l'expression du Romancero, « par les bouches de leurs blessures, » vous demandent en plein jour et sans parler : La bourse ou la vie! — C'est armé d'une redingote de ce calibre que Louspillac se présenta, un matin, devant Grondard, qui recula de trois pas.

Bleue peut-être autrefois, mais sans couleur dominante aujourd'hui; enveloppant son homme tout entier du faux-col éraillé aux talons éculés; graisseuse au collet, luisante aux poches, malade aux coudes, lépreuse aux poignets; veuve de boutons, orpheline de doublure; filandreuse, pendante, recroquevillée, mais insolente, exigeante et terrible, — telle était cette redingote de Méduse!

Grondard, pétrifié, laissa, sans souffler mot, cette redingote s'installer chez lui, y loger, y prendre ses quatre repas et y commander despotiquement tant que

dura la maladie de madame Arsène, c'est-à-dire pendant deux mois. Puis, la mère mourut, laissant au fils six cents livres de rente; circonstance qui parut bizarre à Grondard, vu qu'elle n'avait que quatre cents francs de gages. Mais il se garda de témoigner à la redingote son profond étonnement. Enfin, et bien qu'alors la vieille redingote incolore eût disparu pour faire place à une redingote noire toute neuve, l'influence ou le souvenir de l'ancienne guenille protégeait encore si efficacement l'héritier, qu'il put continuer à habiter la chambre où il s'était établi et à s'y faire servir en maître, se bornant à signifier à Grondard, par quelques mots brefs et tranchants, que la douleur l'empêcherait pendant quelque temps de s'occuper des soins matériels de cette triste vie.

Le pauvre Grondard baissa la tête et ne répliqua pas. Mais, soit terreur sourde, soit mécontentement rentré, soit rupture de ses vieilles habitudes, il suivit d'assez près madame Arsène au tombeau, et son respect pour l'ex-redingote n'alla pas jusqu'à en faire sa légataire universelle. Tous ses biens retournèrent à son neveu et unique parent Beautrubin.

La première entrevue de Beautrubin et de Louspillac ne fut pas à l'avantage de ce dernier. Elle eut lieu aux

obsèques de Grondard, le 1er septembre 1850. Beautrubin n'avait pas connu la redingote; Beautrubin était un observateur léger qui ne regardait les gens qu'à la surface; Beautrubin, en deux mots, prit Louspillac pour une sorte de concierge chargé de garder et d'entretenir la maison. Ses affaires le rappelaient à Paris le jour même. Il congédia la servante, laissa à Louspillac les clefs, et remit au printemps une prise de possession plus ample.

Louspillac fut ulcéré. En ce moment, les déboires abondaient dans son existence. Depuis que sa mère l'avait fait rentier, il avait essayé d'asseoir sa vie et de se lier avec les habitants de Bellevue. Mais ses antécédents douteux et ses façons assurées n'excitaient que la méfiance universelle. D'ailleurs, les jeunes gens se groupaient autour de Jules Firmin, et les gens raisonnables autour de M. Fabert. Louspillac, séduit par les yeux et par les écus de Jacqueline, offrit à la jolie meunière son cœur et sa main. Il fut lestement éconduit. Alors, enragé de colère et d'envie, il voulut, à défaut d'estime, inspirer la terreur. Il tua Jules Firmin.

De ce coup, il atteignit son but. Il n'aurait jamais été honoré de ces braves gens, il fut tout de suite redouté

de ces gens timides. Lorsqu'il revint d'Angers acquitté par le jury sur la prévention d'homicide volontaire, le chenapan fut reçu comme un prince. On le méprisait, mais on le saluait; on l'exécrait, mais on lui souriait. Il marchait la tête haute et le chapeau sur l'oreille, tortillait sa grande moustache et faisait résonner sa grosse canne. Il était fier! il était heureux!

A Paris, pendant cet hiver-là, Beautrubin céda son fonds de mercerie et de rouennerie, battit le rappel de ses capitaux et rentra son foin commercial. Il était veuf et père d'un Anatole unique, étudiant en médecine. Il s'était toujours dit qu'il ne se retirerait pas des affaires avant cinquante ans, et il n'en avait que quarante-cinq. Mais bah! l'oncle Grondard, en se dépêchant de mourir, l'autorisait à se hâter de vivre. L'héritage du bonhomme, joint à ses propres acquêts, faisait à Beautrubin quelque douze mille livres de rentes. N'était-ce pas assez pour jouir gaiement des restes d'une verte maturité et d'une santé florissante? Il avait encore dix belles années pour fêter Bacchus, Comus et Vénus, ses divinités! Pour qui d'ailleurs s'exténuerait-il à travailler et à s'user le corps et l'âme? Pour ce drôle d'Anatole? Or, le père, depuis

plusieurs mois, tenait sévèrement rancune au fils, voici pourquoi.

Anatole s'était, l'année précédente, amouraché d'une jolie ouvrière. Bien! Il l'avait séduite. Très-bien! Il faut que jeunesse se passe! Beautrubin était folâtre, quoique sérieux; les plaisirs, les jeux et les ris ne l'avaient pas pour ennemi, au contraire. Veuf d'assez bonne heure, il avait causé l'infortune de plus d'une de ses demoiselles de boutique. En gentilhomme bourgeois, il toléra donc sa grisette à ce scélérat d'Anatole, et même, ayant par hasard rencontré chez son fils la petite, il déjeuna incognito avec les jeunes gens et chanta Béranger au dessert. Mais voilà qu'Anatole, trompé par cette bienveillance, osa lui avouer un jour en souriant que la nature pourrait bien, sous peu, le faire grand-père. Beautrubin plissa son front et gonfla ses joues. La chose devenait grave. Il entama sur la famille et la société un long discours qu'il termina en enjoignant à son fils de laisser là cette jeune intrigante. Le croirait-on? Anatole ne goûta pas une telle morale! Il discuta, résista, désobéit. C'est alors que Beautrubin lui ferma sa porte et son cœur, réduisit sa pension au strict nécessaire, cent francs par mois, et résolut d'abandonner à son sort ce libertin et ce rebelle, et

d'aller finir ses jours loin de lui, dans sa grasse et tranquille retraite de Bellevue.

L'histoire de cette exécution paternelle, dont Beautrubin se vantait volontiers, suffit à Michel pour deviner tout ce personnage : mauvais et sot, important et nul, bellâtre et hargneux. On avait aussi quelques détails sur ses opinions et sur sa vie publique; mais diantre! sa vie privée seule nous appartient.

Ce qui en resta l'événement significatif, ce fut l'abordage du Louspillac par le Beautrubin. Choc mémorable de deux stupidités! le gros bonhomme rond et bouffi contre le grand gaillard maigre et ridé; la lourde boule massive contre le long bâton noueux; l'un tout graisse, l'autre tout muscles; l'un desséché par l'alcool, l'autre bouché par la bonne chère; la cervelle de Louspillac faisait clic-clac dans sa boîte osseuse, le front fuyant et déprimé de Beautrubin semblait avoir laissé tomber tout son visage dans les joues et dans les mâchoires carrées. Deux méchantes bêtes en somme, ce loup pelé et ce carlin poussif! Deux individus pareils ne pouvaient être que les plus grands ennemis ou les plus grands amis du monde!

Louspillac avait longtemps gardé sa dent la plus venimeuse contre le propriétaire étourdi qui l'avait

confondu avec un portier. Mais, depuis, Louspillac s'était bien relevé dans sa propre estime et dans l'admiration des hommes : enfin, de gueux, il était passé tueur ! Aussi, était-ce pénétré du sentiment d'une supériorité incontestable qu'il pensait maintenant à Beautrubin. Il l'attendait de pied ferme, mais seulement avec une curiosité indulgente et dédaigneuse.

Beautrubin, qui, lui, ne se doutait de rien, tomba tout à coup comme une bombe et sans crier gare dans sa maison de Bellevue, faisant beaucoup de bruit, traînant force paquets, ahuri, éventé, magistral et joyeux. Louspillac le reçut avec flegme et hauteur.

— Eh bien ! eh bien ! dit Beautrubin, quoi de nouveau ? Qu'est-ce qui se passe ici ? Me voilà, moi ! j'arrive. Avez-vous eu bien soin de la maison ?

— Ah çà ! monsieur, demanda Louspillac, pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît ?

Beautrubin regarda Louspillac pour la première fois et s'arrêta étonné.

— Pour qui je vous prends ? Je ne sais pas, dit-il bêtement.

— Monsieur, je suis votre locataire.

— Mon locataire! par exemple! mais je ne veux pas de locataires, moi! J'entends habiter seul mon immeuble.

— Il fallait m'avertir trois mois d'avance, mon cher monsieur. A la campagne, les locations vont d'avril en avril, et, le mois d'avril étant commencé, j'en ai encore pour un an à occuper trois chambres du premier étage avec jouissance du jardin.

— Allons donc! et vous payez de loyer pour cela?

— Cent francs par an, monsieur.

— Vous moquez-vous de moi! Comment, pour huit francs 25 centimes par mois, pour moins de six sous par jour, vous auriez le droit de vous prélasser dans les trois plus belles pièces de ma maison! et de me gêner, moi! d'observer toutes mes actions! de compter tous mes pas! de salir mon escalier! d'obstruer mes allées! qui sait? de manger mes fruits peut-être! Cela ne sera pas, monsieur!

— Cela sera larira! cela sera larirette! chantonna sinistrement Louspillac.

— Vous êtes un polisson! interrompit Beautrubin furieux.

Il se campa le poing sur la hanche, ce qui était son attitude menaçante et héroïque. Mais Louspillac le

regarda de haut, avec un sourire ineffable et tranquille.

— Tiens ! tu me touches ! lui dit-il.

— Vous êtes un drôle ! cria Beautrubin.

Louspillac abattit sa grande patte osseuse sur le crâne à demi chauve de Beautrubin.

— Nous avons donc besoin absolument d'une petite leçon ! à notre âge !

— Vous êtes un misérable ! beugla Beautrubin étranglé par une fureur apoplectique. Oui, vous me rendrez raison ! oui, raison tout de suite !

— Hanneton ! dit Louspillac. Je te laisse le choix des armes.

— Je prends le pistolet. Mais tout de suite !

Jamais on ne se précipita plus aveuglément dans la gueule du loup. Beautrubin trépignait de rage et n'avait aucune espèce de soupçon du danger qu'il bravait. Il voulait se battre sur l'heure, — dans le jardin, — à mort ! Cependant, comme il fallait des témoins, que Beautrubin ne connaissait encore personne à Bellevue et que son adversaire lui-même ne comptait guère sur les amis qu'il y pouvait avoir, Louspillac, qui avait conservé tout son sang-froid, arrêta que la rencontre aurait lieu dans l'après-midi,

aux environs d'Angers, et qu'on demanderait à des officiers de la garnison de servir de seconds. Le rendez-vous convenu, Beautrubin remonta tout écumant dans la carriole qui l'avait amené, et Louspillac prit la diligence qui partait une demi-heure après.

Louspillac, lui, était sans courroux. C'était avec une sorte de pitié qu'il voyait ce gros et naïf bonhomme s'aventurer si niaisement à la portée de ses griffes. Il se disait d'ailleurs que, même à Bellevue, on n'a pas impunément deux duels malheureux à si peu d'intervalle. Le beau dans la circonstance serait de maintenir et même d'accroître sa réputation redoutable sans effusion de sang. Enfin, Louspillac sentait d'instinct que, plutôt que de tuer ce dinde aux œufs d'or, il valait beaucoup mieux en vivre. Au fond du ruffian il y avait énormément du pique-assiette.

Donc, quand les adversaires se retrouvèrent sur le terrain, par devant deux lieutenants d'infanterie requis au nom de l'honneur, Louspillac était aussi calme et aussi clément que Beautrubin était agité et furibond. Ils furent placés à trente-cinq pas de distance, avec faculté de marcher chacun cinq pas.

— Otez donc votre chapeau ! cria l'un des témoins à Beautrubin, qui, tout ébloui, n'entendit pas.

— C'est inutile ! reprit railleusement Louspillac.

Et, sans avancer, sans viser presque, il tira et abattit le chapeau. En même temps, Beautrubin lâchait son coup ; sa balle filait à quinze pieds au-dessus de son adversaire. Les deux témoins se mirent à rire.

— C'est à refaire ! cria Beautrubin, humilié d'avoir prêté à rire à des « officiers français ! »

Les témoins essayèrent de s'interposer ; mais Beautrubin s'obstinait avec frénésie, et Louspillac les rassura par un clignement d'yeux expressif. On rechargea les armes.

— Voyons, puisque vous voulez à toute force être entamé, papa, dit Louspillac à Beautrubin, auquel de vos bras tenez-vous le moins ?

— Mais au bras gauche, répondit machinalement Beautrubin, chez qui un commencement d'inquiétude perçait dans la colère.

— Bien ! Heureusement, il y a de la marge, reprit Louspillac en pinçant légèrement l'énorme bras du gros homme. — Ce tigre avait la férocité presque spirituelle.

Cette fois, il ajusta un peu plus longtemps, et, véritablement, atteignit Beautrubin au bras gauche,

emportant un lambeau de drap avec un lambeau de chair. Le hasard logea la balle de Beautrubin dans le collet de la longue redingote de Louspillac.

— Il y a progrès, dit Louspillac en se rapprochant.

Beautrubin regardait tout pâle son bras saignant. Il avait vu la mort, et tout à coup éprouvait un effroi rétrospectif : ce rageur, après tout, était loin d'être intrépide.

— Vous avez été généreux! dit à Louspillac un des officiers.

— Oh! je n'y ai pas de mérite, mon lieutenant. D'abord, je suis sûr de mon coup, et puis, j'ai eu le malheur, il y a quelques mois, de tuer un jeune homme à l'épée.

Beautrubin trembla de tous ses membres et manqua s'évanouir.

— Recommençons-nous encore? lui demanda Louspillac en souriant.

— Non ! je vous fais mes excuses! dit-il d'une voix faible.

— A la bonne heure donc! une poignée de main, alors !

Beautrubin, non pas ému mais secoué, se jeta dans

les grands bras de Louspillac, et versa deux ou trois larmes.

— Soyons amis! dit-il en rougissant.

Et, de ce jour, ils le furent. Beautrubin aima Louspillac de toute la peur qu'il avait eue. Et puis, il l'admira sincèrement, et fut glorieux d'inspirer à ses côtés cette espèce de terreur subalterne, même mêlée de réprobation tacite. Enfin, lui, Beautrubin! avait tenu tête à ce formidable pandour! On les redouta de plus en plus, l'un traînant l'autre. N'est-il pas doux, pour un ancien mercier, de faire trembler un pays au bruit de ses pas? Louspillac, parasite de la goinfrerie de Beautrubin, et Beautrubin, parasite de la brutalité de Louspillac, se suffisaient et se complétaient à merveille. Ils eurent même toit, même table, même existence. Ils furent inséparables comme Euryale et Nisus, ou plutôt comme don Quichotte et Sancho Pança, auxquels ils ressemblaient.... au physique. Seulement, — ô dégradation des races! — Louspillac était un don Quichotte méchant et Beautrubin un Sancho stupide.

— Maintenant je voudrais les voir! dit Michel au père Sanas, qui lui raconta la plupart de ces détails. Où diable les rencontre-t-on?

— Ces messieurs? Mais leur vie est réglée comme un papier de musique. Après leur exercice de fleurets, ils sortent pour aller déjeuner et lire le journal au café Militaire. M. Louspillac fait immanquablement à ce pauvre M. Quoniam la niche que vous savez...

— Eh! non, je ne sais pas. Qu'est-ce que c'est donc?

Mais, en ce moment, la petite fille de Sanas entrait dans la salle à manger, l'aubergiste posa un doigt sur son œil, tordit sa bouche et dit seulement:

— On vous contera cela.

Michel, très-intrigué, dut se contenter de cette réponse et de cette pantomime.

— Après le déjeuner, continua maître Sanas, ils vont en chasse ou bien à *leurs* métairies et à *leurs* fermes. M. Beautrubin prend la joue aux jolies filles, car il est galantin. A trois heures le tir, à quatre le dîner. Ensuite quelques visites, chez madame Molineau et ailleurs. A neuf heures, un bon souper, et puis le lit. Ah! ils se la passent douce. Mais aussi, ce sont des gaillards qui ne se mouchent pas du pied! — Où vous les rencontrerez? partout! au café Militaire, au Cours, sur les routes.


TAYLOR INST OXFORD

Le même jour, dans l'après-midi, le souhait de Michel devait être à moitié exaucé.

Il était allé au Cours, sa promenade favorite. Il vit levée la barrière d'une grande prairie coupée d'eau vive et de haies en fleurs, et il entra sans façon pour admirer de près trois ou quatre belles vaches couchées au soleil; tous les rêveurs aiment ces bêtes mystérieuses, puissantes et douces parce qu'elles ont l'air de ruminer à peu près comme ils pensent. Michel longeait dans l'herbe du pré le fossé qui le séparait du Cours. Tout à coup, de l'autre côté de la palissade, il entendit, dans l'allée la plus proche, le frôlement d'une robe et des pas précipités; il vit une femme pâle et haletante qui courait, et il reconnut Jacqueline.

Elle cria en l'apercevant: — A moi, monsieur, à moi!

Franchir le fossé, escalader la palissade et s'élancer aux côtés de Jacqueline fut pour Michel l'affaire d'un instant.

— Oh! pardonnez-moi, monsieur! lui dit Jacqueline. C'est que j'ai eu peur, voyez-vous! de M. Louspillac. Il voulait me parler de force. Je me suis sauvée, il me poursuivait.

— Où donc est-il, ce butor?

— Là-bas, au coude de l'allée.

— Daignez prendre mon bras, madèmoiselle, et ne craignez rien ! dit Michel, dont le cœur battait fort d'indignation et d'émotion.

Et, tournant la tête à demi, il vit, en effet, à cent pas de là, au bout de l'avenue, se profiler la longue silhouette efflanquée de Louspillaç.

VI

La Meunière enchantée.

Jacqueline entraînait rapidement Michel, tout en jetant en arrière un regard inquiet. Elle vit Louspillac, après un moment d'hésitation, tourner les talons et disparaître. Elle respira.

Puis, reportant les yeux sur Michel :

— Ah ! mon Dieu ! mais où vous êtes-vous blessé, monsieur? votre sang coule ! s'écria-t-elle tout à coup.

Michel s'aperçut seulement alors qu'en franchissant la palissade, il s'était déchiré le poignet à l'un des pieux.

— Ce n'est rien ! dit-il, une égratignure ! Malheureusement, ce ne peut être une expiation suffisante de ma stupide méprise de l'autre jour.

— Ne parlons plus de cela! reprit vivement Jacqueline. C'est oublié ! vous voyez bien que je n'ai pas hésité à vous appeler tout à l'heure. — Oh! mais arrêtons-nous un peu, je vous en prie, et voyez à étancher ce sang. Vous vous êtes fait bien mal ! Ai-je été sotte de vous presser tant!

Michel serra son mouchoir autour de son poignet.

— Voilà qui est pansé ! dit-il. Continuons de marcher. Comment donc M. Louspillac avait-il l'audace de vous poursuivre ?

— J'étais allée voir ma nourrice qui est chargée de famille et que j'aide de mon mieux. En sortant de chez elle, je l'ai trouvé à la porte. Il m'a dit de sa voix brève : — « Je vous attendais, j'ai à vous parler, il faut que je vous parle ! » — Ce qui m'a surtout effrayée, figurez-vous, c'est qu'il était seul et sans M. Beautrubin, qui ne le quitte jamais. J'ai répondu, toute troublée, en le priant de me laisser et en

essayant de passer outre. Mais il a répété plus impérieusement : « Je veux vous parler! » et il a fait le mouvement de me saisir le bras. Alors soudainement je suis rentrée chez ma nourrice. Par malheur, elle était seule; ses garçons travaillent encore aux champs. Je me suis glissée le long de son enclos en me baissant derrière la haie, et je suis sortie par une ouverture que les enfants ont pratiquée dans le buisson. Je me croyais sauvée, quand M. Louspillac, qui était resté à la porte de la maison, m'a vue de loin et s'est élancé. J'avais de l'avance, j'ai couru, j'ai couru, espérant toujours rencontrer quelque passant. Personne ! A cette heure-ci, le Cours est désert. Enfin, je vous ai reconnu dans le pré de M. Gillet et j'ai crié vers vous. Je comptais bien qu'il n'oserait contraindre une femme devant un étranger. Vous savez le reste.

Jacqueline marchait et parlait vivement. Elle était toute rose et toute émue. Michel qui retombait peu à peu sous le charme, ne lui répondait pas; il pensait :

— Je tiens de nouveau ma jolie énigme. Il faut, pour le coup, que je la déchiffre. Mais, cette fois, soyons prudent.

— Nous voici dans les rues habitées, lui dit Jacqueline; pardonnez-moi, je suis obligée de quitter votre

bras. Ne vous offensez pas, je vous en prie. Une petite ville, c'est très-sévère, et je n'ai pas le droit, moi, de braver l'usage... — Mais voyez donc! reprit-elle aussitôt, votre sang ne s'arrête toujours pas, il a traversé le mouchoir. Nous sommes à deux pas de ma maisonnette, vous allez y entrer, tant pis! et je vous panserai.

— Ne sera-ce pas vous compromettre, — dans une petite ville? répartit Michel en secouant la tête.

— Tant pis, je vous dis! Quand vous êtes blessé pour moi, j'irais me préoccuper de quelques méchants propos! D'ailleurs, Manon, ma vieille bonne, est là qui coud, tenez, sur ce banc. — Manon, ouvre-nous. Je t'amène un blessé. — Entrez, entrez, monsieur. Est-ce vous qui allez me refuser à présent?

Michel, ravi, n'hésita plus; il traversa le beau verger mystérieux qui, la veille, lui avait paru plus défendu que le jardin des Hespérides. Et, l'instant d'après, Jacqueline le faisait asseoir dans son salon, — une pièce simple, gaie, coquette à peu de frais, animée, en un mot, par une maîtresse de maison jeune fille.

Aidée de Manon, Jacqueline lava la déchirure du poignet de Michel avec de l'eau fraîche, la ferma avec

du taffetas d'Angleterre, la banda avec une toile fine. Comme elle était très-affairée, sa fine langue rose courait vite sur ses lèvres. Et sa main était si légère et si délicate au blessé! Ah! pour être effleuré de cette douce main, Michel aurait bravé bien d'autres périls.

— Savez-vous, disait Jacqueline en attachant un dernier nœud, que la blessure était encore assez profonde! Par bonheur aucun nerf n'a été touché. Vous êtes, je l'espère, sauvé pour cette fois, mon chevalier.

— Merci! reprit Michel, qui n'osa même plus poser ses lèvres sur la main bienfaisante.

— Oh! c'est à moi de vous dire merci!

— Cet homme vous cause-t-il vraiment tant d'effroi?

— Effroi n'est pas le mot, mais quelque chose frémit et crie en moi toutes les fois que je le rencontre.

— Eh! c'est peut-être de l'aversion cela, mais ce pourrait aussi bien être... le contraire.

Elle fit sans répondre une petite moue hautaine. Michel avait maintenant si peur de l'offenser! il parla vite d'autre chose.

— Vous êtes à merveille ici, savez-vous ! tranquille, abritée, heureuse.

— Heureuse seule, hélas ! La maison me paraît bien grande, à moi ! Mon père l'avait arrangée pour y vivre en famille. Du moins, j'y suis chez moi ; c'est beaucoup. Vous avez vu que ma pauvre tante est logée en location, à la gêne et tristement.

— Pourquoi ne demeure-t-elle pas avec vous ?

Elle secoua douloureusement la tête. La question était trop délicate pour qu'il osât insister. Il reprit :

— Comment savez-vous donc que je suis allé chez madame Firmin ?

— Eh ! mais je vous y ai envoyé. Et puis, monsieur, croyez-vous qu'on habite impunément une bourgade ? Tout le monde sait ici, et je sais comme tout le monde, vos moindres faits et gestes, vos moindres mots, vos moindres pas, votre activité aux travaux de la mairie et votre conduite intrépide à la Société des Amis des Arts. Mon amie de pension, Céleste, vous a trouvé elle-même bien supérieur à M. Rusant, qui a voulu être trop supérieur, dit-elle.

— Ah ! mademoiselle Céleste dit cela ?

— Et elle a tort, monsieur ! et M. Rusant avait raison ! Vous exposer contre ces gens-là, vous !

— Vous les méprisez donc ? dit Michel vivement.

Il l'observait d'un regard pénétrant. Elle ne répondit encore que par un profond soupir.

Il se leva brusquement.

— Eh bien! vous partez déjà?

— Parbleu! je me sauve! dit-il avec une feinte colère. Vous êtes par trop mystérieuse! C'est ce qui m'a d'abord tenté l'autre jour, je m'en souviens bien! Mais aujourd'hui j'aime mieux vous fuir à temps, — ombre! rêve! caprice! chimère insaisissable! fière jeune fille et bonne enfant! ange qu'on exorcise, démon qu'on invoque!... qu'est-ce que vous êtes au juste, sphinx de Bellevue?

Elle partit d'un éclat de rire d'enfant.

— Oui, votre autre amorce! votre rire de sirène! mais on ne sait pas même si vous êtes vraiment gaie.

— Ah! je ne demanderais pas mieux, allez! dit-elle avec sa façon jeune et naïve. Si je ne suis pas heureuse, ce n'est pas ma faute, je vous assure! Je m'y prête tant que je peux, je n'ai jamais boudé le bonheur et je fais toutes sortes d'avances à la joie!

— Tempête et furie! voilà encore que vous êtes charmante! Adieu! adieu! adieu!

— Restez, dit Jacqueline tout à fait sérieuse. Mon Dieu! est-ce que réellement, sans le savoir, j'aurais été coquette avec vous! Je vous en demanderais pardon. Je veux être toujours loyale, simple et vraie. Ainsi, écoutez...

Elle lui fit signe de s'asseoir et reprit :

— Écoutez : je ne sais pas si c'est d'amour que j'aime Louis, mais je sais que mon espoir et mon but, c'est d'être un jour sa femme. Vous désiriez connaître le fond de mon cœur? Eh bien, le voilà! Etes-vous content?

— Pas trop!

— Ne dites pas cela! Nous parlons gravement. Je vous donne là toute ma confiance! Pour vous seul j'aurai levé mon voile. Je sens que vous êtes bon et supérieur. L'esprit doit protéger — comme Dieu. Vous êtes d'un monde bien au-dessus du mien; c'est cette distance entre nous qui me rassure. Vous avez débuté avec moi par une plaisanterie qui m'a fait de la peine; mais vous l'avez regrettée tout de suite, et moi je vous l'ai tout de suite pardonnée. Je vous ai regardé par la petite lucarne du moulin, vous aviez l'air si fâché! j'ai ouvert la porte pour vous rappeler, mais vous vous en alliez déjà, et je ne sais quelle honte m'a

retenue. Depuis, tout ce que vous avez fait m'a confirmé ce que vous êtes. J'espère que vous me comprendrez maintenant. Enfin, parce que je vous estime, ce n'est pas une raison pour que vous me méconnaissiez ! c'en est une pour que vous me consoliez, il me semble ! J'en ai besoin ! je suis bien orpheline, toute seule, toute jeune. Quand on a si peu vécu, on a plus de peine à souffrir. Je n'ai rien à cacher à personne, et il faut que je me cache de tout le monde. Songez combien il me serait précieux d'avoir un confident et un ami ! voulez-vous être mon ami et mon confident, dites ?

Michel se sentait à la fois charmé et calmé. La jeune et jolie fille s'évanouissait pour lui ; mais enfin, une amie, une sœur s'offrait à lui ! il trouvait une âme, oiseau rare !

Après un moment de silence, il tendit la main à Jacqueline d'un mouvement cordial.

— Allons ! c'est dit, on se résigne, on sera votre frère.

— Oh ! merci !

— Seulement, Jacqueline, laissez-moi tout de suite entrer dans mon rôle. Il est entendu que vous êtes désormais, pour moi, la fiancée de ce brave Fir-

min. Eh bien, pourquoi ne l'êtes-vous pas pour lui?

— Pourquoi? vous demandez pourquoi? Il y a deux ans, monsieur, lorsque, dans cette pièce où nous sommes, M. Louspillac est venu m'offrir de m'épouser, et qu'avec une surprise imprudente, j'ai rejeté son offre, il s'est levé, m'a serré le poignet à me faire mal, et m'a dit : — « C'est bon ! vous ne voulez pas être à moi? je vous jure, moi, que vous ne serez jamais à un autre! » — Il m'a rejetée toute tremblante sur un fauteuil, et il est sorti furieux. J'ai conté cela à Jules, qui a d'abord frappé la table du poing, et puis qui a haussé les épaules. Vous savez ce qui est arrivé...

— Oui, mais précisément, la mort de Jules désarme son meurtrier vis-à-vis de Louis.

— Oseriez-vous en répondre? Connaissez-vous ce Louspillac? Six mois après la mort de Jules, dès que Louis a eu l'air de se montrer assidu et tendre auprès de moi, savez-vous que M. Louspillac m'abordait rapidement dans la rue, à la brune, quand je rentrais seule avec Manon, et qu'il me jetait des mots qui me glaçaient le sang : « Prenez garde, mon serment tient toujours! — Vous n'êtes pas encore contente? — Si vous faites tant de visites chez Louis, j'en ferai une

aussi, moi! » C'est sous le coup de ces menaces-là que j'ai peu à peu cessé de voir ma tante.

— Comment! vous pensez qu'il aurait l'audace de provoquer Louis?

— Ne peut-il pas mettre Louis dans la nécessité de le provoquer? Ne cherche-t-il pas de toutes les façons à me compromettre? Aujourd'hui encore il ne voulait pas autre chose! Enfin, n'a-t-il pas maintenant M. Beautrubin, un instrument passif dont il fait ce qu'il veut, et qui servirait au besoin de rallonge à sa haine?

— Mais c'est abominable! Je le verrai, ce misérable, je lui parlerai, moi!

— Ah! ne risquez pas cela, au nom du ciel! ne me faites pas cette peine et cette peur! Vous avez irrité déjà l'un de ces méchants en l'empêchant d'être nommé de la Société des Amis des Arts; vous venez d'irriter l'autre en l'empêchant de me poursuivre et de me parler. C'est bien assez, c'est trop peut-être! Prendre contre eux l'offensive? il ne manquerait plus que cela!

— Allons! vous croyez donc qu'ils sont inaccessibles et invulnérables?

— Mon Dieu! oui, je le crois. A quelle arme les

vaincre? par quelles raisons, par quels sentiments les convaincre? Voulez-vous que je vous avoue une chose dont j'ai honte et remords? Eh bien! dans mon désespoir, j'ai consenti, une fois, à le voir, ce Louspillac; oui, j'ai parlé, en présence de Manon, au meurtrier de Jules; j'ai fait la tentative absurde de toucher ce réprouvé. Ah! monsieur Michel, il n'a ni cœur, ni cervelle, ni esprit, ni conscience. Rien qu'une volonté aveugle et brutale. C'est vraiment terrible, allez! Qu'opposer à des muscles? Le bien, le mal, le juste, l'injuste, est-ce que cela a des rapports avec la force du poignet? Attendrit-on le boulet? Persuade-t-on le pavé? Monsieur, un homme peut toujours venir à bout d'un homme, mais non d'une chose. Il ne faut pas toucher à la hache, il ne faut pas jouer avec le feu!

— Par les cinq cents diables! alors lâchez sur lui vos trois Jacques!

— Oh! ce serait m'abaisser au niveau de ce méchant! Et puis, exposer mes braves filleuls!

— Oui, vous avez raison! Cependant, il est impossible, — impossible je vous dis! que, sans être un Hercule, on ne trouve pas un moyen de dompter vos monstres.

— Laissons faire Dieu, dit Jacqueline. Ce que je

vous ai demandé, ce n'est pas de m'aider, c'est de me consoler. Au moins, je ne serai plus seule ! Toute pauvre fille que je suis, il me semblait par moments qu'il y avait sur moi comme un enchantement pareil à celui des contes de fée. Je vais me croire à présent un peu désensorcelée, grâce à vous.

Elle déploya sans crainte pour Michel toutes ses séductions. Néanmoins, il demeurait pensif et soucieux. Jacqueline disait vrai : une sorte de charme maudit forçait Louis, sa mère et Jacqueline de vivre séparés et tristes, sans se voir et sans se parler, et empêchait ces cœurs honnêtes et aimants de se reconnaître et de se comprendre. Et comment rompre ce cruel sortilége de froideur et d'isolement ?

— C'est égal ! dit Michel à Jacqueline, je ne partirai content de ce pays que je n'aie vu vos langues et vos âmes déliées ! — Si pourtant je vous amenais, un beau jour, Louis et sa mère, qu'est-ce que vous diriez, hein ?

Lorsqu'il prit congé de Jacqueline, il lui demanda s'il était absolument impossible qu'il revînt la voir.

— C'est bien difficile ! dit-elle. Mais écoutez : vous passez tous les jours devant ma porte de quatre à cinq heures ; je serai là sur le banc où Manon cousait aujour-

d'hui, vous vous assoierez sur le rebord de la grille, et nous causerons à travers les barreaux — comme au couvent. M. Louspillac lui-même n'y peut pas trouver grand'chose à redire !

— Oh ! ce n'est pas de lui que je m'inquiète.

Ce qui fut dit fut fait. Chaque jour, en revenant de la mairie, Michel s'arrêta aussi longuement que possible au seuil du beau jardin, et, chaque jour, il admira davantage la jolie recluse librement chaste et gaiement triste. Maintenant, elle laissait sans scrupule et sans réserve s'épanouir sa grâce pour son frère élu.

Michel était sans doute un peu préservé par cette douleur mystérieuse qu'il avait rapportée de Paris. Quelle était-elle? Souffrait-il comme amoureux, comme artiste, comme citoyen ?... Il y a quatre-vingt-dix-neuf manières de souffrir pour l'homme civilisé. Il souffrait, voilà le certain. Il n'en sentait pas moins qu'il finirait par se susciter un nouveau danger dans ces charmantes entrevues avec Jacqueline ; mais ce sont là des dangers qu'on aime, et, pour rien au monde, il n'eût renoncé à la chère et douce habitude, qui, dans ce pays un peu perdu en somme, devenait de plus en plus pour lui une nécessité.

Cependant, au bout d'une semaine, il trouva, un

jour, le banc vide et Jacqueline absente. Le temps était un peu couvert et Michel ne fit que s'étonner. Mais, le lendemain, l'après-midi était magnifique, et Jacqueline manquait encore au rendez-vous. Michel s'inquiéta. Était-elle malade? Bellevue tout à coup lui parut un désert. Il dormit mal, se forgea mille soucis toute la matinée, et sortit, le cœur oppressé, sans vouloir du déjeuner de maître Sanas.

O bonheur! Il rencontra dans la rue Manon, la bonne de Jacqueline, qui allait aux provisions. Et vite il l'interrogea.

Manon fut d'abord très-obscure et très-discrète.

— Mademoiselle se portait bien, mais monsieur ne pouvait plus la voir; on jaserait.

Enfin, pressée de questions, Manon fit jurer à Michel qu'il serait censé ne rien savoir, car sa maîtresse lui avait sévèrement défendu de rien dire. Après quoi, elle lui dit tout.

— Il y a deux jours, monsieur, nous passions, mademoiselle et moi, dans la ruelle des Jardins. Il n'y avait là personne. Tout à coup, ce grand ossu de Louspillac avec son Beautrubin a débouché à côté de nous. Mademoiselle s'est mise à fuir tout bas, comme une pauvre petite perdrix sous la dent du chien. Elle

n'en a pas peur, mais elle en a horreur. Lui, avec ses longues pattes, la talonnait toujours sans aucunement se presser, tout en lui hachant menu de ses paroles malfaisantes : « Ah ! vous changez votre amoureux, ma belle ! Moi je ne change pas mon serment. — Je garderai malgré vous votre vertu, mille tonnerres ! — Si une seule fois encore, une seule, votre nouveau tourtereau vient roucouler à votre cage, profitez-en pour lui faire vos adieux : il est cuit, ce beau godelureau de Paris ! » Et autres insolences. Mais il a vu venir Pierre et Jean Loubet, et il a rebroussé chemin plus vite que ça. O le capon ! Il n'y a pas de danger qu'il nous laisse avoir des témoins en justice ! Moi, ma parole ne vaut pas, parce que je ne suis qu'une pauvre vieille servante. Et quand il a si bien filé, mademoiselle s'est retournée et s'est redressée toute méprisante, et lui a crié sourd et profond : « Lâche ! » Ah ! dans cette minute-là, elle était fièrement jolie, allez ! avec ses beaux yeux doux en flamme et ses petites quenottes qui tremblaient ! et elle lui a crié : « Lâche ! »

— Bien lâche, en effet ! dit Michel, pâle d'indignation. Après, Manon ? après ?

— Après, c'est tout. Mademoiselle est rentrée malade et faible. Elle n'a pas voulu vous mettre en péril;

et elle n'est plus du tout revenue au banc, et elle m'a ordonné de m'en taire à quiconque, à vous le premier. Mais voilà que vous, profitant de la démangeaison de ma vieille langue, vous m'avez fait tout vous dégoiser, et, si vous n'êtes pas mieux verrouillé que moi, qu'est-ce que vous voulez que je devienne?

— Soyez tranquille, ma bonne Manon ! ceci restera entre nous. Merci. Je sais à présent ce que j'ai à faire. Ah ! c'est à moi qu'ils s'attaquent maintenant !

— Hé ! n'allez pas vous frotter à ces venins-là, au moins !

— Ne craignez rien. Mais il est probable, Manon, qu'avant la fin du jour, vous me reverrez chez votre maîtresse, et avec Louis Firmin et sa mère encore ! — Adieu !

— Monsieur ! Hé ! là ! Où donc s'en court-il, le monsieur ? Ah ! que Jésus l'assiste, et moi tout de même !

Michel était déjà loin. Il avait regardé à sa montre ; il était dix heures et demie, l'heure où Louspillac et Beautrubin déjeunaient au café Militaire.

Il marcha droit au café Militaire.

VII

« **Comment le chulo excite lé taureau.** »

(*Tauromachie de Goya.*)

Sa colère aurait pu perdre Michel. Mais la chance voulut que Louspillac et Beautrubin ne fussent pas encore arrivés au café Militaire; il eut le temps de reprendre tout son sang-froid.

Il vit à sa droite en entrant, une table vide, près de la fenêtre, d'où il apercevrait de loin l'*ennemi*. Il alla s'y asseoir. Mais le garçon accourut.

— Pardon, monsieur! Si vous vouliez avoir la bonté

de vous installer à une autre table ? Celle-ci c'est la table de deux messieurs qui vont venir.

— Ah ! est-ce que ce n'est pas un endroit public, ce café ?

— Si, monsieur.

— Alors, dans un endroit public, les places n'appartiennent qu'au premier arrivant. Cette table me paraît la plus commode ; j'y reste.

— Suffit, monsieur ! Mais c'est que M. Louspillac et M. Beautrubin...

— Eh bien ?

— M. Louspillac et M. Beautrubin ont l'habitude de se mettre là, et personne n'a jamais osé prendre leur table.

— Garçon, vous me commanderez deux œufs sur le plat, une côtelette, des fraises et du café. Allez.

— C'est bien, monsieur !... J'ai averti monsieur... Monsieur garde aussi le journal ?

— Eh ! sans doute, puisqu'il était sur la table. Allez donc !

Les trois ou quatre habitués qui déjeunaient à d'autres tables ouvrirent des yeux énormes. Le garçon dit deux mots à la dame du comptoir, qui sembla aussi fort émue. Enfin, quelques jeunes gens qui faisaient

dans le fond une partie de billard considérèrent de loin Michel avec curiosité et respect, et, de ce moment, les carambolages furent distraits et les bloqués incertains. Michel lisait le journal avec impassibilité.

Un petit vieux ratatiné qui prenait sa tasse de chocolat à deux tables de là, le regardait en hochant la tête d'un air de commisération. Enfin il se décida, vint à lui, et, soulevant son bonnet de soie noire, lui dit d'une voix aigrelette :

— Un bon conseil, mon cher monsieur ! Vous n'êtes pas du pays, — vous êtes cet architecte de Paris, — vous ne connaissez pas les gens à qui vous avez affaire. Eh bien ! ce sont de mauvaises têtes, mon cher monsieur ! de mauvaises têtes, je vous assure ! Cette table où vous êtes, je l'avais choisie autrefois ! j'aimais à m'y asseoir ! mais, ma foi ! j'ai obéi à la raison du plus fort. Croyez-en un vieux bonhomme, faites comme moi, cédez-leur la place.

— Excusez-moi, monsieur, j'ai coutume de ne céder la place qu'aux femmes ou aux vieillards. Si vous me la demandez pour vous ?...

— Oh ! non, non ! Grand merci ! — Mais, monsieur, songez-y, M. Louspillac, — comment vous dirai-je ?... M. Louspillac est capable de vous provoquer !

Michel se prit à sourire. Tout ce qu'il devait désirer et chercher maintenant, c'est qu'en effet la provocation vînt de Louspillac.

— Est-ce par la Grande-Rue qu'ils arrivent? demanda-t-il simplement au petit vieux.

— Par la Grande-Rue, oui, monsieur. D'ici, vous les verrez de loin. D'autant mieux que M. Louspillac fait toujours sa station, — vous savez? — à la boutique de M. Quoniam, le pharmacien, qui demeure là, vis-à-vis du café.

— Ah! pardon! quelle station, je vous prie? Expliquez-moi donc...

— Mon Dieu! mon Dieu! les voici! interrompit le petit vieux tout tremblotant.

Et vite il se sauva à sa table, en suppliant d'un signe Michel de ne plus lui parler.

A cinquante pas, dans la Grande-Rue, qui s'ouvrait large et droite en face du café Militaire, Michel vit alors pour la première fois Louspillac et Beautrubin : Louspillac, le chapeau sur l'oreille, la longue redingote classique militairement boutonnée; Beautrubin, habit bleu barbeau, gilet à fleurs, pantalon de nankin, bas blancs, escarpins. Ils marchaient l'un à côté de l'autre, superbes, fendants, et perpétuellement vainqueurs.

A l'aspect des deux tyranneaux, Michel, malgré le péril qu'il y avait pour lui à ne pas rester maître de ses mouvements, sentit tout son sang bouillonner dans ses veines. Par bonheur, un incident burlesque remit encore son âme en équilibre. Nous ne pouvons passer cet incident sous silence, car ceci est vrai, tout ce qu'il y a de plus vrai! on n'invente pas ces choses-là.

L'établissement de M. Quoniam fait un des coins de la Grande-Rue, et du café Militaire, on pouvait aisément distinguer de son comptoir le petit apothicaire. Quand Louspillac et Beautrubin arrivèrent au trottoir qui longeait l'élégante pharmacie aux vases de cristal bleus et rouges, Beautrubin s'arrêta automatiquement, Louspillac se dirigea vers un angle formé à l'extrémité de la devanture par une avance de la maison voisine, se tourna du côté du mur, et, là....

O Téniers! ô Molière!...— mais non, la chose n'est pas si grave! — ô spirituel auteur du *Gulliver*, qui fais si ingénieusement éteindre par ton héros l'incendie de Lilliput!... — mais non, Swift était humoriste et Anglais! — c'est toi, « harmonieux et délicat Racine, » c'est la péroraison de l'Intimé en faveur des petits chiens en larmes qu'il suffit d'invoquer ici!

... Louspillac se tourna donc du côté de la muraille,

et là... fit à la devanture de Quoniam cette fameuse injure quotidienne qui avait si fort intrigué Michel. A deux pas en avant de son ami, Beautrubin, debout, les joues gonflées, le poing campé sur la hanche, promenait autour de lui un regard triomphant, — tandis que le pauvre Quoniam arpentait à grands pas sa boutique avec l'agitation du désespoir.

— Vous voyez, monsieur! dit d'un ton pénétré à Michel le petit vieux, se courbant à la hauteur de sa table pour n'être pas vu du dehors, — vous voyez! il y a un an, M. Louspillac s'était, un matin, arrêté là comme aujourd'hui; M. Quoniam est sorti, furieux, et l'a injurié. M. Louspillac n'a pas répliqué un mot; mais, depuis, tous les jours du bon Dieu, il répète au même endroit le même... sarcasme, et que voulez-vous que dise ou que fasse M. Quoniam, qui a femme et enfants?

Louspillac se retourna, et le petit vieux se redressa vivement à sa place comme un écolier qui tremble d'être pris en faute par le maître. Mais Michel partit d'un éclat de rire.

Le dédain dans son cœur avait subitement balancé le courroux. De tels adversaires étaient décidément aussi puérils que méchants, aussi ridicules que si-

nistres ! Ces gens-là pouvaient vous tuer un matin, mais ils devaient toujours vous faire hausser les épaules ! A la place d'une périlleuse colère, ce fut un ironique dégoût qui remplit l'âme de Michel, dégoût mêlé aussi d'une certaine douleur; car l'homme, chose étrange ! met volontiers de l'estime dans la haine et souffre de mépriser ce qu'il est obligé de subir.

N'importe ! quand Louspillac et Beautrubin entrèrent dans le café, Michel du moins les dominait et se dominait lui-même.

Louspillac recula stupéfait en voyant *sa* table occupée par un étranger. D'ailleurs, il reconnut presque aussitôt Michel, bien qu'il ne l'eût encore vu qu'une fois, et de loin.

Michel, à qui l'on venait de servir son déjeuner, mangeait et buvait, tout absorbé en apparence par la lecture du journal.

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est, Ernest ? dit Louspillac au garçon d'une voix rauque. Vous avez laissé prendre notre place !

— Dame ! j'ai prévenu ce monsieur; mais il s'était mis là, il a voulu y rester.

— Ah !

On aurait entendu une mouche voler. La dame du café était palpitante. Tous les habitués, penchés immobiles sur leur assiette ou leur tasse, ne perdaient pas un mot, pas un geste de la scène.

Louspillac, comme embarrassé, s'adressa d'un air gauche à Michel. Il avait le parler pénible.

— Monsieur, — vous avez notre table, — le garçon vous a prévenu.

— C'est possible, dit Michel en levant de son journal sur Louspillac un regard indifférent et distrait. On ne loue pas et on ne retient pas des places au café comme au théâtre. Tenez, monsieur, il y a là-bas une table vacante. — Garçon ! la côtelette ?

Il reprit sa lecture.

Louspillac balbutiait, et il ne trouvait pas un seul mot. Il avait une envie féroce de se jeter sur Michel, et il restait cloué debout devant lui. Ce n'était pas crainte, c'était respect. Le coup d'œil calme, clair et droit de Michel l'avait subjugué. Cette brute se sentait devant un homme, ce despote se sentait devant son maître.

— Allons ! venez, vous ! dit-il brusquement à Beautrubin en l'entraînant vers la table que Michel lui avait désignée.

Jusque-là on n'avait pu lire sur le visage de Beautrubin qu'une stupeur hébétée. Mais quand ils furent assis et que Louspillac répondit à voix presque haute à une question de son compagnon : — « Eh ! pardieu ! c'est ce petit gâcheur de Paris ! » — Beautrubin devint pourpre, parla avec vivacité à Louspillac, et fit mine de vouloir aborder à son tour son heureux concurrent à la Société des Amis des Arts. Mais Louspillac le retint impérieusement.

Il avait, lui, un compte encore plus grave à régler avec Michel, qui avait osé protéger Jacqueline contre ses poursuites, qui s'en était vanté peut-être et qui semblait faire la cour à la jeune fille ! C'était lui seul, certainement, que l'affaire concernait, il y allait de son honneur ! Mais comment l'engager ? Il était gêné autant qu'irrité par la manière tranquille et froide de son ennemi, et aussi par tous les regards qui pesaient sur lui. Le café, assez bruyant d'ordinaire, était silencieux comme une tombe. Louspillac entendit un des joueurs de billard dire au fond : — « Eh bien ! Frédéric, c'est à toi de jouer ! A quoi penses-tu ? » — Évidemment, on ne pensait qu'à lui, Louspillac !

Le garçon vint mettre devant Louspillac et Beautrubin des assiettes et des serviettes.

— Qu'est-ce qu'il faut servir à ces messieurs, ce matin ?

— Rien, dit Louspillac très-haut. Nous attendrons que votre intrus veuille bien nous laisser *notre* table. Donnez-moi le journal.

— Mais c'est lui qui l'a ! dit Ernest à voix basse.

— Eh bien ! demandez-le-lui !

Le garçon alla à Michel : — Après vous, le journal, monsieur.

Michel fit un signe de tête affirmatif et continua de lire.

Louspillac haussa les épaules avec affectation, mais Michel était déterminé à ne rien voir. Louspillac, au contraire, voyait tout : il voyait les figures se rassurer, il voyait les bouches chuchoter, il voyait d'instant en instant s'évanouir son atroce prestige.

Le petit vieux qui avait parlé à Michel ne remarquait pas que, depuis dix minutes, le garçon avait enlevé le plateau de son chocolat, et il restait là, sans contenance vraisemblable, sans prétexte plausible, devant une table de marbre, observant de côté Louspillac, et riant sous cape.

— Monsieur Genouillot ! lui cria Louspillac de sa voix stridente et qui prenait aux entrailles.

Le pauvre petit vieux tressaillit et se dressa effaré, tremblant, une sueur froide au front, comme si la trompette du dernier jour eût sonné le grand taratantara à ses oreilles.

— Monsieur Genouillot ! reprit Louspillac, vous n'allez donc pas à votre magasin, aujourd'hui ?

— Je... Pardon !... Si ! j'y vais, bégaya Genouillot en se levant tout ahuri.

— Hé ! monsieur Genouillot ! vous oubliez votre chapeau et votre parapluie, fit le garçon.

— Oh ! merci ! vous êtes bien *bonne !* dit Genouillot à Ernest.

Il sortit, les jambes flageolantes. Il n'alla pas à son magasin, il alla se coucher.

Pauvre et facile triomphe ! On rit de Genouillot, mais c'était peut-être pour pouvoir rire de Louspillac. Michel, imperturbable, n'avait pas un seul moment relevé la tête. Louspillac tordait de rage sa serviette. Bien ou mal, spirituellement ou lourdement, il voulut en finir d'une façon ou d'une autre.

Il quitta sa place et vint se planter de nouveau devant la table de Michel. Mais il était transporté de fureur, et Michel conservait tout son calme. Ce fut bref et net.

— Monsieur, quand vous aurez lu le journal? dit Louspillac.

— Le garçon l'a retenu, monsieur.

— C'était pour moi, monsieur.

— Ah! très-bien!

— Est-ce que vous comptez avoir bientôt fini, dites?

— Mais je ne sais pas, je lis un feuilleton très-amusant.

— Vous le faites exprès, hein?

— Quoi? — Garçon, les fraises!

— Oh! vous tenez à toute force à ce qu'on vous ouvre le ventre, vous!

Louspillac serrait dans sa main sa serviette nouée et roulée; il leva le bras et la lança à la figure de Michel. Mais Michel avait deviné le mouvement, il arrêta la serviette au vol et la jeta aux pieds de son brutal adversaire.

Ils restèrent un moment silencieux, debout, face à face et menaçants : — Louspillac livide, les yeux injectés de bile; Michel pâle, car son généreux sang affluait au cœur.

De toutes les tables et du billard, tous les assistants étaient accourus et faisaient autour d'eux un cercle haletant.

— Vous m'avez insulté, monsieur ! dit Michel d'une voix profonde.

— Ah! vous vous en apercevez ! ricana Louspillac.

— Je le constate.

— C'est pour avoir le choix des armes? Soit! vous l'avez, mon petit monsieur !

— Je n'ai pas seulement le choix des armes, j'ai aussi le choix du mode de combat.

— Hé ! soit encore ! Tête et sang! cela me va, prenez l'avantage.

— Je ne veux pas l'avantage, je veux l'égalité des chances. Vous êtes de première force à l'épée et au pistolet, monsieur, et moi, je n'ai jamais manié de pistolet ni d'épée.

— Tonnerre ! Est-ce que vous ne vous battez qu'au compas?

— C'est possible.

— Eh bien ! tenez, j'en passerai par où vous voudrez ! Arrangez vous-même votre massacre. Voilà mon témoin, M. Beautrubin. Nous attendrons le vôtre chez nous, toute la journée. Dictez les conditions, je signe d'avance. — Vous entendez, vous autres ! — Seulement, que ce soit à mort ! — Mille cartouches ! il fau-

dra que je m'en aille du pays, mais vous vous en irez de ce monde, vous ! — Nous nous battrons à cinq pas, si vous voulez. Ou bien avec un pistolet chargé. Ou bien à l'américaine, tous deux dans une chambre noire, avec des épées ou des couteaux. Bref, faites votre lit comme il vous plaira, mon jeune dameret ! Ça m'est égal la sauce, pourvu que je vous mange !

Il était presque beau en ce moment-là, — beau comme un tigre.

— Venez, Beautrubin ! dit-il.

— Et, suivi de son acolyte, il sortit, la tête haute, tirant violemment la porte après lui.

— Eh bien ! dit Michel au garçon, et ces fraises?

VIII

L'amitié d'un moulin est un bienfait des dieux.

Michel acheva fort héroïquement de déjeuner. Il était content de lui. Les sauvages menaces, les dents grinçantes et la voix rogommeuse de Louspillac avaient pu faire tressaillir ses nerfs, mais sa volonté était restée la plus forte et n'avait pas bronché. Le tout était de se maintenir là.

— Mais c'est que ce gredin est fort capable de me tuer ! pensait-il. Mon seul avantage sur lui, — et dont

j'ai bien le droit d'user et d'abuser, je pense,—c'est qu'il a déjà tué ce pauvre Jules et qu'il est forcé de subir toutes mes conditions. Mais qu'inventer pour égaliser le combat ? Jouer le tout pour le tout, risquer sa vie contre la vie de cette brute, nous battre à un seul pistolet chargé ? cette extrémité paraîtrait mélancolique même à des courages plus éprouvés, même à des haines plus passionnées. — Ah bah ! que je survive ou non, ma petite Jacqueline sera délivrée, et, si je n'ai pas la chance, elle me pleurera : la mort poétise... Sardanapale ! de moi à moi, j'aimerais autant vivre. — Oh ! je vivrai ! — En attendant, je n'ai pas de temps à perdre, car j'ai bien des choses à faire. Il faut d'abord que je trouve un témoin dans Bellevue, chose difficile ; il faut que j'écrive à Paris, chose pénible ; il faut surtout qu'avant ma dernière heure je rapproche et je réconcilie Louis et Jacqueline, chose agréable. — Ah ! ce capitaine Fracasse ne me vaincra toujours qu'à demi.

Quand Michel eut quitté le café, on juge si des groupes animés se formèrent, pleins d'admiration pour Michel et d'exécration pour Louspillac. Deux ou trois déjeuneurs s'esquivèrent, et une demi-heure après, Bellevue était remuée jusqu'en ses profon-

deurs par le récit du grand événement du café Militaire.

Michel savait que Louis rentrait déjeuner chez lui à midi. Il alla donc frapper à sa porte, et ce fut Louis, en effet, qui vint lui ouvrir, une serviette à la main.

— Je vous dérange, lui dit Michel.

— Non pas, et dans cinq minutes je suis à vous.

Louis n'osa pas conduire Michel dans la petite salle où il achevait avec sa mère son très-modeste repas ; il le laissa seul quelques instants dans la première pièce. Michel n'en fut pas autrement fâché ; il en était toujours à se demander : — Où diable prendre dans cette ville un témoin qui ne tremble pas devant Louspillac? — Et il ne trouvait rien.

Comme le jour de son arrivée, Michel vit là, sur la table, la vieille Bible de madame Firmin. Il l'ouvrit à la page marquée par le signet, et il lut.

C'était le passage où le berger David provoque au combat le géant Goliath. Le Philistin est armé et cuirassé ; David n'a que sa fronde et sa panetière. Mais il a aussi la foi dans le seigneur Dieu, et il veut faire voir au peuple que « le Seigneur sauve, non pas par l'épée ni par la lance, car la guerre est au Seigneur. » Il marche contre Goliath, prend une pierre

dans sa panetière, la lance avec sa fronde et tue le géant.

— Diantre ! se dit Michel, David me paraît furieusement ressembler à ce personnage de comédie qui ne se bat qu'à quinze pas, lui au pistolet et son adversaire à l'épée. — Mais je suis un sot de faire ici de l'esprit ! La grandeur et la beauté de la légende biblique, c'est cette simple et profonde confiance dans le Seigneur et dans la justice. Ah ! si j'étais un croyant, j'accepterais le duel à un seul pistolet chargé, et je me fierais au jugement de Dieu. Oui, mais cependant, la mère de Jules a mis le signet à cette page et Louspillac a été le vainqueur de son fils !... — Eh ! qui me dit que Louspillac a été le vainqueur ? S'il est vaincu aujourd'hui, n'est-ce pas Jules qui le vaincra ?

En ce moment, Louis rentra avec sa mère.

— Je viens vous prendre, leur dit Michel à brûle-pourpoint, pour aller ensemble chez votre cousine et nièce Jacqueline.

Louis rougit et pâlit.

— Il l'aime bien ! pensa Michel.

Madame Firmin s'étonnait et se défendait.

— Voyons ! reprit Michel, vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ? Vous êtes bien sûrs que je ne vous

entraînerais pas dans une fausse démarche? Venez donc, je vous expliquerai tout, ou plutôt tout s'expliquera de soi.

Louis avait déjà son chapeau sur la tête.

— Voilà ton châle, bonne mère, dit-il.

Ils partirent. Pendant tout le chemin, Michel refusa en riant de rien éclaircir.

Jacqueline, en les voyant, ne fut pas moins surprise que Louis et que sa mère. Cependant, elle embrassa madame Firmin avec la plus grande émotion et tendit à Louis sa petite main blanchette.

— Vous me regardez comme pour me questionner, mademoiselle, lui dit Michel. Ne vous avais-je pas avertie que je pourrais bien un beau matin risquer chez vous cette invasion? Asseyons-nous et parlons à cœur ouvert. Vous ne savez pas le beau métier que je viens faire ici? Je viens vous trahir tous et vous dénoncer les uns aux autres. Oui, vraiment, je trahirai vos sentiments généreux et je dénoncerai votre bonne amitié! Vous d'abord, Jacqueline, sachez que Louis n'a pas cessé de vous aimer; sachez que votre chère et digne tante n'a pas cessé de souffrir en pensant à votre froideur, et n'a pas cessé de vous pardonner en souffrant. Vous, madame, vous, mon brave Louis, appre-

nez que le cœur de Jacqueline a toujours été et sera toujours avec vous; qu'en paraissant vous abandonner elle se dévouait encore, et qu'elle se résignait à vivre seule et méconnue pour ne pas laisser de prétexte à la jalousie et à la colère de ce brutal et odieux malandrin!...

— Louspillac! s'écria Louis en se levant avec menace.

— Ah! monsieur, monsieur! dit Jacqueline, pour que vous parliez ainsi, — ce n'est pas possible! — il faut qu'il n'y ait plus de danger.

La mère ne pouvait prononcer un mot, mais son attitude muette et suppliante faisait la même interrogation.

— Il n'y a plus de danger, en effet, reprit Michel en les regardant. Il n'y en aura plus du moins dans quelques heures. Votre enchantement est tout à fait rompu, princesse Jacqueline. Vous savez, j'en avais juré mon grand serment! Tel que vous me voyez, je suis la colombe de l'arche qui vous annonce que les grandes eaux se sont écoulées.

— Oh! mais, quel bonheur! et comment se fait-il?

— Ah! qu'il y ait ou qu'il n'y ait plus danger,

interrompit Louis, — Jacqueline, est-ce vrai ce que M. Michel a dit de vos sentiments ?

— Eh ! oui, c'est vrai ! J'ai bien souffert, allez ! Embrassez-moi, ma bonne tante ! Comment avez-vous pu me croire si changée, si ingrate ? Je sais bien que les apparences étaient contre moi. Je n'osais même plus vous parler. Combien de fois, passant auprès de vous, chère mère, j'ai été sur le point, sans que personne me vît, de vous baiser la main, et puis de me sauver... là, rien que cela ! Eh bien ! je ne l'osais pas. Mais je ne me suis jamais sentie plus unie à vous que pendant tout ce temps où nous avons vécu séparés.

— Jacqueline ! s'écria Louis, voilà des mois et des années que je me tiens à l'écart, silencieux, résigné, renfermé dans mon travail et dans mon devoir, en apparence sans but, sans idée et sans espérance : Jacqueline, j'attendais cette minute, cette bienheureuse minute où nous sommes !

— Pauvre Louis !

— Dites-moi maintenant que vous voulez bien m'aimer, Jacqueline ?

Jacqueline regarda Michel qui la regardait, et elle rougit.

9.

— Je veux être votre femme, Louis, répondit-elle gravement.

Ah ! ce fut si bien dit, avec un sentiment si délicat ! Loin de froisser l'âme de Michel, elle la caressa presque. Il se rappela, tout attendri, le jour où elle touchait et pansait sa blessure. Elle avait la voix aussi légère que la main, jamais douloureuse et toujours douce !

— Cher cœur d'ange ! pensa Michel. Mais ce qu'elle ne sait pas elle-même, je ne dois pas le savoir, moi.

Il se leva brusquement pour cacher son émotion. Jacqueline courut à lui.

— Monsieur Michel, il y a une chose qui m'inquiète. Le danger qui n'est plus sur nous, vous ne l'avez pas détourné sur vous, dites ? Vous n'avez pas de querelle avec M. Louspillac ?

— Ma jolie sœur, ce serait doux de mourir pour vous, au moins ! Mais votre cause est bénie, et il ne peut jamais y avoir péril à l'embrasser.

— Mon Dieu ! reprit madame Firmin, vous ne répondez pas à la question de Jacqueline, monsieur !

— Mai si, j'y réponds ! Le fait est que M. Louspillac est maintenant beaucoup moins redoutable qu'on ne s'imagine, et j'avais raison de dire que sa

première et cruelle victoire l'avait désarmé pour toujours. Ainsi, rassurez-vous. Je lui ai déjà rogné les griffes et je suis certain d'en venir à bout plus aisément que je ne l'espérais moi-même.

— En vérité ! dit Jacqueline. Oh ! vous faites tout ce que vous voulez, vous ! mais comment donc vous y êtes-vous pris ?

— Ah ! voilà ! c'est mon secret, mademoiselle ! et vous ne le saurez pas, s'il vous plaît, avant vingt-quatre heures peut-être. A mon tour d'être mystérieux, comme vous l'avez été le premier jour. Je vous avertis que je suis en train de prendre ma revanche.

— Vous avez une mémoire terrible ! dit Jacqueline. Tenez, de ce premier jour, le seul souvenir que j'aie gardé, moi, le voici.

Elle alla décrocher et lui apporta son dessin du moulin, qu'elle avait fait encadrer dans une vieille bordure de bois, un peu dédorée mais très-belle de style.

— Tiens ! Jacques et son moulin ! dit Louis.

— Jacques ! s'écria Michel frappé d'une idée. Eh ! parbleu ! voilà mon homme !

— Qu'avez-vous donc ? dit Jacqueline.

— Rien. Seulement, je cherchais quelque chose que

j'ai trouvé, grâce à mon bon ange, grâce à vous. Mais il faut maintenant que je vous quitte d'autant plus vite.

On essaya vainement de le retenir. Il ne voulait pas que son cœur amollît son âme. Il serra toutes ces mains amies, celle de Jacqueline la première et puis la dernière, et il s'éloigna à grands pas, triste de les laisser, content de les laisser ensemble.

En moins de trois quarts d'heure, il arriva au moulin, qu'il n'avait pas revu depuis le jour du baiser. L'impression qu'il ressentit fut étrange ; mais ce n'était plus le temps des rêveries. Il s'approcha et trouva au pied de l'escalier du moulin le grand Jacques à demi étendu sur un banc et dînant sur le pouce, d'une grosse miche de pain égayée de petit salé.

— Bonjour, monsieur Jacques, fit-il.

— Eh tiens ! c'est vous, le monsieur du dessin ! Comment vous va ? Vous plaît-il de manger un morceau avec moi ?

— Oh ! oh ! à la bonne heure, monsieur Jacques ! vous êtes hospitalier aujourd'hui.

— Ah ! dame oui, quand on connaît le monde !

— Mais je viens pour vous demander un bien plus grand service. Ecoutez-moi.

Il raconta la scène du café Militaire, après avoir eu soin d'éclairer les vrais sentiments de Jacqueline à l'endroit de Louspillac.

Quand il eut fini, le meunier se leva en pieds.

— Allons au Louspillac, dit-il avec son beau sang-froid. Je lui démolirai tôt sa grande carcasse maigre. Vous, monsieur, vous n'aurez qu'à tenir Beautrubin.

Michel eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'il réclamait de lui une aide beaucoup moins directe, et qu'il le priait seulement de lui servir de témoin. Jacques secoua la tête avec une grimace de mécontentement.

— Un duel, faible moyen! dit-il. Cet être-là, monsieur, est hardi et mauvais. Vous êtes trop poli avec un chien enragé! A quoi diable allez-vous vous battre?

— Ma foi! j'en suis à le chercher encore. Il y a une heure, je ne savais même pas où trouver un témoin qui n'eût pas peur de ces gens-là. Mademoiselle Jacqueline m'a fait penser à vous par hasard, et cela m'a frappé. Mais où, quand et comment me battrai-je? je l'ignore.

— Pour l'endroit, monsieur, si vous en voulez un

joli, choisissez mon moulin. C'est gai, c'est solitaire. Le terrain tout autour est uni comme un miroir. Et vous serez autant dire chez vous.

— Pardieu ! vous avez raison. J'aimais tant ce paysage ! et j'espère bien que je suis raccommodé avec lui maintenant.

Michel, suivi de Jacques, fit le tour du moulin, examinant avec soin les dispositions du lieu.

— Attendez donc ! s'écria-t-il. Une idée amène l'autre, vous savez. — Il m'en vient une. — Oui, c'est une chance, cela !... un peu risquée. Mais je ne dois pas être difficile. — Ah ! j'ai trouvé, mon brave monsieur Jacques ! j'ai trouvé ! — Vous avez au moulin ce qu'il faut pour écrire, n'est-ce pas ?

— Oh ! fort bien.

— Apportez-moi cela, je vous prie, et, pendant que je griffonnerai là sous ce berceau, ayez l'obligeance de vous préparer pour aller porter mes conditions à M. Louspillac. Je vous demande mille pardons de disposer ainsi de votre temps.

— Allez ! allez donc toujours ! Si vous pouvez écheniller le pays de ces espèces-là...

Un quart d'heure après, le grand farinier revenait devant Michel en tenue des dimanches : veste bleu

clair, pantalon bleu foncé, chemise blanche au large col rattaché d'un cœur d'or.

— Vous êtes superbe, monsieur Jacques! dit Michel.

— Oh! dame oui! pour ces choses-là il faut être convenable. Qu'est-ce que j'ai à faire maintenant?

— Voici. Vous irez trouver M. Louspillac, qui vous attend chez M. Beautrubin. Vous lui remettrez de ma part cette note que j'ai copiée en double, et vous lui demanderez d'en prendre connaissance. Ce sont mes conditions expresses. Recommandez-lui d'en peser scrupuleusement tous les termes... S'il y fait des objections, vous protesterez au nom de mon droit d'offensé, et vous reviendrez me le dire. S'il accepte, ainsi qu'il le doit, vous le prierez et vous prierez son témoin de signer comme moi ces deux papiers. Vous signerez après eux. Vous leur laisserez une des copies, et vous me garderez l'autre. Je leur abandonne le choix de l'heure; ils vous diront s'ils préfèrent ce soir ou demain matin, et vous me rapporterez leur réponse à ce sujet. C'est tout.

— Suffit! dit le grand Jacques.

Il serra les deux papiers dans sa poche et tourna immédiatement les talons.

— Voilà un admirable ambassadeur! pensa Michel, un ambassadeur qui ne raisonne pas!

Il se mit alors à écrire pour Paris trois ou quatre de ces testaments sous bénéfice d'inventaire, dictés par le doute et signés par l'espérance. Il fit aussi une lettre adressée à Louis. Il lui disait que sa mort, après la mort de Jules, équivalait moralement à la mort de Louspillac. Louis pouvait dorénavant se considérer comme parfaitement libre et ne devait plus penser qu'à vivre heureux et à faire Jacqueline heureuse.

Michel venait de fermer ses lettres quand Jacques revint.

— Eh bien! accepte-t-il? demanda Michel vivement.

— Il accepte. Mais, monsieur, je ne sais pas, moi, si c'est une bonne chose.

— Voyons, comment cela s'est-il passé?

— D'abord, ils ont paru un peu étonnés de voir ma personne. Mais je sais me faire respecter. J'ai dit au Louspillac : « Lisez ce papier. » Il l'a lu, et puis il est parti d'un grand éclat de rire et a haussé les épaules. Je lui ai dit : « Nous ne sommes pas à la comédie, supprimons les gestes. Lisez derechef et adaptez votre intelligence aux moindres mots. — C'est inutile!

qu'il a dit, j'ai compris déjà. — Et la chose vous convient-elle? — Oh! parbleu, oui. — Alors signez les papiers et faites signer monsieur. » Il a mis sa griffe, et a dit à son Beautrubin : « Signez; allons! signez, vous lirez après! » Et l'autre a signé, — caniche! J'ai écrit de même mon nom, j'ai repris un des papiers que voici, et j'ai demandé : « Votre heure à présent? » Louspillac a répondu : « A cinq heures, ce soir même; nous serons au moulin une heure après vous, avec les armes. Toute la ville est en rumeur, et demain matin nous serions gênés. » — J'ai répliqué : « C'est bon! » Je suis sorti, et me voilà. Mais, prenez garde, mon cher monsieur! En me reconduisant, ce Louspillac avait l'air tout satisfait, tout moqueur et tout triomphant. Prenez garde!

— Oh! maintenant, mon brave Jacques, je n'y peux rien; mais, allez! la justice ne perd jamais que le premières parties.

IX

« Comment le torero pique le taureau. »

(*Tauromachie de Goya.*)

Louspillac et Beautrubin se tenaient dans une pièce du rez-de-chaussée, — Louspillac, fumant sa pipe et se versant, de temps en temps, d'une bouteille déjà aux trois quarts vidée, un demi-verre d'eau-de-vie, — Beautrubin s'humectant simplement, par intervalles, de quelques gorgées de liqueurs des îles, qu'il prétendait plus appropriées à son tempérament.

— Puis-je lire? demanda humblement Beautrubin, quand le grand Jacques fut parti.

— Oui, lisez, mon cher, et lisez tout haut. Vous allez rire.

Beautrubin lut la note de Michel :

« M. Michel D..., gravement et publiquement in-
» sulté par M. Louspillac, a proposé, et M. Louspillac
» et les deux témoins soussignés ont accepté les con-
» ditions de rencontre qui suivent :

» L'arme sera le pistolet, le lieu le moulin dit de
» Jacques.

» Les adversaires seront placés, *les yeux bandés*, un
» pistolet chargé de deux balles à la main, chacun à
» un point opposé de la motte ronde en maçonnerie
qui forme la base du moulin. Ils se feront face l'un à
l'autre, de manière à devoir nécessairement se ren-
» contrer en suivant la saillie de ladite motte.

» Après le signal donné par les témoins, ils pourront,
» à leur gré, s'avancer, s'arrêter en chemin ou attendre
» tout à fait en place ; il leur est seulement interdit de
» reculer. Mais, soit qu'ils marchent, soit qu'ils de-
» meurent immobiles, ils observeront toujours cette

» unique et absolue condition de ne pas s'écarter d'une » ligne de la motte circulaire.

» Ils tireront quand et comme ils voudront, à plu- » sieurs pas ou à bout portant. — Lorsque l'un aura » tiré, et seulement alors, il pourra arracher son ban- » deau, mais il ne devra plus bouger jusqu'à ce qu'il » ait essuyé le feu de son adversaire.

» M. Michel D... accepte pour le combat les pistolets » de M. Louspillac.

» Tout ce qui n'est pas défendu par la présente con- » vention sera considéré comme permis. »

— Eh bien ! mon cher, demanda Louspillac, que dites-vous de ce duel à colin-maillard ?

— Je dis, je dis qu'il y a quelque chose là-dessous, et qu'il faut se défier.

— Bah ! ce petit sot se croit bien fin et s'imagine avoir égalisé les chances et paralysé mes moyens ! L'imbécile ! il me supprime les yeux et les mains, c'est vrai, mais il me laisse ce que j'ai de meilleur...

— Quoi donc ?

— Les oreilles ! dit superbement Louspillac. Mon cher, j'ai l'ouïe d'un lézard, d'un lièvre, d'un Caraïbe.

Mon homme ne fera pas un mouvement, un pas, un geste, que je ne le voie avec ceci, ajouta-t-il en désignant ses larges ouvertures des deux côtés de la tête.

— Très bien ! mais il peut ne pas bouger ! il peut avoir l'oreille fine, lui aussi !

— Hé ! hé ! savez-vous, Beautrubin, je mettrai des chaussons de feutre. Tout ce qui n'est pas défendu est permis. L'essentiel, c'est de tirer le premier. — Quand il aura deux balles dans l'estomac !... — Ah ! Beautrubin, ayez soin de me placer le côté droit touchant le mur : j'aurai la main du pistolet plus près de son cœur !

— Quel sang-froid et quelle énergie ! dit Beautrubin avec admiration.

— Soyez tranquille, mon gros, le Parisien est frit ! Ah ! le brigand ! il me contraint à laisser Jacqueline à Louis ; mais il me le paiera un peu cher ! Ce qui m'ennuie, c'est qu'à cause de ces bêtes de préjugés, il faudra nécessairement que je quitte le pays, que je vous quitte, mon pauvre Beautrubin !

— Jamais ! s'écria Beautrubin ému. Mon Dieu ! qu'est-ce que je deviendrais sans vous, Louspillac ? Si vous me le permettez, je vous suivrai, je vous suivrai partout, mon ami !

Louspillac consentit avec magnanimité. Ce fut fort touchant. Louspillac, qui, dans ce duel étrange, représentait le côté ironique, tortillait sa moustache avec un sourire complaisant. Beautrubin, qui représentait le côté sentimental, avait presque la larme à l'œil. Dans son attendrissement, il offrit à Louspillac de rester à Bellevue le temps de lui tuer Louis. Tout bien pesé, Louspillac refusa. C'était ridicule, sans doute ; mais enfin, il y avait un certain degré où l'on était parfois obligé de ménager l'opinion.

Ces points réglés, Louspillac qui, dans la prévision de la mort de Michel, ne voulait sous aucun prétexte goûter de la prison préventive, emplit à la hâte un sac de voyage de ses effets les plus nécessaires et emprunta mille francs en or à Beautrubin... pour n'être pas gêné dans sa fuite.

L'heure était arrivée. Louspillac avala le restant de la bouteille d'eau-de-vie et se leva, animé par l'esprit de l'alcool, comme Michel par l'idée du juste.

Il retira ses pistolets de leur boîte, les engouffra dans les immenses poches de derrière de sa redingote, et chargea Beautrubin de la poudre et des balles.

— De cette façon, dit-il, on ne verra rien ; nous se-

rons censés sortir pour notre promenade habituelle et les polissons ne nous feront pas cortége.

La précaution était utile. Aux coins des rues, aux pas des portes, Louspillac et Beautrubin trouvèrent sur leur chemin vingt groupes pareils à ceux qui se forment à Paris la veille d'une révolution. De ses mille paires d'yeux, Bellevue en émoi les regarda passer, analysa leur démarche, scruta leurs habits. Quoniam et deux ou trois autres ne purent même y tenir et les suivirent de loin. Beautrubin en avertit Louspillac, qui, sûr de la victoire, ne parut pas autrement fâché d'avoir des témoins.

— Laissez-les faire ! dit-il à Beautrubin.

Mais tout à coup il pâlit et fronça le sourcil : il voyait déboucher, de la rue où demeurait Jacqueline, madame Firmin et Louis, qui étaient restés jusque-là chez l'enfant prodigue et qui revenaient parlant à la fois et vite, comme des gens débordant d'aise. En ce moment, la rencontre de la mère et du frère de Jules, et cette joie peinte sur leur visage, n'étaient certes pour Louspillac ni un souvenir heureux ni un présage rassurant. Troublé malgré lui, il se mit à jurer et dit à Beautrubin :

— Jour de Dieu ! voyez, Beautrubin : notre intri-

gant de Parisien n'a pas perdu son temps. Eh bien! il a eu raison. Je vais lui prouver qu'il n'avait vraiment pas de temps à perdre, jour de Dieu!

Il ne prononça plus une parole jusqu'à son arrivée au moulin. Ce serait bien hardi pourtant de dire qu'il réfléchissait.

Quoniam et les autres curieux n'osèrent pas le suivre ostensiblement dans la plaine, mais ils restèrent spectateurs à distance, sous les arbres de la grand'route. Il était alors près de six heures, et le jour commençait à baisser.

Michel, assis sur le banc du berceau, achevait de remettre ses lettres et de donner ses instructions à Jacques quand il aperçut Louspillac et Beautrubin. Il fit quelques pas au devant d'eux et les salua. Louspillac toucha le bord de son chapeau.

— Je ne vous apporte pas mes excuses, dit en ricanant le matamore.

— J'y compte bien, monsieur, répondit Michel.

Louspillac croyait se montrer supérieur en se montrant insolent. Michel, en dépit de tout, voulut rester et resta calme et poli.

— Voici les joujoux! reprit Louspillac en tirant de sa poche les pistolets, qu'il jeta sur la table. Chargez-

en un, Beautrubin; monsieur le meunier chargera l'autre, — s'il sait comment s'y prendre toutefois.

— N'ayez peur! dit Jacques, ça me connaît! j'ai tué deux loups, moi, l'hiver dernier.

— Voilà donc le fameux moulin! continua Louspillac. — Ah ça! monsieur, j'ai accepté sans observation votre duel d'aveugles avec toutes ses conditions. Mais, à tâtons, on peut se manquer. Votre convention n'a pas prévu ce cas. Je pense qu'alors ce serait à recommencer!

— Cela allait sans dire, monsieur.

— A la bonne heure! Or ça, vous autres, dépêchez-vous un peu. Je voudrais, moi, rentrer à Bellevue avant la nuit close.

— C'est fait, dit Beautrubin. Nous avons chargé les armes ensemble.

Il présenta les deux pistolets à Michel.

— Monsieur, si vous voulez choisir?

— Oh! peu importe! je prends celui-ci...

— Hé! dites donc! dites donc! monsieur Louspillac! s'écria tout à coup Jacques; vous avez mis des chaussons, vous, et M. Michel a des bottes. Ce n'est pas de jeu, ça!

Beautrubin déploya la copie des conditions et lut

solennellement : « Tout ce qui n'est pas défendu par la présente convention séra considéré comme permis. »

— C'est juste ! c'est juste, Jacques ! dit Michel. Allons, messieurs, bandez-nous les yeux et mettez-nous en place.

Beautrubin avait apporté un épais foulard; il pria Michel de s'asseoir sur le banc et lui banda les yeux avec soin. Jacques tira de sa poche un immense mouchoir de cotonnade tout blanc, et fit la même opération à Louspillac. Puis, Beautrubin, qui s'arrangea pour avoir fini le premier, conduisit Michel par la main et le plaça touchant le moulin du bras gauche, ainsi que son ami le lui avait recommandé. Louspillac fut nécessairement mené par Jacques au côté opposé. Les deux adversaires étaient tournés vers l'extrémité postérieure du moulin, de façon à n'être dérangés sur leur route ni par l'escalier ni par les ailes. Une distance d'environ quinze pas les séparait.

Alors, après avoir échangé un mot avec Jacques, Beautrubin donna le signal en frappant trois coups dans ses mains.

Un duel est ordinairement l'affaire de très-peu d'instants. Mais ici, dans ce combat mêlé d'embus-

cade, dans cette lutte de ténèbres où il n'y avait pas à se viser, mais à s'épier, l'attente, effort terrible et cruelle torture de ces sortes de rencontres, l'attente pouvait et devait être longue et poignante. Pendant cinq minutes, Michel et Louspillac demeurèrent immobiles. Ils se laissaient venir l'un l'autre et s'accoutumaient peu à peu au silence et à la nuit.

Enfin Louspillac, l'oreille aux écoutes, tendant son pistolet et prêt à tirer à la plus légère impression, avança doucement et lentement un pied, puis l'autre, puis s'arrêta. Michel ne bougeait pas. Après deux autres minutes, Louspillac fit un geste de résolution, et, toujours guidé par la saillie de la motte, marcha cinq pas de suite avec les mêmes effarements. Michel ne bougeait pas. Il n'y avait plus entre les deux adversaires que sept ou huit pas et une courbe à peine sensible. Chaque mouvement pouvait maintenant être mortel, Louspillac le savait bien. Mais tirer à distance, c'était jouer gros jeu! Sa respiration soulevait à flots précipités et silencieux sa poitrine. Michel ne bou geait pas.

Une nouvelle pause de cinq éternelles minutes convainquit Louspillac que Michel avait résolu de demeurer en place jusqu'au bout et de concentrer toute son

attention à entendre approcher son adversaire. Il fallait donc qu'il appliquât, lui, tout son soin à dérober le plus léger soupçon de sa marche, et, grâce à ses chaussons, il put encore avancer de trois pas sans faire plus de bruit qu'un fantôme.

Il prenait des précautions infinies, il ne se présentait pas de face, mais de biais, se collant contre le mur, s'effaçant, se couvrant le plus possible. Mais sa redingote le trahit. Le frôlement du drap sur le plâtre grenu fut un indice.

Michel était resté jusque-là fixe, droit, de bronze comme une statue ; Jacques et Beautrubin le virent alors, d'un mouvement lent et muet, plier et poser en terre le genou droit.

Ce simple et calme changement d'attitude, qui retournait et dénouait si aisément tout le drame, fit reculer Beautrubin de terreur.

— Ah ! mais !... ah ! mais !... commença-t-il.

Jacques posa la main sur l'épaule de Beautrubin, et de son index allongé, lui montra la ligne : *Tout ce qui n'est pas défendu est permis.* Beautrubin n'en fit pas moins de nouveau un mouvement en avant, comme pour prévenir du danger son ami. Mais Jacques, les mains hautes, les doigts écartés, lui dit

simplement à demi-voix cette forte et laconique parole :

— Je vous pile !

Beautrubin leva son regard vers l'athlétique garçon qui surplombait sur lui. Il pâlit, soupira... et laissa faire la fatalité.

Louspillac, cependant, n'était plus qu'à un pas de son adversaire. Un dernier mouvement, — il touche du genou le genou de Michel ; à l'instant, il presse d'un geste convulsif la détente ; le coup part, les deux balles effleurent les cheveux de Michel et vont briser à vingt pas de là les jeunes branches d'un acacia nain. Louspillac, plus prompt que l'éclair, arrache son bandeau, et voit, spectacle foudroyant ! son adversaire à genoux, le buste renversé en arrière, le menaçant de son arme dirigée vers son front en droite et ferme ligne. Louspillac jette un cri, et, d'un geste instinctif et rapide, enlève le bandeau de Michel, peut-être pour qu'il voie bien du moins la mort qu'il va donner.

— Ce n'était pas permis ! dit-il en même temps d'une voix étranglée, désignant vaguement la posture de Michel.

— Si fait ! car ce n'était pas défendu ! Ne bougez

pas, monsieur ! ne bougez pas ! Votre vie m'appartient à cette heure !

Michel, calme et courroucé, était beau, en ce moment, comme le fier et sévère archange dont il portait le nom. A genoux, c'était lui qui semblait debout ! Louspillac était lâche, mais non pas poltron ; pourtant une sueur froide lui coulait du front, ses dents claquaient, ses membres tremblaient.

— Ne le tuez pas ! gémit piteusement Beautrubin.

— Ne pas le tuer ! Ah ! l'âme de Jules Firmin est en moi ! Si je n'use pas de mon droit, accomplira-t-il loyalement la condition que je lui imposerai ?

— Laquelle ? demanda Louspillac anéanti.

— Quitter demain le pays pour n'y jamais revenir.

— Ce s... pays ? pas demain ! ce soir ! s'écria impétueusement Louspillac.

— Et, de loin comme de près, vous cesserez de persécuter Jacqueline ?

— Oui ! que le diable l'emporte !

— Sur quoi me jurez-vous ?

— Sur l'honneur.

— Soit, dit Michel avec un peu d'ironie. Si vous manquez à votre parole, vous aurez à revenir là, à

cette place où nous sommes, sous le feu de ce pistolet. Ces deux messieurs en sont témoins. En attendant, allez, — j'ai horreur de tuer, moi! vous êtes libre et quitte, — si ce n'est de Dieu.

Michel se leva, retira la capsule de son pistolet et le rendit à Beautrubin.

Ainsi David vainquit Goliath encore une fois, mais, fort jusqu'à la fin, lui fit grâce.

Pour Louspillac, son grand corps gauche et roide était plus roide et plus gauche que jamais. Il fourra son pistolet dans sa poche, respira fortement, s'essuya le front, alla prendre son chapeau. Il avait le pas comme ivre, et il riait d'un rire à la fois niais, insolent, furieux et joyeux.

— Adieu, monsieur mon vainqueur! dit-il à Michel. C'est égal, vous n'avez pas eu grand'peine à me viser comme ça, géométriquement.

— Vous m'aviez défié de me battre au compas! répondit froidement Michel.

— Venez, Beautrubin ! dit Louspillac.

Ils s'éloignèrent à grands pas par la campagne, car du côté de la route les curieux s'étaient insensiblement rapprochés.

Le soir même, à onze heures, un cabriolet vint

prendre Louspillac et Beautrubin et les conduisit à Angers. Le lendemain, M. Molineau, le notaire, reçut de Beautrubin une lettre qui le priait de mettre en vente sa maison et son jardin.

X

Au fil de l'eau.

Quelques semaines après, dans les derniers jours d'octobre, par une pure et fraîche matinée, une affluence relativement considérable accompagnait sur le quai de l'Oudon, Michel quittant Bellevue pour retourner à Paris. Louis et Jacques avaient voulu épargner à leur ami les cahots de la diligence, et allaient le conduire par eau à Angers, dans le canot du moulin. Madame Firmin et Jacqueline étaient de la par-

tie, et, assises déjà au fond du canot, attendaient la fin des adieux.

Mais les adieux ne finissaient pas ; les serrements de mains, les souhaits, les recommandations se renouvelaient et se succédaient sans cesse. Les grosses constructions de la nouvelle mairie étaient achevées, le drapeau des couvreurs flottait sur le toit, un jeune architecte d'Angers devait, sur les indications de Michel, surveiller les derniers détails ; mais tous conjuraient Michel de revenir au printemps revoir son œuvre complète.

Il y avait là, sur la berge, toute la trop nombreuse population de cette histoire : — M. et madame Fabert et Céleste ; M. Molineau et sa vaillante femme, qui ne jurait plus maintenant que par le nouveau vainqueur ; M. et madame Bigle ; Jacquot et Jacquinet ; le bonhomme Sanas, le prudent Rusant, le pétulant Quoniam, le pauvre petit vieux Genouillot, le célèbre Fortin lui-même, nommé enfin membre et président de la Société des Amis des Arts, sur la généreuse démission de Michel. Ajoutez les ouvriers de la mairie, les curieux, les ennemis et les victimes de Louspillac et de Beautrubin : c'était presque une foule, une foule enthousiaste, une foule attristée.

La bourgade que Michel avait dotée de son Hôtel de Ville et délivrée de son tyran ne pouvait laisser partir froidement son architecte et son héros, et lui apportait naturellement ces témoignages et ces vœux dont les peuplades primitives devaient fêter Amphion bâtisseur de villes ou Hercule dompteur de monstres. Que l'on compare ce départ triomphal à la fuite nocturne de Louspillac et de Beautrubin, et que l'on nie la justice!

Michel enfin s'arracha aux vivats et aux embrassements et s'élança sur la barque, d'où il adressa de la main un dernier salut à tous ses vieux amis de deux mois. Louis et Jacques avaient déjà détaché l'amarre, et quelques coups de rames et un détour de la rivière dérobèrent bientôt à Michel la petite ville où il laissait le calme, la paix et la gaieté, pour aller se replonger dans le bruit, la lutte et la mélancolie de Paris.

Néanmoins, la meilleure et la plus chère part de Bellevue restait encore pour un peu de temps à ses côtés avec Jacqueline et Louis.

Jacqueline et Louis n'étaient pas mariés encore. Leurs noces devaient se faire sous huit jours. Michel, ardemment supplié d'y servir de témoin, avait allégué

de graves affaires nécessitant impérieusement sa présence à Paris. Louis avait beaucoup insisté, Jacqueline... un peu moins. Mais la raison avait fini par l'emporter.

« La raison » est le mot; car pour un jeune homme passionné comme Michel, il y avait peut-être de la folie à s'oublier dans une trop longue intimité avec une fille charmante comme Jacqueline. La loyauté de Michel était par bonheur son talisman. Il ne pouvait vouloir perdre ceux qu'il avait sauvés, et jouer le rôle du serpent dans le paradis qu'il leur avait fait. Après avoir vaincu Louspillac, il devait se vaincre lui-même, c'est évident. N'importe! le plus courageux était encore de fuir.

Et il fuyait. Doucement emporté par la barque comme par un songe, il regardait, pensif, passer et s'effacer les paysages. Rien de plus ravissant et de plus varié que ces bords de l'Oudon. Parfois un bois tout chantant d'oiseaux croisait par-dessus la petite rivière ses branches et ses feuilles et enfermait la barque et les voyageurs dans une chambre de verdure d'où ils ne voyaient pas même le ciel. Puis, au sortir de là, quelques roches faisant gros dos, resserraient, contournaient et précipitaient le cours de l'eau, et le

capitaine Jacques et son matelot Louis devaient, pendant cinq minutes, donner toute leur attention à la manœuvre. Mais bientôt les rives s'abaissaient, la plaine s'étendait au loin brillante et dorée, la rivière coulait droite et calme, et les rameurs laissaient la barque aller toute seule au gré de la vague lente.

Michel, par instants, se croyait vraiment dans un rêve, dans un rêve à la fois heureux et douloureux. La vie a de ces hallucinations. Ce tableau mouvant de la campagne, le souvenir de ces deux mois si pleins et si rapides, la présence, tout à l'heure dissipée, des derniers amis, de ceux qui avaient occupé surtout ce coin frais et reposé de son existence, tout cela dans le cœur et la pensée de Michel semblait apparaître et disparaître à travers un prisme.

Il n'était guère, on le conçoit, en train de parler. Jacques, qui n'était pas en général fort causeur, entonnait seulement par intervalles, d'une voix pleine et forte, quelque chanson rustique. Louis et sa mère relevaient seuls la conversation, remerciaient Michel avec effusion de leur délivrance, et lui faisaient promettre, pour la vingtième fois, de revenir, la saison prochaine, à Bellevue.

Pour Jacqueline, si vivante et si enjouée d'ordinaire, elle se taisait et songeait, répondant seulement aux questions directes par un sourire vague et des monosyllabes distraits. La petite langue rose ne passait que lentement sur ses lèvres, comme si, pour l'instant, elle trouvait amère la coupe de la vie ! Évidemment Jacqueline était triste. La nuance moins flatteuse pour Michel, c'est qu'elle ne cherchait pas du tout à dissimuler sa tristesse.

Mais ce n'était pas ce qu'il avait de vaniteux qui était touché en lui, c'était ce qu'il avait de tendre, et il se disait :

— Allons ! pauvre chercheur d'idéal ! quand tu douteras, quand tu souffriras parce que tu verras t'échapper ton rêve, tu pourras du moins te consoler en pensant qu'il y a quelque part au monde une âme, douce et simple, pour laquelle, au fond et de loin, tu as été un instant, toi-même, ce rêve que tu n'atteindras jamais.

Le moment de la séparation approchait. Ce n'était déjà plus l'Oudon, c'était la Mayenne. Puis ce fut la Sarthe, puis Angers. Pendant la dernière demi-heure, tous furent silencieux, et l'on n'entendit dans la barque que la cadence des rames régulières.

On n'eut pas plutôt touché le quai qu'il fallut se dire tout de suite le dernier adieu. Le patron d'un bateau qui devait remorquer la barque au retour attendait avec impatience, et, quant au chemin de fer, il n'attendait pas. Michel échangea donc vite de bonnes et chaudes poignées de main avec Louis et avec Jacques. Madame Firmin l'embrassa comme un fils. Puis, elle poussa vers lui Jacqueline, qui se tenait là interdite et pâlissante.

— Embrassez-la donc aussi ! dit-elle.

Michel alors l'embrassa sur les deux joues. Sur une de ces joues roulait une petite larme, tiède, furtive, venue du cœur. La lèvre de Michel but cette larme amère et suave, cent fois plus précieuse qu'une perle dans la coupe d'un roi d'Orient. Ce second baiser, pris avec l'autorisation maternelle, ne pardonnait-il pas et ne purifiait-il pas le premier ?... il fallait que, dans cette aventure chevaleresque et azurée, la justice effaçât jusqu'à la dernière trace de la violence.

Michel était déjà loin sur le quai, qu'on lui criait encore de la barque :

— A l'année prochaine !

Il répondait :

— A l'année prochaine !

Et dans son cœur :

— A jamais !

Que sont devenus cependant Louspillac et Beautrubin? Nous n'avons pas eu encore de leurs nouvelles, mais nous en aurons quelque jour. Leur histoire à eux n'est pas finie et leur compte est bon; car Michel, pour ne les avoir fait payer qu'à demi, a passé le reste de leur dette à l'ordre de Dieu.

1853.

L'ÉCOLE

DES PROPRIÉTAIRES

A GÉRARD DE NERVAL

Si je vous adresse, mon cher Gérard, cette pochade sans importance, c'est que vous connaissez intimement le héros de cette histoire, lequel aurait dû en être l'historien. Il faisait lui-même partie de cette forte et amusante génération de 1830, et il faut désespérer d'en rendre comme lui les fantaisies, les turbulences, les hyperboles, — ce faux si vrai, ce rire si sérieux et si convaincu. Aujourd'hui nous rions encore mais nous

ne croyons plus comme dans ce temps-là. La raillerie alors était ailée d'enthousiasme et le paradoxe avait la foi. Depuis Rabelais, Molière et Voltaire, le rire, en France, pense, aime, agit, souffre, combat; le jour où il ne fera plus que rire, le clavier de l'idée aura perdu ou faussé sa note la plus harmonieuse, la plus charmante et la plus humaine.

Août 1847.

I

Trois portiers.

— *Fiat lux!* dit Justin tout épanoui.

Et il alluma sa chandelle chez son portier.

— Ah! c'est monsieur Justin! dit le portier d'un air goguenard. Oh! pardon! ce *flambeau* n'appartient pas à monsieur... Ce bougeoir non plus.

— Ai-je donc vraiment trop dîné? se demanda tout haut Justin. Je devrais voir alors trente-six mille chandelles étrangères, et je n'aperçois pas même la mienne.

Voyons, ne prolongeons pas cette aimable folie; j'ai donc laissé mon candélabre chez moi, portier taquin?

— Chez vous, monsieur? où cela chez vous?

— Eh! dans ma chambre, parbleu!

— Quelle chambre?

— Mais ma chambre, ma chambre du cinquième; — on ne m'a pas emporté ma chambre peut-être, portier stupéfait?

— Monsieur ne lisait donc jamais les papiers timbrés qu'on lui remettait?

— Pas si timbré! j'en allumais mes cigares. Prêtez-moi un rat-de-cave quelconque, portier magnanime.

— Ces papiers, monsieur, c'étaient des avis, des assignations, des autorisations de saisie, des papiers d'huissier, des papiers très-chers!

— Biffre! dit Justin en se grattant le front.

— Vous êtes absent depuis trois jours, monsieur?

— Oui, un ami malade...

— Comme toujours, à l'époque du terme.

— La maladie est chronique.

— Eh bien! voilà ce qui est arrivé: on a été inquiet de vous...

— Sollicitude touchante!

— Vous deviez six mois de loyer! En présence du

commissaire de police, on a ouvert votre porte, et M. Filoche de Saint-Valry, le propriétaire, a fait vendre vos meubles au Châtelet; allez les chercher au Temple.

— Ah bah! fit Justin abasourdi.

Puis, tout à coup sérieux, inquiet et dégrisé par une appréhension réelle :

— Ah ça! mais, et mes toiles? s'écria-t-il.

— Qu'est-ce que vous appelez vos toiles?

— Eh! mes tableaux, mes dessins, mes études, pardieu!

— Ah! oui, j'oubliais que monsieur est artiste, reprit le portier avec amertume. A preuve que monsieur a refusé de tirer le portrait de mon fils pour six francs.

— Je crois bien! un jeune monstre! un petit Cerbère à une seule tête! — Mais mes toiles?

— Eh bien! vos toiles, on les a vendues avec le reste.

— Ah! vous riez encore, mais je ne ris plus, moi! Assez badiné, père Bonin! J'avais deux copies d'après Paul Véronèse, achetées d'avance cinq cents francs pièce. Le marchand chez qui vous êtes allé aux informations vous l'a affirmé à vous-même. Et le reste de mes bricolles valait bien mille francs aussi. Le pro-

priétaire n'a pas pu me faire tort de deux mille francs pour deux cents francs que je lui aurais payés tôt ou tard.

— Deux mille francs ! M. de Saint-Valry en a eu dix francs de vos barbouillages. On les lui a pris comme devants de cheminée.

— Crétin ! voleur ! — A qui les a-t-on vendus, au moins ?

— Est-ce que je sais, moi ? A un marchand d'habits-galons qui passait. Avec vos vieilles bottes.

Justin eut le geste de Jupiter quand il va lancer la foudre.

— Perruque et tonnerre ! jura-t-il.

— Monsieur Justin, écoutez ! dit le portier effrayé, mais se rebiffant dans sa peur, — si vous faites des gestes et du tapage nocturne à onze heures trois quarts, j'appelle la garde.

— Je veux parler à votre propriétaire. Tout de suite ! — Où perche cette buse ?

— Comment ! où perche cette buse ? répéta le portier qui, d'abord étonné, daigna sourire quand il saisit le sens injurieux de la question. — Farceur ! ajouta-t-il avec bonté, il appelle le bourgeois buse. — Vous savez bien, monsieur Justin, que M. Filoche de Saint-

Valry ne demeure pas ici ; il habite sa grande propriété, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 79. — Où perche cette buse ? il est drôle tout de même !

— Voyons, reprit Justin, que la familiarité du portier rendit grave, tout ceci est sans doute de l'esprit, et du plus fin, de l'Hamilton aiguisé par Vadé ; c'est de la bonne plaisanterie gauloise relevée encore de je ne sais quel sel populaire qui me charme, et je regrette que madame votre femme soit endormie et ne puisse applaudir à vos saillies. Mais j'ai trop envie de dormir moi-même pour bien goûter la saveur de cette ironie.

— Qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il dit ? reprit Bonin. Est-ce que vraiment la tête a déménagé, hein ?

— J'espère que rien n'a déménagé, et surtout que rien ne déménagera. Bonin, j'ai soupé ce soir à Saint-Germain-en-Laye, au pavillon Henri IV, avec... un ami. Nous avons dégusté, je l'avoue, quelques vins généreux. Au dessert, j'ai renversé la table en allant à la fenêtre. Soixante-cinq francs de casse se sont ajoutés à l'addition. J'ai été obligé de laisser en gage au maître inhospitalier de l'établissement ma montre et mes boucles d'oreilles, je veux dire les boucles d'o-

reilles de mon camarade. Ce jeune compagnon, qui tient garnison dans la ville, n'a pu m'offrir un gîte, à cause de son capitaine. Il m'a prêté à peine vingt sous, qui m'ont servi à stipendier un char et deux coursiers, et puis j'ai franchi à pied la distance de la place de la Concorde à la rue Madame. Mais, après avoir traversé tant d'écueils, vais-je échouer au port? La position perpendiculaire commence à me gêner, et vous savez, portier instruit, que, même dans les bouteilles humaines, le bon vin demande à être couché.

— Tout ça, monsieur Justin, c'est pour dire que vous n'avez pas sur vous un rouge liard?

— J'ai commis une imprudence, pensa Justin... Je compte, dit-il, opérer d'importantes rentrées, — à ma première sortie. Je remettrai la main sur mes tableaux, je demanderai une avance à des Lombards, et je vous payerai demain.

— Eh bien! à demain. Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir, père Bonin. Donnez-moi une chandelle et ma clef, bien vite.

— Monsieur, reprit sèchement le portier, je vous réitère que vos meubles sont vendus par autorité de justice, excepté votre lit de sangle auquel vous avez droit, et qui est là sous la porte cochère.

— Parfait ! je vais le transporter là-haut, voilà tout.

— Oui, mais votre chambre est louée d'hier matin. C'est un sergent de ville qui l'occupe. Il vient de rentrer.

— A la fin, va te coucher ! cria Justin exaspéré.

— Ah ! vous m'insultez encore !

— Je te dis : Va te coucher ! Dis-m'en donc autant, imbécile !

— Imbécile ! Il m'insulte. A la garde !

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria derrière les rideaux de l'alcôve une voix d'homme, — la voix de la portière.

Justin roula un moment dans sa pensée ces divers projets sinistres : rosser et bâillonner le portier, — incendier la maison, — aller provoquer en duel à la clarté du gaz le propriétaire. Mais la saine, réelle et profonde sagesse qui réside au fond de tout esprit intelligent éclairci par le vin, ne conclut qu'à une résolution prudente, raisonnable et digne.

Justin reprit avec autorité et majesté :

— Taisez-vous, portier criard, et pas de scandale ! Vous êtes inférieur à ma colère, et ma vengeance visera plus haut que vous. Vous dois-je quelque port de lettre ?

— Certainement ! deux de trois sous.

— Prenez mon lit de sangle et gardez la monnaie. Le cordon, s'il vous plaît ?

— Mais, monsieur...

— Ah ! j'ai dit : S'il vous plaît ? — Le cordon tout de suite !

Et Justin sortit droit, imposant et fier.

Quand il se trouva dans la rue :

— Voici, pensa-t-il, le moment de se livrer indéfiniment à l'exercice tragique du monologue. La question nettement posée est celle-ci : Je suis sur le pavé ; quelqu'un m'a mis sur ce pavé. Il s'agit donc de chercher deux choses : un gîte et une vengeance. La vengeance ? nous la combinerons demain à loisir, en conseil de Dévorants, chez Coclès ou chez Hyppo. Ne nous occupons pour l'instant que du gîte. Je possède dans ces quartiers deux amis... de sexes différents. Mes moyens présents ne me permettent de demander asile qu'au sexe laid. Allons chez Théodore, rue de la Sorbonne.

Mais le portier de Théodore avertit Justin que son ami n'était pas seul, et Théodore n'avait qu'une chambre.

— Evidemment je le gênerais, se dit Justin : pous-

sons donc jusqu'à la rue d'Enfer, chez mon autre... connaissance.

Mais le troisième portier déclara à Justin, après un quart d'heure de pourparlers violents, qu'elle était à la campagne.

— A la campagne... peut-être rue de la Sorbonne, qui sait ? soupira Justin avec mélancolie. — Bon ! voilà deux heures qui sonnent au Luxembourg ! Où diable puis-je aller maintenant? Eh ! mais qu'est-ce à dire ? Je tiens donc bien à passer les heures nocturnes entre deux draps ! Nous sommes en avril ; il fait beau et doux. Ce ciel d'étoiles vaut bien un plafond de chaux, et cette lune aux champs d'argent une veilleuse enfumée ! Le vin de Bourgogne chante dans ma cervelle des strophes passionnées. Pourquoi vouloir à toute force étouffer la flamme de la joie sous l'éteignoir du sommeil ? Le bon Dieu m'offre une représentation gratis du *Songe d'une nuit d'été*. A quoi bon dormir quand je puis rêver ? — Ouais ! mais c'est que je suis bien las ! Il me faudrait quelque chose de vif pour me distraire.

En ce moment, Justin vit quatre hommes, enveloppés de longs manteaux sombres et séparés les uns des autres par une assez grande distance, longer sinis-

trement les murailles, et, du pas des fantômes, tourner une rue déserte.

Justin sauta de joie.

— A la bonne heure ! se dit-il, voilà mon affaire : une aventure !

II

Ce qu'étaient les fantômes.

Justin avait tout d'abord intérieurement décrété dans sa haute fantaisie, que ces gaillards silencieux et craintifs étaient certainement des voleurs.

— Vivat ! ma comédie nocturne se noue et prend quelque intérêt, se dit-il. Oh ! je vais fidèlement vous accompagner, détrousseurs aimables ! Une caverne est très-souvent une taverne, et l'on y dort, et l'on y mange. Le tout gratis. Le plus illustre vagabond de

ce temps-ci a dit que rien n'était propice à la rêverie comme de suivre une jolie femme sans savoir où elle allait. Mais quand on a, comme Gringoire et comme moi, le ventre creux et la bourse vide, je soutiens qu'il est plus prudent de suivre quatre voleurs. Ceux-là sont peut-être seulement les inventeurs du fameux vinaigre...

Justin se mit à suivre à vingt pas les hommes noirs, lesquels l'entraînèrent pendant un quart d'heure dans ce dédale de ruelles, plus noires et plus solitaires les unes que les autres, qui avoisinent le Panthéon. Ils s'arrêtèrent, il s'arrêta ; ils se retournèrent vers lui, il les regarda ; ils se remirent en marche, il continua son chemin ; ils restèrent de nouveau à l'examiner, il fit comme eux ; ils s'avancèrent vers lui, il attendit.

— Qui êtes-vous ? lui demanda l'un d'eux.

— Et vous ? répondit intrépidement Justin.

— Pourquoi nous suivez-vous ?

— Pourquoi marchez-vous devant moi ?

Le manteau de celui qui paraissait le chef s'entr'ouvrit. Justin distingua des épaulettes et un sabre.

La troupe de brigands était une patrouille de garde municipale !

— La milice urbaine ! s'écria Justin.

Et il partit d'un éclat de rire qui sembla fort irrévérencieux au brigadier. Cet homme chevronné reprit d'un ton rogue :

— On ne rôde pas dans les rues à cette heure-ci sans de mauvaises intentions. Avez-vous un domicile ? Où allez-vous ?

— Où je vais ? Je pourrais vous répondre comme Ésope : Je ne sais pas. Vous me diriez : Alors, nous allons vous conduire en prison. Et je répliquerais spirituellement : Vous voyez bien que je ne savais pas. Mais je n'aime pas préparer mes effets de si loin ; et puis, si j'imitais Ésope, ce romantique antique, je ne serais plus qu'un classique.

— Il bat la campagne ! dit un des gardes municipaux.

— Je bats tout au plus le pavé, mon am

— Une fois, deux fois, voulez-vous nous dire où vous allez ?

— Tenez, regardez là-haut, dans le ciel bleu, ce nuage blanc. Je vais où il va. Pourquoi ne l'arrêtez-vous pas, ou pourquoi m'arrêtez-vous ?

— Trois fois, vous refusez de dire où vous logez ? Eh bien ! vous allez nous suivre au violon.

— Au violon ? Y a-t-il un tabouret, une chaise, un banc dans votre geôle ?

— Il y a un lit de camp.

— Un lit de camp! ô grandeur de la civilisation! ô trois fois bienfaisant cachot, où l'on peut non-seulement s'asseoir, mais se coucher, mais dormir! Mes genoux, de fatigue, se dérobent sous moi. Vite, caporal, vite! je bénis vos grilles, j'implore vos chaînes.

Le brigadier haussa les épaules et dit un mot à deux de ses hommes, qui vinrent se ranger aux côtés de Justin.

Il était déjà loin avec ses deux acolytes qu'il se confondait encore en remercîments. Le garde municipal de gauche l'interrompit d'une voix rude.

— Allons! on ne parle pas sous les armes! Et avisez-vous de vouloir nous échapper!

— Nous nous verrions dans la dure nécessité de nous servir de nos sabres, reprit avec bénignité le garde municipal de droite.

— Et marchez plus vite, un peu! cria le sicaire farouche.

— Car le frais du matin commence à se faire sentir, ajouta le militaire éclairé.

— Je serais désolé que vous fussiez enrhumé pour moi, *garde municipal*, dit Justin à l'ami de droite. —

C'est bien ! on presse le pas, *gendarme!* reprit-il en s'adressant au tyran de gauche.

— Est-ce que vous croyez m'humilier en m'appelant gendarme ? dit le garde municipal avec dédain.

— Nullement, guerrier, et vous avez bien le droit d'être fier de ce titre. Mais, — pardon ! — il faut que je me trompe ! permettez-moi de vous mieux regarder à la lueur de ce réverbère, — oui, ce n'est que trop réel, et l'impartialité me fait un devoir de vous le dire, — mon pauvre alguazil, comme vous êtes laid !

Le mauvais gendarme fit un soubresaut de colère, le bon gendarme se mit à rire avec ingénuité.

— O miquelet, soyez doux. Je parle seulement de l'homme en vous ; quant à l'agent de l'autorité, je le respecte. Je m'incline devant votre caractère public, mais, que voulez-vous ? votre type privé me semble hideux. — Garde municipal, aviez-vous remarqué à quel point votre camarade est horrible ?

Le bon gendarme se tenait les côtes : l'indignation étranglait le mauvais gendarme, et, la bonne humeur de l'un augmentant la rage de l'autre, une dissension intestine se fût peut-être déclarée dans une de nos armes d'élite, si l'on n'était arrivé au corps-de-garde.

III

Carcere duro.

Nous sommes obligé de dire que Justin ne trouva pas la prison aussi confortable qu'il l'avait imaginée. On ne lui laissa pas la moindre chandelle ; mais quand on l'introduisit, il eut le temps d'apercevoir des murailles nues et humides, un trou carré et orné de barreaux pour toute fenêtre, et quelques planches disjointes en guise de lit.

Il se coucha sur ce sapin le plus délicatement pos-

sible; mais il était trop agité pour pouvoir dormir. Il avait tous les éblouissements des *Mille et une Nuits*. dans le cerveau et l'air méphitique d'un taudis dans la poitrine. Il se leva oppressé, dépité, mal à l'aise, en proie à une sorte de mauvais rêve éveillé.

— Ah ça ! mais, décidément, on est horriblement mal ici ! se dit-il. L'aventure tourne à l'accident et le songe au cauchemar. Je m'ennuie beaucoup. Chose humiliante ! chose atroce ! s'ennuyer soi-même ! Moi qui m'amuse si aisément, moi que ma pensée divertit comme un enfant, moi qui me jouais tout à l'heure encore avec des portiers et des gendarmes, — je m'ennuie ! L'horreur de ce lieu infect me pénètre peu à peu, et je me sens plein de rage et de dégoût. J'ai eu tort de quitter le grand air et la rue; j'ai eu tort de suivre ces manteaux sombres; j'ai eu tort d'essayer cette révolte mutine contre ces grandes institutions sociales, la propriété, la gendarmerie. — Allons, bon ! il ne me manquait plus que de douter de la fantaisie et de renier l'ivresse. O ciel ! vais-je tomber à ce point au-dessous de moi-même ! Ah ! propriétaire maudit, c'est toi qui es la cause de cette faiblesse. Va, tu me payeras ma lâcheté !

Justin entendit, dans le corps-de-garde, les gardes municipaux qui riaient à gorge déployée.

— Là, pensa Justin, la force matérielle dans la joie; ici, la force intelligente dans les fers... Hum! la force intelligente... L'antithèse est consolante, mais est-elle exacte? Ces imbéciles d'à-côté sont sûrs d'avoir pour eux le bon sens, la raison, la justice. Moi, j'ai peur d'avoir été fantasque, affecté, puéril. J'ai manqué de simplicité, c'est évident. Je crois, mille massacres! que j'ai fait de l'esprit. Ils ont le droit de me mépriser, ces gendarmes! c'est de moi qu'ils rient peut-être. Et les portiers donc! Tous se disent: Ce jeune homme était gris! — Être gris, la couleur que j'abomine! O honte! Pourquoi dit-on: Être gris? Pourquoi ne dit-on pas: Être rouge? — Rouge ou gris, j'ai été faux comme un vers de treize pieds. Hélas! où donc finit le vrai? où commence le faux? Doute! abîme! Mais je sens que j'ai outré le ton et dépassé la mesure! Ah! Filoche de malheur, tu me payeras ma sottise!

A travers sa fièvre somnolente, il y eut un moment où cette idée: que pensent de moi ces quatre gendarmes et ces trois portiers? devint à Justin tout à fait insupportable.

La venue du jour ne le rendit que plus lucide et plus sombre; car il vit mieux la tristesse sale de son cachot, et lut des sentences obscènes ou stupides gravées sur les murs par les ivrognes et les voleurs.

Quand les deux gendarmes de la veille entrèrent, l'un morne comme la rancune, l'autre gai comme la bêtise, ils trouvèrent Justin plongé dans un abattement lugubre.

Ils venaient le prendre pour le conduire à l'interrogatoire de M. le commissaire de police.

— Comme vous êtes pâle! lui dit avec ironie le gendarme aigre.

— Vous aurez mal dormi! reprit le gendarme doux avec intérêt.

Justin les suivit sans dire un mot.

Sur la route qui, heureusement, ne fut pas longue, le bon garçon facile et paterne essaya vainement de le faire causer. Pour son camarade, silencieux et roide, il méditait des représailles de dieu municipal offensé.

Quand on arriva chez le commissaire, ce fut le mauvais gendarme qui se précipita dans le cabinet pour commenter et appuyer le procès-verbal du brigadier.

Justin, resté seul avec son allié qui le consolait,

entendait son ennemi l'appeler vagabond, émeutier, être subversif et dangereux. Justin souriait et comptait se justifier en deux mots. Mais il comptait mal, et le sort allait ajouter de forts appendices à ses justes griefs contre son propriétaire.

IV

Que l'esprit est souvent un délit.

— Si ce commissaire est un homme d'esprit, je suis sauvé, se disait Justin en entrant dans le cabinet.

Mais il se trouva en face d'un gaillard si magistral, si pompeux, si écharpe qu'il se sentit tout de suite perdu.

Néanmoins, il fit bonne contenance, et, du ton le plus naturel et le plus poli :

— Monsieur le commissaire, dit-il, j'espère pouvoir vous expliquer en deux mots mon affaire. Vous devez voir que je n'ai pas la mine d'un conspirateur ni d'un voleur. Mais le fait est que j'avais peut-être bu et mangé hier un peu au delà de ma soif et de mon appétit. Je n'ai pourtant, que je sache, porté tort ni dommage à personne. Ayez l'obligeance de me faire mettre le plus tôt possible en liberté, je vous prie.

Le commissaire releva ses lunettes, après avoir examiné Justin d'un air de pénétration obtuse.

— « Faites-moi mettre en liberté! » répéta-t-il avec dérision; c'est bientôt dit, jeune homme. Mais qui êtes-vous? Quel est votre nom? Quelle est votre demeure? Quels sont vos moyens d'existence?

— J'avoue que j'aimerais mieux garder l'anonyme, dit Justin, en souriant de la meilleure grâce du monde.

— Je le conçois aisément, monsieur; mais, moi, je ne puis vous laisser aller que si vous êtes reconnu et réclamé par quelqu'un d'honorable et d'établi.

Justin récapitula rapidement dans sa pensée ses connaissances toutes plus ou moins bohémiennes, et, en fait de personnages patentés, ne trouva, en frémissant, que le correspondant de son père, un homme

décoré, un éligible, un commandant de la garde nationale. Mais cet être vertueux rendrait un service de ce genre avec une hauteur si sévère et si méprisante; mais il avait une femme charmante, quoique bornée, à l'estime de laquelle tenait tant Justin, que cet artiste, trop plein d'imagination, eût préféré la prison, l'exil et la mort, à cette intervention humiliante.

— Bah! se dit-il, l'art est décidément ma nature, reprenons mon faux nez, rentrons dans le caprice et roulons le commissaire. Il est grotesque, soyons drôle.

— Ah! ma question vous donne à penser, n'est-ce pas? reprit le magistrat avec une ironie doctorale. Je ne m'en vois pas moins forcé de procéder à votre interrogatoire. — Écrivez, Grimard. — Votre nom, monsieur?

— Permettez-moi de vous dire seulement mon surnom, monsieur le commissaire, répondit tout à coup Justin d'un ton dégagé. J'aime mieux, voyez-vous, mon surnom que mon nom, mon masque que mon visage, et mon idéal que ma vie. L'homme ne vaut pas son ombre, commissaire! et si j'ai pour moi-même quelque estime, c'est uniquement pour avoir vu le reflet de mon individu dans un miroir et le reflet de mon rêve sur une

toile. Or, à cause des tons roux et chauds de ma palette, j'ai pour sobriquet le Rutilant.

— Ah! de la plaisanterie? dit le commissaire. A merveille! Voulez-vous me dire votre rue?

— Ma rue? Rue du Rêve.

— Qu'est-ce que c'est que cette rue-là? grommela le gendarme cruel.

— Oh! je l'appelle une rue, ce n'est, à vrai dire, qu'un cul-de-sac.

— Ce sera quelque part dans les faubourgs, interrompit le gendarme indulgent.

— Oui, garde municipal, faubourg du Paradis.

— Et votre profession? reprit le commissaire, rongeant son frein.

— L'ennui, dit Justin.

— Monsieur! s'écria le commissaire frappant du pied, je vous demande votre état, votre occupation habituelle.

— Mon occupation habituelle? Ah! fort bien! Je cherche des prétextes pour me dispenser d'être un homme de génie.

— Il extravague! dit le commissaire en haussant les épaules.

— Mais, commissaire, extravaguer, aller au delà,

se promener en dehors, se hasarder plus loin, — mais c'est le vrai but de la vie !

— Ah ! cet homme est ivre ou fou ! s'écria le commissaire indigné.

— Fou de sagesse, ivre de vérité.

— Monsieur, prenez garde ! Vous m'exaspérez avec vos réponses aussi incohérentes que saugrenues.

— Vraiment, commissaire ? Ai-je le bonheur d'être invraisemblable à ce point ? Suis-je tellement en dehors du possible, commissaire ? Oh ! vous me comblez de joie ! L'apathie de plomb des masses est, dans nos temps, tellement dure à remuer, que je suis fier d'avoir mis un peu hors de lui un homme de votre poids. Porter sa sottise, vous le savez, ce n'est rien ; mais celle des autres est si lourde !

— Monsieur, vous êtes un bousingot

(Ce mot est une date, et prouve que l'action se passe en 1833.)

— Un bousingot ? hélas ! non, soupira Justin avec mélancolie. Je tolérerais encore le gouvernement, n'était l'existence. Je me soucie très-peu des déménagements d'idées que vous appelez des révolutions, et je n'ai pas d'opinion, les ayant toutes.

— Tout cela n'empêche pas, dit le mauvais

gendarme, qu'il troublait cette nuit l'ordre public.

— J'admirais l'ordre éternel en contemplant les étoiles.

— Alors, pourquoi nous avez-vous suivis pendant une demi-heure ?

— Mon Dieu ! je vous suivais, lansquenet, comme la jeunesse suit l'illusion.

— Monsieur, dit le commissaire, vous allez être écroué sur l'heure au dépôt de la Préfecture.

— Monsieur, repartit Justin d'un accent méprisant, vous me donnez bien mal la réplique.

— Ah çà ! vous ne savez donc pas à qui vous parlez, à la fin ? s'écria le commissaire en se levant avec une dignité infinie.

— Vous même, après tout, riposta Justin avec une non moindre majesté, vous ignorez en présence de qui vous êtes.

— Qu'est-ce ?... dit le commissaire inquiet.

— Ah ! reprit Justin.

— Monsieur, seriez-vous le fils ?...

— Plus haut, allez plus haut.

Le commissaire souleva son bonnet de velours, en rêvant les plus augustes incognito.

— Comment ! vous seriez ?...

— Oui, monsieur, un symbole! dit Justin en se drapant. Voyez maintenant si vous voulez verbaliser contre une personnification, emprisonner un mythe et mettre au pain et à l'eau une idée.

— C'est trop fort! dit le commissaire en saisissant papier et plume, et puisque vous tenez à aller en police correctionnelle...

— Bon! la police correctionnelle m'acquittera ou me condamnera à une peine légère.

— Oui, reprit le commissaire raillant, vous attendrez au dépôt quinze jours qu'on vous condamne à vingt-quatre heures de prison.

— Peste! dit Justin refroidi; mais c'est très-sérieux cela, et vous voyez pourtant que je suis très-plaisant, commissaire. Voyons! soyez clément. Quel principe social ai-je détérioré, en somme? Ai-je porté un manteau écarlate? Ai-je murmuré aux échos des nuits que la tragédie m'amuse peu? — Vous ne répondez pas? Vous griffonnez toujours? Eh bien! oui, alors, j'ai voulu me gausser de la gendarmerie, batifoler avec la police, étonner l'ordre public, et pénétrer d'horreur la garde nationale. Etes-vous contente, autorité stupide?

— Outrages à un officier public! un mois de prison! murmurait le commissaire, écrivant avec fureur.

Justin, cependant, indiquait sur le parquet de la salle d'audience des pas d'une chorégraphie hasardeuse.

— Eh ! dit-il, vous qui me condamnez à la prison, êtes-vous libre? La vie n'est-elle pas une captivité perpétuelle? Tra ! la, la ! Commissaire, croyez-vous à la fatalité ou au libre arbitre ? Etes-vous pour la grâce ou pour la volonté ? Tra ! la, la !

— Insolent bavard ! dit le commissaire.

— Bavard, hélas ! c'est ainsi que la calomnie appelle les gens naturellement éloquents. Mais commissaire, une question?...

Il n'eut pas le temps d'achever; le commissaire se leva, tendit son rapport paraphé et cacheté au mauvais gendarme triomphant, et fit une sortie royale, sans même honorer Justin d'un regard.

— Imprudent! dit à son jeune ami le gendarme honnête.

— Ah ! je suis laid! s'écria le gendarme amer.

— Taisez-vous ! lui répondit Justin avec le calme d'un martyr, vous n'êtes pas un gendarme, vous êtes mon mauvais génie en culotte de peau ! Et pourtant ce n'est pas à vous que j'en veux. Mais Filoche, Filoche ! prends garde à toi !

V

Chaînes, poignards et carcans.

Quinze jours après. La scène représente une salle vaste et haute. Une large ouverture vitrée, qui occupe un des quatre murs presque tout entier, éclaire cette halle pendant le jour. Mais, pour le moment, il est nuit. Quatre chandelles fichées dans des flambeaux de forme étrange — en verre noir arrondi et large à sa base, puis s'amincissant en goulot — répandent une lueur jaune, vacillante et parfaitement insuffi-

sante jusqu'aux parois sombres. L'œil distingue vaguement sur ces murailles toutes sortes d'objets fantastiques : un crâne, des fleurets, des plâtres, des pipes, des gravures, des armes, des étoffes, un mannequin, des inscriptions en lettres noires, etc.

Autour d'une table oblongue sont assis des êtres bizarres, taciturnes et graves, — sept hommes, — quatre femmes sur des escabeaux chancelants, — et un hibou sur son perchoir.

Les hommes portent de longs cheveux, des barbes incultes, des costumes baroques de divers âges et de divers pays : vareuses rouges, dalmatiques vertes, frocs bruns, burnous blancs, etc... (*Et cœtera* est un terme qu'on est obligé d'employer souvent dans les descriptions de ce genre, où il est bon de laisser beaucoup à faire à l'imagination plus ou moins ardente du lecteur.)

Les femmes sont jolies, *et cœtera.*

Le hibou — est un hibou.

Ces divers personnages — le hibou excepté — boivent dans des verres, dans des tasses et dans des soucoupes une liqueur fumante et rougeâtre.

Ils écoutent, dans un profond silence, Justin qui, debout, achève un récit :

— ... « Et ce que le commissaire m'avait annoncé s'est réalisé de point en point, messieurs, dit Justin. M'étant obstiné à ne pas me faire réclamer, j'ai attendu dix grands jours, — mêlé à une société fort mêlée et entièrement sevré de nourriture plantureuse, — qu'on me traînât devant les tribunaux, c'est-à-dire devant des robes noires assez sales que n'embellissaient point des visages fort laids.

» Là, j'ai bien été forcé de décliner mes nom, prénoms et absence de domicile. Si je m'étais entêté plus longtemps dans cette lutte disproportionnée contre le corps social, je crois que je serais maintenant aux galères. Heureusement, notre ami Glouglou que j'avais fait prévenir, et qui est bien digne de devenir un jour garde des sceaux, m'a trouvé des répondants je ne sais où. Ces avocats en tiennent. Les juges ont daigné rire. Ils ont ri! — enfer, Racine et guimauve! — et ne m'ont condamné qu'à trois jours de prison. J'en sors... »

Justin laissa tomber avec abattement sa tête sur sa poitrine.

— Pose tes conclusions, Rutilant, dit Coclès, le maître de l'atelier.

« — Messieurs, reprit Justin, j'accuse par devant

vous, artistes, le jeune Filoche, se disant de Saint-Valry, propriétaire. Je lui devais deux termes, je l'avoue, soit deux cents francs. Mais je les lui aurais payés. J'avais vendu mille francs mes copies de la *Cène* et des *Noces de Cana* que cette brute m'a confisquées. Depuis trois jours je les ai vainement cherchées depuis la rue Royale jusqu'à la rue de Lappe, chez les marchands de tableaux et chez les revendeurs de ferraille. Copies, tableaux commencés, ébauches, croquis, études, tout est décidément perdu pour moi, sans profit pour ce Filoche. Il a donc été à mon égard odieusement brutal, injuste et cruel. Il y a trois ans que j'habitais cette maison, et j'avais toujours fini par payer mes termes arriérés.

» De son vivant, le brave homme de Filoche père, qui ne s'appelait nullement de Saint-Valry, un ancien marchand de fer qui avait rudement gagné sa fortune par son travail, — ne me tourmentait pas trop, me sermonnait paternellement, et même, un jour que je lui devais un an de loyer, m'avait acheté un paysage dont il a fait, il est vrai, l'ornement de son escalier. Mais ce digne bourgeois est mort l'an dernier, et son fils n'est qu'un oisif, un élégant, un pimpant, un de ces jeunes lions bêtes, tout vernis de la tête aux bottes, qui prennent leur esprit dans les vaudevilles,

leurs opinions dans les petits journaux, leurs mains chez Jouvin, et qui ne sont des héros que pour leur valet de chambre. Sa seule éloquence est un huissier.

» J'ai à lui reprocher deux crimes : 1° il m'a lésé, et 2° il m'a humilié. Il a fait vendre dix francs toutes mes toiles, qui en valaient peut-être cinq mille, et, en me jetant brusquement sur le pavé, il m'a mis aux prises avec des portiers, des gendarmes, des commissaires et des juges, dont je me suis un peu gaussé, sans doute, mais qui, finalement, m'ont ennuyé, m'ont emprisonné, m'ont vaincu.

» Oui, messieurs, ne nous le dissimulons pas, l'art a été vaincu en ma personne. La Crétinocratie a eu jusqu'à présent le dernier mot dans cette affaire. Il y a eu pour moi tort matériel et tort moral, et nous avons à tirer deux réparations et deux vengeances : l'une pour l'argent qui est perdu, l'autre pour l'honneur qui n'est point sauf. »

— Moi, je trouve que tu as suffisamment défendu ton drapeau, dit Coclès, qui semblait ce soir-là doux et mélancolique.

— Point de fade complaisance! reprit le farouche Hyppo, Rutilant a bien combattu, mais Rutilant a suc-

combé : il lui faut une revanche. — Un verre de vin chaud, et constituons-nous en jury, mes dévorants.

Il n'y eut doute et discussion que sur un point : l'appréciation du dommage causé à Justin par la vente au rabais de ses œuvres complètes.

Justin estimait modestement sa perte à 1,500 francs ; Coclès ne voulait pas rabattre un liard de deux mille écus.

Mais le grave Outremer prit la parole :

— Si Rutilant avait voulu faire une vente aujourd'hui, dit-il, il en aurait tiré mille ou douze cents francs, tout au plus. Aussi, n'aurait-il pas essayé ; car, si nous n'avons pas la force d'économiser notre argent, nous sommes, par bonheur, forcés d'économiser notre génie. Si Rutilant, d'autre part, avait gardé les cartons de sa jeunesse jusqu'à sa mort, ses héritiers, vu le talent que nous lui reconnaissons tous, en auraient certainement trouvé vingt mille livres. Mais Rutilant n'aurait pas non plus, c'est probable, attendu jusque-là. Il faut donc prendre un moyen terme et se reporter, pour établir une juste estimation, au moment où Rutilant aurait eu assez de réputation pour pouvoir placer utilement ses tableaux, et n'aurait pas eu encore assez de fortune pour pouvoir s'en passer...

Eh bien ! à ce moment-là, l'œuvre de Rutilant eût, selon moi, valu, au bas mot, trois mille livres.

Ce chiffre adopté, le verdict suivant fut rendu à nanimité, sur les deux questions :

Oui, Filoche est coupable d'avoir frustré Rutilant d'une somme de mille écus.

Oui, Filoche est coupable d'avoir exposé Rutilant à des avanies indignes.

— Maintenant, dit Coclès, érigeons-nous en tribunal, et statuons sur la peine.

— J'avais écrit à Richardet, reprit le sauvage Hyppo, de nous chercher à la Bibliothèque le *Manuel des membres de l'Inquisition*, ou le *Vade-mecum du tourmenteur juré;* mais il ne m'a pas répondu, et les matériaux nous manquent; il faudra tirer tout de notre imagination.

Nous passerons avec soin la délibération atroce qui suivit; car nous ne voulons pas offenser les nerfs de nos lectrices. Qu'il leur suffise de savoir que les supplices les plus doux et les plus communs proposés pour Filoche furent de l'empaler, de le couper en morceaux, de le faire bouillir dans la marmite des Invalides, etc., etc.

Et, pour comble d'horreur, les quatre jeunes créa-

tures, qui assistaient à ce conciliabule sanguinaire, semblaient ne pouvoir modérer leur joie et poussaient des éclats de rire infernaux.

Si bien que Coclès dit à l'une de ces goules roses :

— Elle est gentille quand elle rit, Sépia ! Elle montre de jolies petites quenottes blanches. Tiens, il faut que je te fasse un cadeau, Sépia ! Veux-tu mon hibou ?

— Ma foi ! non, dit Sépia ! j'aime mieux autre chose.

Mais Coclès parut mécontent et se tut.



VI

De l'élève des hiboux.

Cependant, le sage Outremer reprit :

— Je suis loin de désapprouver, messieurs, toutes les inventions horribles et sataniques que vous venez, les uns après les autres, de nous soumettre avec un bonheur de barbarie et un luxe de férocité qui m'ont doucement ému. Mais permettez-moi de vous rappeler un fait douloureux : nous avons le malheur de vivre au milieu d'une civilisation étroite et mesquine,

dont le cadre n'admet pas volontiers ces larges et puissantes représailles. Le procureur du roi, choqué de tant d'esprit, serait capable de nous chercher chicane; la justice, jalouse de notre justice, nous ferait de la peine, et, dernière vilenie! nous serions peut-être condamnés à des circonstances atténuantes.

— Pouah ! fit le rude Hyppo.

— Outremer a raison! dit en chœur unanime l'assemblée.

Le hibou lui-même émit un glapissement rauque.

— Cet oiseau nocturne t'approuve, Outremer, reprit le fauve Hyppo en caressant la sinistre bête.

— N'agace pas le hibou! s'écria Coclès frémissant.

— Eh! non, je le gratte.

— Pour Dieu! ne l'agace pas!

— Mais sois donc tranquille, il me connaît.

— Il te connaît! il t'aime! reprit Coclès avec empressement. Eh bien! s'il peut t'être agréable, Hyppo, prends-le, je te le donne.

— Que diable veux-tu que je fasse d'un hibou? Garde-le, je n'en veux pas.

Coclès eut un sourire triste, mais n'osa insister.

— Cherchons donc une vengeance plus appropriée

à la faiblesse de nos mœurs décrépites, dit l'austère Outremer.

— Quelques concessions sont peut-être nécessaires, en effet, reprit Hyppo lui-même. Moi qui vous parle, j'ai connu une sorcière, messieurs, non pas une diseuse vulgaire de bonne aventure, mais une vraie sorcière, une sorcière qui allait au sabbat, une sorcière qui chevauchait un manche à balai. On croit aux sorcières de Macbeth ici, je présume? demanda-t-il avec sévérité.

— Oh ! nous ne croyons qu'à cela ! dirent tous les assistants, excepté Coclès qui paraissait de plus en plus distrait et soucieux.

— Eh bien ! reprit Hyppo, cette sorcière authentique, la dernière des sorcières ! a été obligée de renoncer à exercer son art. Le préfet de police l'a mandée, et ils se sont entendus. On a promis de la laisser tranquille, mais à la condition qu'elle s'engagerait, de son côté, à ne pas étonner et troubler la société existante. Elle a consenti avec dédain, et depuis elle ne pratique plus.

Cet illustre exemple ayant achevé de convaincre les plus rebelles :

— Messieurs, dit Justin, maintenant qu'avec le pro-

fond esprit pratique qui nous distingue, nous sommes rentrés dans les limites du réel et du juste, laissez-moi vous dire que pendant les loisirs forcés de la captivité, j'ai aussi tracé le croquis d'une vengeance que je crois à la fois possible et proportionnée.

— Ah ! voyons le croquis.

— D'abord, messieurs, pour nous en tenir aux termes de notre verdict, et quoique je ne veuille pas, bien entendu, rentrer par moi-même dans mon argent, Filoche, en toute équité, doit pourtant bien trois mille francs, n'est-ce pas ? Il les doit, sinon comme restitution personnelle, au moins à titre de contribution publique, et dans l'intérêt de l'art et de la morale. « Celui qui a péché dans ses immeubles sera châtié dans ses immeubles, » dit l'Écriture. Et la chose est ici d'autant plus facile et naturelle que mondit sieur Filoche a trois propriétés : sa maison de la rue Madame, un château à Beaugency, et un hôtel superbe rue de la Chaussée-d'Antin, 79. Retenez cette dernière adresse, s'il vous plaît.

— Très-bien ! Ensuite ?

— Ensuite, Filoche m'a fait indignement poser, c'est convenu, et on aura beau dire qu'au commencement, je m'y suis un peu prêté moi-même, il n'en

pas moins vrai qu'il a mérité d'être berné, dupé et mystifié à son tour. Et la chose sera d'autant plus simple et commode qu'on le dit bête comme une oie et vain comme un paon.

Ces prémisses établies, Justin développa son plan, avec preuves et moyens à l'appui.

Tout ce que nous avons à dire pour le présent, c'est que son projet fut approuvé, revu et considérablement augmenté par ses amis, et que tous, journalistes, peintres, acteurs, jurèrent d'en assurer l'exécution par un concours sans limite et sans scrupule.

Puis, l'on but au succès un dernier bol de punch au vin.

Puis, l'heure s'avançant, on parla de se retirer, malgré les efforts hospitaliers de Coclès pour retenir encore ses convives.

Mais lorsque Coclès vit qu'ils se levaient décidément pour partir :

— Tiens, Rutilant, dit-il à Justin avec un sourire un peu contraint, je veux te consoler pour ton martyre et te récompenser pour ton imagination. Tu n'es pas, toi, chipie comme Sépia ou barbare comme Hyppo. Tu comprends le beau du laid. Prends mon hibou, mon bon Rutilant, il est à toi.

— Merci de l'intention, dit Justin ; mais je n'ai plus le moyen de le nourrir.

— Tu me refuses ? dit Coclès d'une voix altérée.

— Positivement. Adieu, Coclès.

— Bonne nuit, vieux.

Coclès barra le mouvement général vers la porte par un geste désespéré.

— Eh ! messieurs, cria-t-il furieux et frappant du pied, il ne sera pas dit, mille massacres ! qu'entre dix artistes, pas un n'aura envie de posséder un hibou ! C'est stupide ! que celui à qui un hibou ferait plaisir l'avoue sans simagrée, et emporte mon hibou, sacrebleu !

— Ah çà ! mais qu'est-ce qu'il a donc à vouloir placer son hibou ? dit Justin en riant.

— Comment ! comment ! personne ne se présente ? reprit Coclès, descendant au ton lamentable. Messieurs, mais c'est un service que je vous demande ! Messieurs, que l'un de vous veuille bien adopter mon hibou, je vous en prie, je vous en supplie ! Je paierai une pension.

— Mais enfin, pourquoi ? Qu'est-ce que ton hibou t'a fait ? Tu y tenais tant !

— Je croyais y tenir ! dit Coclès en hochant triste-

ment la tête; je l'aimais, je le nourrissais avec soin, et il me semblait qu'il commençait à s'attacher à moi. Je lui avais même retiré sa chaîne, la semaine dernière. Les hiboux me paraissaient des oiseaux méconnus et calomniés. Mais voilà qu'avant-hier matin, je sors, après avoir enfermé mon hibou à double tour, et, l'avouerai-je? je passe quarante-huit heures sans mettre les pieds ici, quarante-huit heures dehors, dans l'oubli de tout, de mon hibou lui-même! Je rentre ce matin d'un air victorieux, le chapeau sur l'oreille, et j'ouvre, tout guilleret, la porte de mon atelier. Mais je m'arrête en pâlissant et mon sang se fige dans mes veines. Mon hibou, juché sur son perchoir et tourné vers la porte, me regardait. Ah! je vivrais cent ans, messieurs, que je n'oublierais pas ce regard! Dans ce regard tranquille et terrible, il y avait de la colère, de l'ironie, de la menace, — quoi encore? Ce regard magnétique voulait clairement dire :

« Ah! te voilà, enfin! D'où viens-tu? D'où sors-tu?
» Qu'est-ce que tu as fait? Ah! monsieur s'en va pen-
» dant deux jours entiers! monsieur s'amuse, fait la
» vie, boit, mange et court les femmes! et monsieur,
» durant cette bombance, laisse son hibou seul, en-

» fermé, sans aliments, sans air, sans épouse. Drôle ! » faux ami ! gredin ! Apprenez une chose, mon cher, » c'est que quand on veut avoir à soi, chez soi, un être » de mon espèce, quand on prétend à la familiarité » d'un hibou, il est d'une haute imprudence de se » comporter comme vous l'avez fait. Nous n'endurons » pas patiemment ces plaisanteries-là, nous autres ! » Élevez des lapins, apprivoisez des pigeons, mon » bonhomme ! mais si vous tenez à posséder un hibou, » ayez très-grand soin, je vous le conseille, de l'entre- » tenir, de le nourrir et de ne jamais le laisser man- » quer de quoi que ce soit. Vous avez négligé envers » votre hibou ces obligations sacrées. C'est bien ! cela » suffit ! il faudra voir ! »

— L'œil rond du hibou t'a dit tout cela ? reprit Sépia en riant comme une folle.

— Cela et bien d'autres choses encore, et en moins de dix secondes ; car je ne me suis pas amusé à le contempler, je te le jure ! J'ai tourné vivement le dos, j'ai dégringolé les escaliers quatre à quatre, j'ai dit à ma portière d'aller acheter huit sous de cœur et de les porter immédiatement à mon hibou, et j'ai marché dans les rues toute la journée, pour ne rentrer chez moi que ce soir avec vous tous.

— Allons ! reprit le rude Hyppo, ton hibou est maintenant repu et t'a pardonné.

— Ah ! tu n'as pas vu son regard de tantôt, reprit Coclès en frissonnant. Non, mes amis ! Moi aussi, j'ai été un propriétaire coupable, et quand je songe que je resterais seul, la nuit, endormi, dans ce grand atelier où veillerait mon hibou libre, — je puis le dire devant vous, car Hyppo et Rutilant m'ont servi dernièrement de témoins dans un duel et savent que je n'ai pas boudé, — à la seule idée de ce tête-à-tête nocturne, mes amis, j'en conviens, j'ai peur. — Et si vous n'emportez pas mon hibou, je le laisse maître du logis, je sors avec vous, quoique je sois exténué de fatigue, et je m'offre aux gendarmes, aux commissaires et aux juges de Rutilant, moins terribles encore pour moi que mon hibou.

On comprit la terreur des remords de Coclès, et l'on tira au sort à qui n'aurait pas son hibou.

Il échut au vertueux Outremer.

Mais quand son nouveau propriétaire s'avança pour le prendre, le hibou tourna trois ou quatre fois l'œil, poussa un gémissement lugubre et expira.

Outre l'ingratitude de son maître, il n'avait jamais pu digérer huit sous de cœur après un si long jeûne.

Coclès, conscience à jamais bourrelée, le fit empailler, et écrivit sur la planche où on le cloua :

« Il aimait trop le *cœur*, c'est ce qui l'a tué ! »

VII

Les deux bouteilles.

A quelques jours de là, voici le colloque intéressant qu'eurent ensemble le jeune Filoche, dit de Saint-Valry, ancien propriétaire de Justin, et le sieur Quatre-Temps, portier de l'hôtel, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 79, appartenant à ce même Filoche.

— Depuis trente ans, monsieur, que je suis concierge (c'est naturellement le portier qui parle), je ne me rappelle pas un événement aussi surprenant que

celui d'hier, et vous-même vous allez en être étonné. Pendant que je surveillais mon domestique qui balayait la cour, il me tombe d'un coupé bien équipé un jeune inconnu bien couvert. — Je parle très-mal le français, me dit ce monsieur; mais, dites-moi, qu'est-ce qu'il y a à louer ici?

— Eh bien! quoi! votre merveille est tout simplement un nouveau locataire! s'écria avec impétuosité le jeune Filoche. Vous allez encore me faire mille histoires, comme si je n'avais pas mille affaires.

— Que monsieur veuille bien m'écouter jusqu'au bout, la chose en vaut la peine, continua Quatre-Temps avec calme. — Qu'est-ce qu'il y a à louer ici? me dit donc ce personnage. — Monsieur, d'abord un logement de garçon au troisième. — Je me serai mal fait entendre, ce n'est pas cela, brave homme, répondit l'étranger avec dédain. N'avez-vous que cela? — Nous avons, monsieur, au rez-de-chaussée, un logement de trois pièces. — Fi donc! Quel malheur que j'exprime si maladroitement ma pensée en français! Tâchez de la saisir! Avez-vous à louer quelque appartement moins misérable? — Nous avons le grand appartement du premier, avec écurie et remise. — Conduisez-moi à celui-là, si toutefois vous avez compris mon bara-

gouin étranger. — Mais je comprends monsieur à merveille.

— Que de paroles inutiles, bon Dieu ! interrompit tout bouillant Filoche. Le tout pour accoucher de ceci : On n'a pas voulu de l'appartement, parce qu'on l'a trouvé mal distribué ou trop cher.

— Nullement, monsieur, car, après avoir tout examiné, l'étranger m'a paru assez content de tout, et, comme je lui ai fait remarquer alors que le loyer était de douze mille francs, il a dit : — Douze mille francs, soit : j'arrête votre taudis. Est-ce suffisamment clair en français ? — Certainement, monsieur, excepté le mot *taudis*, qui n'est pas le mot propre. — Mettons *bouge* alors, et n'en parlons plus. Je saisis très-mal les délicatesses de votre vieille bête de langue. J'arrête donc votre bouge.

— Là ! s'écria hors de lui le jeune Filoche, que voilà qui est neuf, surprenant et inouï, en effet ! Quelqu'un passe, voit un appartement à louer, le visite, le trouve à sa convenance et le retient. C'est prodigieux !

— Mais, monsieur, je n'ai pas fini. L'étranger m'a dit encore : Je m'appelle lord Fancy. — Oh ! milord n'a pas même l'accent anglais ! Et l'adresse de milord ? — Il m'a regardé d'une façon si impertinente qu'il n'y

a qu'un homme très comme il faut pour prendre cette façon-là. — Vous êtes bien curieux, l'ami ! — Milord, c'est qu'il est d'usage, en France, de ne pas faire payer de terme d'avance, mais, en revanche, de prendre des informations...—Imbécile ! J'enverrai, un de ces jours, mon intendant et mon secrétaire pour arrêter les mesures nécessaires à mon installation. Mes gens vous donneront votre denier à Dieu. Prenez toujours ceci pour votre peine. — Et il a laissé tomber dans ma main trois louis, trois, monsieur ! qu'il a pris négligemment à même dans la poche de son gilet, et il a ajouté...

— Quelle patience ! quelle patience ! interrompit en frémissant Filoche.

— Une minute, monsieur, par mon saint patron ! Écoutez un peu seulement ce qu'il a ajouté : — Vous reconnaîtrez mon secrétaire à ce signe qu'il sera chargé d'une bouteille de rhum et la déposera dans la salle à manger, et vous distinguerez mon intendant à cette marque qu'il apportera une bouteille d'encre et un petit pinceau, et les déposera dans le grand salon. — Eh bien ! pour le coup, qu'en dites-vous, monsieur ?

— La chose est, de fait, assez bizarre ! Vous dites, Quatre-Temps, une bouteille de rhum ?

— Une bouteille de rhum.

— Et une bouteille d'encre?

— Avec un petit pinceau.

— Cet homme impose-t-il ainsi à ses gens les insignes de leur profession? Mais alors ce serait l'intendant qui porterait la bouteille de rhum et le secrétaire qui se chargerait de la bouteille d'encre. N'avez-vous pas mêlé les bouteilles, Quatre-Temps?

— Nullement, monsieur, et cela ne m'avait pas échappé non plus.

— Mais cet Anglais aura peut-être, en effet, confondu les termes?

— Oh! monsieur, il parle français mieux que vous et moi.

Un silence suivit, pendant lequel le jeune Filoche et le vieux Quatre-Temps s'écarquillèrent les yeux dans les ténèbres de cette action étrange et profonde.

Le portier reprit, en hochant la tête:

— Monsieur aura beau faire, je ne crois pas qu'il s'y reconnaisse plus que moi-même.

— Ceci est une autre question, monsieur Quatre-Temps, repartit sèchement le jeune Filoche; et, du moment que je ne puis expliquer ce fait, il est tout simple de conclure, sans grand effort d'imaginative,

e vous avez été bafoué ou trompé, et que vous avez eu affaire à un mauvais plaisant ou à un fripon.

— Pardon ! monsieur, raisonnons, s'il vous plaît, reprit Quatre-Temps avec sang-froid, et ne perdons pas, par un jugement précipité, un excellent locataire. Si on m'a joué un tour, c'est, en vérité, une farce qui ura nécessité un bien grand appareil de luxe de toute nature : coupé, domestique, intendant, secrétaire, etc. Et puis qu'est-ce qu'un intrigant peut faire d'un appartement vide ? Enfin l'escroc est généreux qui vous jette d'abord soixante francs à la tête. Donc...

— Donc, raisonnez, si cela vous convient ! s'écria le jeune Filoche exaspéré ; mais je ne me soucie pas de perdre, par votre défaut de pénétration, un terme de mille écus. Toutes ces mystérieuses allures, cette bouteille d'encre, ce faste, ce refus de donner son adresse et ce petit pinceau ne m'abusent point. Savez-vous ce qu'est votre lord ? — un débiteur qui cherche à dépister ses créanciers, — un réfugié espagnol en quête d'un refuge, — un agent de la police secrète qui veut m'espionner chez moi, — un chevalier d'industrie qui va leurrer son tapissier de l'aspect d'un appartement non payé !

— Quoi ! tout cela à la fois monsieur ! dit Quatre-Temps en cachant sa tête dans ses mains.

— Oui, voilà votre homme aux trois louis, monsieur Quatre-Temps ! et vous allez sur-le-champ replacer, s'il vous plaît, l'écriteau sur la porte cochère.

— Monsieur, répondit avec une douleur digne le portier, j'ai l'intime conviction que vous vous abusez ; mais j'ai été pendant dix-neuf ans le serviteur de votre père ; je vous suis dévoué jusqu'à la mort, et quoi que je doive souffrir, je vous obéirai ; je replacerai l'écriteau.

Mais il ne le replaça nullement.

Le lendemain, un homme tout de noir habillé demanda à parler à M. de Saint-Valry, qui habitait aussi le premier étage de son hôtel, sur le palier même de l'appartement retenu par lord Fancy.

— Monsieur, dit cet homme noir à Filoche, votre portier prétend qu'il ne sait pas l'adresse présente de lord Fancy, votre illustre locataire. Je suis le maître d'hôtel de l'ambassade d'Angleterre, monsieur, et je viens de la part de milord l'ambassadeur prier à dîner pour demain notre célèbre compatriote.

— Vous le connaissez ? demanda Filoche avec empressement.

— Mais je le connais — comme vous, comme tout le monde. Qui ne connaît pas, à moins d'être un âne, le glorieux nom de Fancy, un des plus vieux de la vieille Angleterre?

— Certainement! dit Filoche, qui se savait ignorant comme une carpe. Mais ce grand homme a négligé de nous donner son adresse.

— Toujours excentrique! toujours spirituel! s'écria le maître d'hôtel avec admiration. — Monsieur, veuillez m'excuser. Nous trouverons lord Fancy ailleurs. On trouve toujours un Fancy.

Filoche vit avec satisfaction, en sortant, que Quatre-Temps n'avait pas remis l'écriteau en place.

Le lendemain, ce fut un valet de pied du ministère des affaires étrangères qui vint demander lord Fancy en toute hâte.

Filoche se réjouit de plus en plus de ce que cet entêté mulet de Quatre-Temps persévérait dans sa désobéissance.

Pendant huit jours, ce fut une procession de visites, un déluge de cartes armoriées, toutes à l'adresse de lord Fancy.

Aussi, le huitième jour, le jeune Filoche fut-il indigné en s'apercevant que ce stupide Quatre-Tem

avait pris le parti d'exécuter ses ordres, et qu'il avait replacé l'écriteau :

Grand et bel appartement à louèr, avec écurie et remise.

VIII

Le propriétaire à la question.

Quand il vit son ordre si malencontreusement exécuté et l'écriteau replacé, le jeune Filoche entra en fureur et dans la loge de son concierge.

— Pourquoi avez-vous replacé l'écriteau, vieil âne? lui dit-il.

— Mais monsieur me l'avait commandé, dit Quatre-Temps.

— Pourquoi alors avez-vous attendu dix jours pour remplir mes intentions?

— C'est vrai, monsieur; en cela j'étais fautif, j'en conviens.

— Eh! non, Quatre-Temps, dit le jeune Filoche, et je vous avoue...

— Et moi, monsieur, dit Quatre-Temps, je viens confesser avec vous...

— Que vous aviez peut-être raison.

— Que vous n'aviez probablement pas tort.

— Qu'est-ce à dire?

— Comment ça?

— J'ai réfléchi, dit le jeune Filoche; je ne pense même à peu près qu'à ce lord depuis quelques jours. Oui, j'ai l'esprit actif et curieux, moi, et ce mystère m'attire. Il faut douter de ce qu'on voit et se méfier de son premier mouvement. Ce gentilhomme étranger ne vous a pas trompé, Quatre-Temps.

— Vous croyez? monsieur.

— J'en suis sûr. Je l'ai étudié, je le sais par cœur, Quatre-Temps. Il n'a pas lésiné sur le prix du loyer, il a dédaigné de dire son adresse, il a laissé tomber quelques louis dans votre main, et il abandonne à son intendant et à son secrétaire les soins vulgaires de son emménagement. C'est un véritable grand-seigneur, et il a tout à fait les façons de Firmin de la Comédie-

Française. Quatre-Temps, vous pouvez enlever l'écriteau.

— Maintenant que j'ai écouté, monsieur, avec attention et respect, me sera-t-il permis de hasarder quelques observations ?

— Non, Quatre-Temps, non, inutile ! je sais à quoi m'en tenir.

— Et moi aussi, monsieur, je sais à quoi m'en tenir.

— Que m'importe ! taisez-vous !

— Monsieur se souvient que ce prétendu lord Fancy m'avait promis que son secrétaire et son intendant me donneraient mon denier à Dieu.

— Que m'importe ! je vous dis de vous taire !

— Eh bien ! monsieur, l'intendant est venu.

— Ah! ah! vous voyez! Quel homme est-ce, cet intendant ?

— Un gros homme court, tout beurre. Il portait la fameuse bouteille d'encre. — Je suis envoyé, m'a-t-il dit, par lord Fancy. Là-dessus, je l'ai conduit à l'appartement. — Est-ce ici le grand salon ? — Oui, monsieur. Il pose la bouteille sur la cheminée, tire délicatement le petit pinceau d'un papier, le place en vue sur le bouchon cacheté, et puis, sans jeter seule-

ment un regard sur l'appartement, il me salue, — me salue ! — et fait mine de s'en aller. Alors, laissant tomber à la hauteur de sa main droite ma main gauche dont j'arrondissais la paume : — Pardon ! est-ce que milord ne vous a chargé de rien pour moi ? — De rien du tout. Il m'a resalué, et adieu le denier à Dieu et l'homme !

— Obèse, insouciant, ladre ! l'intendant n'est pas apocryphe, dit en souriant finement le jeune Filoche. Et le secrétaire ?

— Je l'ai vu aussi, le secrétaire ! Un petit maigre, qui a le nez fûté et qui frétille des yeux et des jambes. Il m'a dit : — J'apporte une bouteille de rhum de la part de lord Fancy. Vite, je lui montre le chemin de l'appartement. Il pose sa bouteille sur une tablette de la salle à manger. — C'est très-beau, ici ! Il se glisse comme une anguille dans le premier salon, et puis dans le second, et puis dans les chambres. Quand il a voulu regagner la porte, j'ai, cette fois, franchement étendu le bras et creusé la main. — On ne vous a rien remis pour moi, monsieur ? — Pas la moindre chose. — Il court encore. Et ce ne seraient pas là des intrigants !

— O chou ! s'écria le jeune Filoche avec colère ;

vous voyez bien qu'au contraire ce secrétaire est parfaitement authentique. C'est au maître...

— Eh ! le maître nous a visités aussi, et ce matin même.

— Vraiment ! Pourquoi ne m'avez-vous pas fait prévenir, je me serais mis à ma croisée, et j'aurais vu au moins son équipage.

— Il était à pied, monsieur, mal mis, et fait ou plutôt défait comme un banqueroutier.

— Bah !

— Attendez, monsieur. Il m'a demandé les clefs de l'appartement et m'a défendu de le suivre. Un quart d'heure après, il est redescendu. Je l'attendais dans la cour. — Pardon, milord, lui ai-je dit, quand l'ameublement de milord doit-il arriver ? — Je garde l'appartement sans le meubler.

— Comment ! fit le jeune Filoche abasourdi.

— Patience ! monsieur, ce n'est rien ! Cependant, dis-je, si milord vient habiter cet appartement un jour? — Je ne l'ai pas loué pour y demeurer.

— Oh ! s'écria Filoche.

— Mais voilà le plus fort, monsieur ! Milord, repris-je, avait daigné me promettre un denier à Dieu. — Eh ! c'est l'affaire de mes gens ! m'a-t-il dit pour toute

réponse. Et en laissant tomber ces étonnantes réponses, comme un homme impatient et préoccupé, il marchait toujours vivement devant moi; de sorte qu'arrivé à la porte cochère, il m'a remis les clefs aux mains, et il a disparu brusquement.

Après un silence, Quatre-Temps ajouta :

— C'est alors, monsieur, que j'ai replacé l'écriteau.

— Voilà bien d'autres écheveaux à dévider ! s'écria le jeune Filoche en marchant à grands pas. Cet homme est plein de chausses-trappes et de changements à vue. Le doute, malgré moi, me reprend. Il faut, Quatre-Temps, méditer à loisir sur ces complications nouvelles. Je vais aller passer une quinzaine de jours à mon château de Beaugency, et, là, je songerai à cette affaire.

— Mais en attendant, je laisserai l'écriteau, n'est-ce pas, monsieur ? dit Quatre-Temps.

— Non, Quatre-Temps, retirez-le, retirez-le, au contraire.

— Monsieur sait que pour le fils de son père je porterais ma tête sur l'échafaud. J'exécuterai ses volontés. Mais il est certain que le quidam se moque de nous.

— Oh ! non, retirez l'écriteau, Quatre-Temps, et

soyez tranquille ! moi, pendant ce temps, je vais réfléchir à Beaugency. Retirez l'écriteau.

— Il suffit, je suis l'esclave aveugle des moindres désirs de monsieur.

Mais Quatre-Temps laissa soigneusement l'écriteau se balancer au-dessus de la porte cochère.

IX

Ou Némésis arrive par la petite poste.

A Beaugency, Filoche lut dans le *Journal des Modes*, la seule feuille vraiment littéraire à laquelle il fût abonné :

« Les riches étrangers affluent à Paris. On cite un
» grand seigneur anglais, lord F... qui vient de com-
» mander à l'un de nos premiers tapissiers un ameu-
» blement de trois cent mille francs pour un magni-

» fique appartement qu'il va occuper, rue de la Chaus-
» sée-d'Antin. »

Filoche caressa sa barbe rousse en se félicitant de sa pénétration.

Aussi, quelle fut son horreur lorsqu'en rentrant au bout de quinze jours, l'odieux et insultant écriteau frappa tout d'abord ses regards !

Filoche se précipita sur Quatre-Temps, entraîna par le collet le portier têtu devant la porte, et lui montra l'écriteau d'un geste indigné.

— Je ne vous avais pas ordonné de retirer cette pancarte, hein ? s'écria-t-il. — Je vous chasse.

— Monsieur, dit Quatre-temps avec majesté, vous êtes riche et je suis pauvre, vous êtes instruit et je suis ignorant; mais nous sommes tous deux hommes et célibataires tous deux, et j'ai sur vous, sauf votre respect, l'avantage d'être vieux.

— Qu'est-ce à dire, insolent ?

— C'est à dire que je croyais avoir donné à monsieur d'assez bonnes raisons pour...

— Des balivernes ! Si ce gentilhomme ne vous a pas remis lui-même votre denier à Dieu, c'est qu'il est trop grand seigneur pour descendre à ces détails. S'il ne fait

pas meubler son appartement, il n'y a plus à craindre qu'il veuille duper un tapissier. S'il ne l'habite pas, il est donc assez riche pour avoir plusieurs domiciles.

— Ah!

— Alors pourquoi louer celui-ci, et qu'y vient-il faire? car il est revenu, monsieur, et plusieurs fois.

— Vraiment!

— Je ne lui parle plus; il prend la clef, s'enferme chez lui et redescend au bout d'un quart d'heure. Aucun coupé ne l'attend plus jamais, et sa mise est toujours aussi... négligée. Seulement, je ne sais pas à quoi cela tient, quand il s'en va, il me paraît toujours plus gaillard et mieux requinqué que lorsqu'il arrive. Enfin, que peut-il manigancer là-haut? et paie-t-on douze mille francs de loyer pour le plaisir de considérer une fois par semaine des chambres vides et des murailles nues?

— Oui, il y a en effet là-dessous un secret étrange, et je n'ai pu encore adapter une explication logique et une cause raisonnable à ces invraisemblances locatives. Cette bouteille d'encre évidemment n'est pas claire, et rien ne saurait justifier ce petit pinceau.

— Je crois bien!

— Mais, reprit Filoche, il m'est tombé sous la

main, à Beaugency, un recueil d'anecdotes extrêmement bien fait. J'y ai trouvé les détails les plus intéressants sur toutes sortes d'originalités et de bizarreries. Par exemple, Démophon, instituteur d'Alexandre, suait à l'ombre et tremblait au soleil. Au temps d'Henri III, le sieur de Pierrefigues se laissait pousser la barbe du côté droit et la rasait du côté gauche; mais, en revanche, il gardait longs ses ongles à la main gauche et les coupait à la main droite. Il y avait un philosophe de l'école d'Alexandrie — pesez ceci, Quatre-Temps, un philosophe! — dont le propre était de manger des araignées.

— Eh bien! monsieur?

— Eh bien! on m'a présenté là-bas une jeune dame hongroise, la comtesse Lodoïska Sépia, qui a connu nombre d'Anglais, et elle m'a assuré que l'excentricité était l'état naturel de presque tous les Anglais, et qu'ils ne faisaient rien comme les autres hommes.

— Après, monsieur? Je ne vois pas...

— Vous ne voyez pas? moi non plus, je ne vois pas! mais on suppose, on cherche, on déduit. Peut-être ce lord est-il un savant qui veut résoudre un problème chimique par la combinaison de l'encre et du rhum?

— Mais faut-il pour cela un appartement de prince ?

— Mon Dieu ! si le mélange ne peut s'opérer que dans un vaste local inhabité ! Il est plus probable pourtant que ce gentleman aime tout simplement le rhum trempé d'encre, et veut se délecter, loin des regards, de cette boisson étrange.

— Est-ce plus probable, monsieur ?

— Entre nous, Quatre-Temps, pour essayer, j'ai pris hier une cuillerée de cette mixtion. C'est horrible, Quatre-Temps ! et une sueur froide m'en inonde encore le dos quand j'y pense !

— Mais ce goût féroce, monsieur, n'expliquerait même pas le petit pinceau.

— Oui, Quatre-Temps, oui, dans cette aventure, il reste encore bien des choses pour l'inconnu. Mais c'est précisément cet intérêt qui m'invite, ce mystère qui m'éblouit. Je donnerais cent louis tout à l'heure pour me lier avec ce personnage excentrique, et ma curiosité attend avec anxiété le dénoûment de cette histoire invraisemblable, c'est-à-dire l'époque du terme, où je toucherai l'argent de ce lord, où je verrai son intendant, son secrétaire et peut-être lui-même.

Mais, les trois mois révolus, voici l'épître qu'au lieu

d'argent, reçut par la poste, moyennant trois sous, le jeune Filoche :

« Monsieur et cher propriétaire,

» Ne vous penchez pas davantage sur le vide et cessez de creuser le néant. Vous ne saisiriez que l'air, et vous ne verriez que la nuit. Vous avez été aussi stupide que le vent qui se chamaille avec la fumée.

» Je me nomme Justin, dit le Rutilant. Je suis peintre et ancien locataire de votre maison de la rue Madame.

» Il y a trois mois, sous prétexte que je vous devais deux termes, vous m'avez jeté brutalement dans la rue; vous m'avez exposé aux plus durs cachots; vous avez intercepté mes meubles, qui valaient le montant de la dette, plus, mes esquisses que vous avez vendues dix francs, mais qu'un jury d'artistes a estimées mille écus. — Doit le jeune Filoche, ci : trois mille francs.

» Quand je vais dans le monde, la timidité de mon caractère a besoin de se remonter d'un coup de rhum, et la vieillesse de mon habit demande à dissimuler ses cheveux blancs sous l'apprêt d'une légère couche d'encre. Il me fallait un appartement dans le beau quartier

pour y venir, sans frais d'omnibus, boire une gorgée d'aplomb et noircir mes coutures pâlissantes. J'ai donné la préférence à votre local, et je l'ai pris, trois mois, sans marchander, pour les mille écus que vous me deviez. — Dont quittance.

» Il me reste à vous remercier, vous et Quatre-Temps, d'avoir si longtemps posé gratis pour moi. Mais pourquoi, propriétaire et portier, ne m'auriez-vous pas donné votre stupidité en spectacle? Peintre, je vous donne bien en tableaux mon talent.

» Il faut d'ailleurs en convenir : vous faites deux merveilleuses études, non-seulement pour l'artiste, mais aussi pour le philosophe; il y aurait à composer avec vous un beau parallèle à la manière de Plutarque, et vous prouvez surabondamment que Dieu n'a pas affligé d'une seule sorte d'infirmité l'espèce humaine.

» Vous êtes aussi bêtes l'un que l'autre, mais vous l'êtes différemment :

» Celui-ci par éducation, celui-là par nature;

» Le premier, jeune, crédule et sot; le second, vieux, méfiant et obtus;

» Vous tenez de l'étourneau, Filoche, et Quatre-Temps rappelle la taupe;

» Quatre-Temps n'y voit pas plus loin que le bout de

son nez; mais vous, vous cherchez toujours midi à quatorze heures;

» Vous êtes presbyte, et Quatre-Temps est myope.

» J'ai l'honneur de vous saluer tous les deux avec la considération la plus distinguée.

» JUSTIN, dit *le Rutilant.* »

Août 1847.

FIN

TABLE

LES TYRANS DE VILLAGE

L'ÉCOLE DES PROPRIÉTAIRES

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46.

54656045

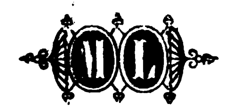
COLLECTION MICHEL LÉVY

— 1 franc 25 cent. le Volume —

PAR LA POSTE, 1 FR. 50 CENT.

PAUL MEURICE 30

LES TYRANS DE VILLAGE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1857

COLLECTION MICHEL LÉVY

VOLUMES PARUS ET A PARAITRE

Format grand in-18, à 1 franc

A. DE LAMARTINE vol.
Les Confidences 1
Nouvelles Confidences.. 1
Toussaint Louverture... 1

THÉOPHILE GAUTIER
Beaux-Arts en Europe. 2
Constantinople....... 1
L'Art moderne........ 1
Les Grotesques........ 1

GEORGE SAND
Hist. de ma Vie, t. 1 à v 5
Mauprat.............. 1
Valentine... 1
Indiana............... 1
Jeanne............... 1
La Mare au Diable..... 1
La petite Fadette. 1
François le Champi.... 1
Teverino............. 1
Consuelo............. 3
Comtesse de Rudolstadt. 2
André............... 1
Horace............... 1
Jacques.............. 1

GÉRARD DE NERVAL
La Bohême galante.... 1
Le Marquis de Fayolle.. 1
Les Filles du Feu..... 1

EUGÈNE SCRIBE
Théâtre, tomes I a XII. 12
Nouvelles.......... 1
Historiettes et Proverbes 1
Piquillo Alliaga........ 3

HENRY MURGER
Le dernier Rendez-Vous. 1
Le Pays Latin......... 1
Scènes de campagne... 1

CUVILLIER-FLEURY
Voyages et Voyageurs.. 1

Mme BEECHER STOWE
Traduction E. Forcade.
Souvenirs heureux . .. 2

ALPHONSE KARR
Les Femmes 1
Agathe et Cécile. 1
Prom. hors de mon Jard. 1
Sous les Tilleuls 1
Sous les Orangers. 1
Les Fleurs........... 1
Voyage autour de mon Jardin. 1
Une Poignée de Vérités 1

CH. NODIER (traduct.)
Le Vicaire de Vakefield. 1

LOUIS REYBAUD
Jérôme Paturot 1
Dern. des Com.-Voyag. 1
Le Coq du Clocher.... 1
L'Industrie en Europe.. 1

Mme É. DE GIRARDIN vol.
Marguerite........... 1
Nouvelles 1
Le Vicomte de Launay.. 3
Le Marquis de Pontanges 1
Poésies complètes. ... 1
Contes d'une vieille Fille 1

ÉMILE AUGIER
Poésies completes 1

F. PONSARD
Études antiques....... 1

PAUL MEURICE
Scènes du Foyer....... 1
Les Tyrans de Village... 1

CHARLES DE BERNARD
Le Nœud gordien..... 1
Gerfaut. 1
Un Homme sérieux,.... 1
Les Ailes d'Icare. 1
Le Gentilhomme campagnard. 2

HOFFMANN
Traduction Champfleury.
Contes posthumes...... 1

ALEX. DUMAS FILS
Aventures de 4 Femmes. 1
La Vie à vingt ans..... 1
Antonine. 1
La Dame aux Camélias. 1

JULES LECOMTE
Le Poignard de Cristal. 1

X. MARMIER
Au bord de la Newa... 1

FRANCIS WEY
Les Anglais chez eux... 1

J. AUTRAN
La Vie rurale... 1

PAUL DE MUSSET
La Bavolette. 1
Puylaurens. 1

EDMOND TEXIER
Amour et Finance..... 1

ACHIM D'ARNIM
Traduct. Th. Gautier fils.
Contes bizarres........ 1

ARSÈNE HOUSSAYE
Femmes comme elles sont 1

LE GÉNÉRAL DAUMAS
Le grand Désert.. . . 1

H. BLAZE DE BURY
Musiciens contemporains 1

OCTAVE DIDIER
Madame Georges...... 1

FÉLIX MORNAND
La Vie arabe......... 1

ÉMILE SOUVESTRE vol.
Philosophe sous les toits. 1
Confessions d'un Ouvrier 1
Au coin du Feu....... 1
Scènes de la Vie intime. 1
Chroniques de la Mer... 1
Dans la Prairie....... 1
Les Clairières 1
Scènes de la Chouannerie 1
Les derniers Paysans... 1
Souvenirs d'un Vieillard. 1
Sur la Pelouse....... 1
Les Soirées de Meudon. 1
Scènes et Récits des Alpes 1
La Goutte d'eau 1

LÉON GOZLAN
Les Châteaux de France. 2
Le Notaire de Chantilly. 1
Polydore Marasquin.... 1
Nuits du Père-Lachaise. 1

ADOLPHE ADAM
Souvenirs d'un Musicien 1

THÉOPHILE LAVALLÉE
Histoire de Paris... .. 2

EDGAR POE
Traduct. Ch. Baudelaire.
Histoires extraordinaires 1
Nouv. Hist. extraordin. 1

A. VACQUERIE
Profils et Grimaces.... 1

CHARLES BARBARA
Histoires émouvantes.. 1

A. DE PONTMARTIN
Contes et Nouvelles.... 1
Mémoires d'un Notaire. 1
La fin du Procès.. .. . 1
Contes d'un Planteur de choux... 1
Pourquoi je reste à la Campagne.......... 1

HENRI CONSCIENCE
Traduct. Léon Wocquier.
Scè. de la Vie flamande. 2
Le Fléau du Village. .. 1
Les Heures du soir..... 1
Les Veillées flamandes.. 2
Le Démon de l'Argent.. 1

DE STENDHAL (H. Beyle)
De l'Amour 1
Le Rouge et le Noir. . 1
La Chartreuse de Parme. 1

MAX RADIGUET
Souv. de l'Amér. espagn. 1

PAUL FÉVAL
Le Tueur de Tigres.... 1
Les Anges du Foyer.... 1

MÉRY vol.
Les Nuits anglaises...
Une Histoire de Famille
André Chénier......
Salons et Souterrains de Paris............

LOUIS DE CARNÉ
Drame sous la Terreur.

CHAMPFLEURY
Les Excentriques......
Premiers Beaux Jours..

JULES DE LA MADELÈNE
Les Ames en peine. .

H. B. RÉVOIL (Traducteur)
Harems du Nouv.-Monde

ROGER DE BEAUVOIR
Chevalier de St.-Georges
Aventurières et Courtisanes..............
Histoires cavalières....

GUSTAVE D'ALAUX
L'empereur Soulouque et son Empire. .....

F. VICTOR HUGO (Traduct.)
Sonnets de Shakespeare

ÉMILE CARREY
Huit jours sous l'Équateur

E. FROMENTIN
Un Été dans le Sahara.

XAVIER EYMA
Les Peaux-Noires......

LA COMTESSE DASH
Les Bals masqués.....
Le Jeu de la Reine.. .

HILDEBRAND
Traduct. Léon Wocquier
Scè. de la Vie holland.

AMÉDÉE ACHARD
Parisiennes et Provinciales....... ...

CHARLES DE LA ROUNAT
La Comédie de l'Amour.

ALBÉRIC SECOND
A quoi tient l'amour...

Mme BERTON (Née Samson)
Le Bonheur impossible

NADAR
Quand j'étais Étudiant..

MARC FOURNIER
Le Monde et la Comédie

JULES SANDEAU
Sacs et Parchemins..

PARIS. — IMP. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

